Quand j'étais petit garçon

BIBLIOTHÈQUE DES PETITS ENFANTS



J. GIRARDIN

QUAND J'ÉTAIS PETIT GARÇON

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

occasion

QUAND
J'ÉTAIS PETIT GARÇON

6107. — BOURLOTON. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

QUAND
J'ÉTAIS PETIT GARÇON

PAR

J. GIRARDIN

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 42 VIGNETTES

Par A. FERDINANDUS

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1886

DÉDIÉ

A

MISS KATE GREENAWAY

PAR

UN ADMIRATEUR DE SON TALENT SI SINCÈRE ET SI ORIGINAL

JULES GIRARDIN

PRÉFACE

AUX PETITS GARÇONS D'AUJOURD'HUI

QUAND J'ÉTAIS PETIT GARÇON, je faisais pas mal de sottises : ce qui ne m'empêchait pas d'être très content de moi.

Aujourd'hui que je suis grand, j'appelle mes sottises des sottises et je comprends à peine comment j'ai pu les commettre.

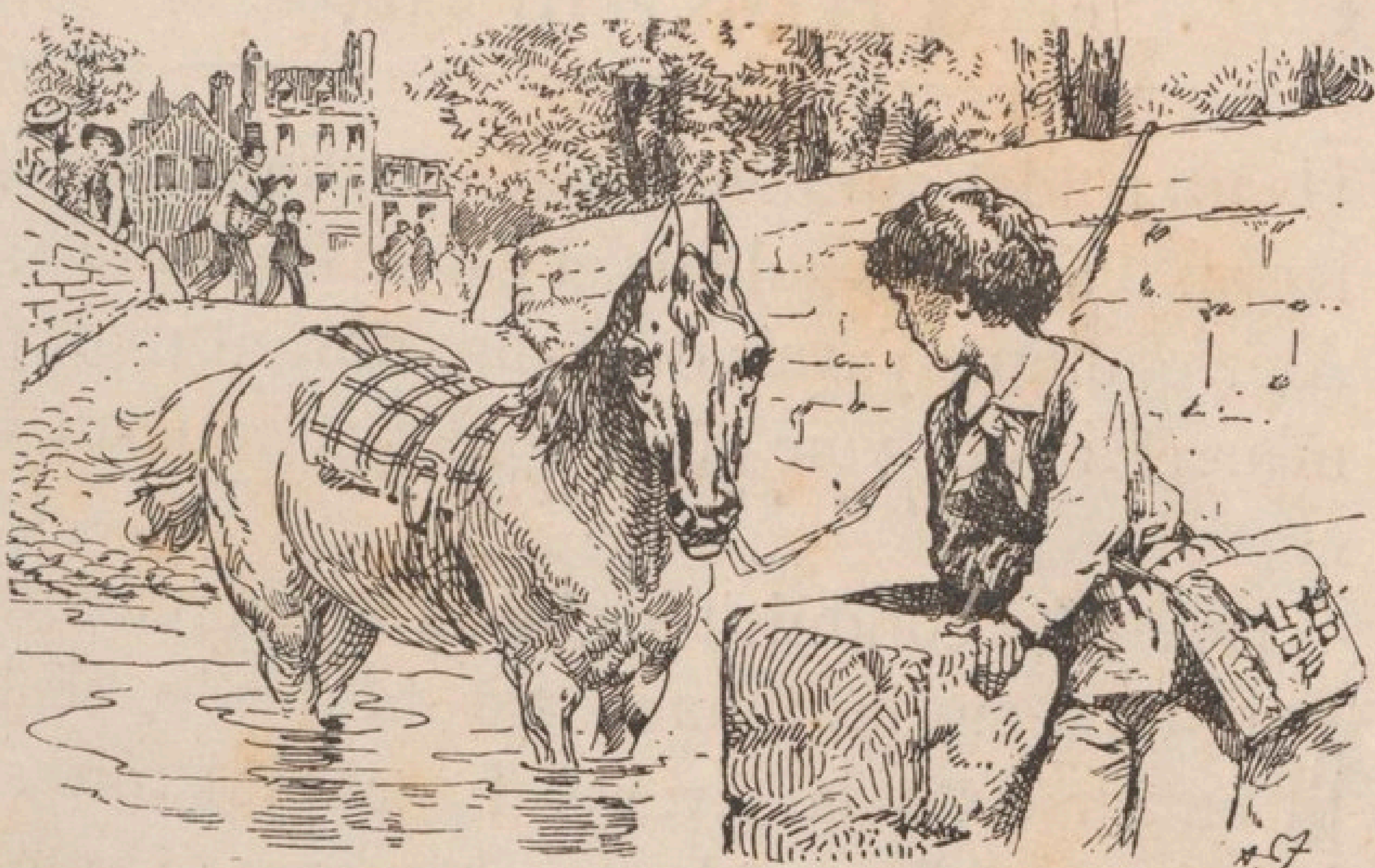
Si j'entreprends de les raconter, ce n'est pas la vanité qui me pousse; on peut m'en croire sur parole. Ce qui me pousse, c'est un désir très charitable.

Peut-être y a-t-il encore de nos jours

quelques petits garçons qui font des sottises ; du moins, on me l'a dit.

A l'époque où je faisais les miennes, il me semble que, si j'avais eu entre les mains un livre comme celui que je vous destine, c'est-à-dire la confession sincère d'un petit garçon, cela m'eût donné à réfléchir et m'eût arrêté plus d'une fois au moment où j'allais succomber à la tentation.

UN EX-PETIT GARÇON.



QUAND J'ÉTAIS PETIT GARÇON

CHAPITRE PREMIER

LE PAUVRE CHEVAL ET LE MÉCHANT SOLDAT

Quand j'étais petit garçon, je parlais souvent de choses que je ne savais pas, et alors je disais de grosses sottises.

Un jour que je m'en allais à l'école, je

vis un soldat qui conduisait un cheval par la bride. J'aime les soldats et j'aime les chevaux. Alors, comme j'avais du temps devant moi, je m'arrêtai pour voir où le soldat conduisait le cheval.

Le soldat conduisit le cheval à l'abreuvoir. Toujours en le tenant par la bride, il le fit entrer dans la rivière. Le cheval mit sa bouche dans l'eau et but un bon coup. Quand le cheval eut fini de boire, il releva la tête, et je crus que le soldat allait l'emmener à l'écurie.

Point du tout, le soldat remonta la pente de l'abreuvoir, mais il ne permit pas au pauvre cheval de la remonter avec lui. Le soldat remontait donc la pente, et le pauvre cheval suivait le pied du mur, les jambes dans l'eau. Cela ne lui plaisait pas de suivre le pied du mur, car plusieurs fois, il tira sur la bride pour retourner en arrière.

Mais le méchant soldat tirait de son côté; et le pauvre cheval était bien forcé d'aller en avant. Quand le soldat fut sur le



Le soldat conduisit le cheval à l'abreuvoir.

quai, il regarda autour de lui comme s'il cherchait quelque chose. Moi, je ne pouvais pas deviner ce qu'il cherchait.

Arrivé au premier tilleul de la rangée qui commence le Mail, le méchant soldat attacha le bout de la bride au tronc de l'arbre, et s'en alla tranquillement, comme s'il venait de faire un beau coup. Or figurez-vous que la bride n'était pas très longue et que le mur du quai était assez haut.

Aussi le pauvre cheval était bien gêné. Il ne pouvait bouger. C'est comme si le soldat l'avait mis en pénitence. Il ne pouvait pas seulement baisser la tête jusqu'à l'eau pour boire encore un bon coup, s'il en avait eu envie. Comme les chevaux ne parlent pas, celui-là ne pouvait pas dire que tout cela l'ennuyait. Mais je voyais bien tout de même qu'il n'était pas content. Avec ses pieds de devant il raclait le fond de l'eau. C'est comme s'il avait dit : « Je voudrais bien m'en aller. »

Malheureusement c'était l'heure d'entrer

en classe, sans cela je crois bien que j'aurais couru jusqu'au tilleul, j'aurais détaché la bride, le cheval se serait promené en ville et le soldat aurait été puni. Convenez avec moi qu'il avait bien mérité de l'être.

Après cela, pour être franc, je dois dire que, si j'avais eu du temps devant moi, je n'aurais peut-être pas détaché le cheval tout de même, parce que le soldat aurait pu arriver juste au moment. Il m'aurait pour sûr tiré les oreilles ; car un homme qui est méchant avec les bêtes doit être méchant avec les petits garçons ; cela c'est sûr.

Quand j'arrivai à l'école, il n'était que temps, on commençait à réciter les leçons. Notre maître, M. Trinquesse, me regarda de côté d'un air mécontent. D'habitude, après avoir appris mes leçons à la maison, je les repassais encore une fois avant d'entrer en classe. Cette fois le cheval et le soldat m'avaient fait oublier de les repasser.

« Giraud, récite-moi la leçon d'histoire de France, » me dit M. Trinquesse.

Je me levai et je devins tout rouge. Je ne me rappelais plus les premiers mots de la leçon. M. Trinquesse me les dit; mais je ne pus pas continuer. Mon voisin voulut venir à mon secours, et il me souffla les mots suivants.

Je ne compris pas ce qu'il disait, mais M. Trinquesse entendit un chuchotement, et il comprit tout de suite que quelqu'un avait soufflé. Il s'en prit à moi et me dit : « Tu ne sais pas ta leçon; la preuve, c'est que tes voisins te la soufflent. Je te marque une mauvaise note. Je t'en ai déjà marqué une ce matin. Une ce matin et une ce soir, cela fait deux. Prends garde à la troisième. »

Je me laissai tomber sur le banc, et je me cachai la figure dans mes deux mains. J'avais honte et j'étais en colère. J'avais honte d'avoir été grondé devant les autres. J'étais en colère contre le soldat et contre le cheval, qui m'avaient fait oublier de repasser ma leçon; j'étais en colère contre M. Trinquesse, qui m'avait grondé, et contre le camarade qui

m'avait soufflé ma leçon. En un mot, j'étais en colère contre tout le monde.

Et cependant c'était par charité que mon voisin m'avait soufflé ma leçon; M. Trinquesse avait eu raison de me gronder. Si j'avais perdu mon temps à regarder le soldat et le cheval, ce n'était pas leur faute, car ils ne m'avaient pas demandé de les regarder. Mais voilà! quand j'étais petit garçon, il m'arrivait quelquefois d'en vouloir à tout le monde lorsque j'aurais dû ne m'en prendre qu'à moi-même. On me dit que cela arrive quelquefois aux petits garçons d'aujourd'hui. Est-ce vrai?

Quand je sortis de classe et que j'arrivai sur le quai, savez-vous ce que je vis? Je vis le même cheval, attaché au même tilleul. Je pensai en moi-même que le soldat avait dû passer tout le temps au cabaret, qu'il avait bu beaucoup de vin, peut-être de l'eau-de-vie, et qu'il avait oublié le cheval. Quelle négligence et quelle cruauté, n'est-ce pas?

Cette fois j'avais devant moi tout le temps

possible pour aller détacher la pauvre bête. Mais je pensai que le soldat pourrait me surprendre. Maintenant qu'il était ivre, il aurait été capable de m'arracher les oreilles, au lieu de les tirer. Car vous savez comme moi qu'un homme ivre ne sait plus ce qu'il fait, c'est comme une bête féroce.

Je rentrai donc à la maison, pour dire à mon père de parler au colonel du régiment de chasseurs qu'il connaissait, et de faire punir le soldat.

« Tu as quelque chose à me raconter, me dit mon père, quand il me vit arriver, tout rouge de colère et d'indignation.

— Oui, Papa; oh! si tu savais comme les soldats sont méchants et comme leurs chevaux sont malheureux !

— Voyons cela, » reprit mon père d'un ton sérieux.

Quand je lui eus tout conté, je fus surpris de le voir sourire, car c'était un homme très bon, et qui s'indignait quand il voyait les gens maltraiter les animaux.

« Mon cher petit, me dit-il, j'aime à voir que tu as bon cœur, et que tu éprouves de la pitié pour les animaux. Mais cette fois tu as mal placé ta pitié. Le cheval que tu as vu dans la rivière n'est pas une victime et le soldat n'est pas un bourreau. Tu sais ce que c'est qu'un vétérinaire, n'est-ce pas?

— Oui, Papa, c'est le médecin des chevaux.

— Eh bien, mon petit, c'est sur l'ordre du médecin des chevaux que ce soldat a mené le cheval à la rivière et qu'il l'a laissé là pendant des heures. Quand un cheval a trop travaillé ou trop marché, ou bien encore quand il a mangé trop d'avoine, il est sujet à une maladie que l'on appelle la *fourbure*, et l'on dit alors qu'il est *fourbu*. Les veines de ses jambes se gonflent outre mesure. Alors on le saigne aux jambes, et on lui fait passer plusieurs heures dans l'eau. »

Mon père, pour me laisser réfléchir, fit semblant d'écheniller un rosier, car notre conversation avait eu lieu dans le jardin. Je

compris que j'avais parlé trop vite d'une chose que je ne savais pas, et que j'avais manqué de charité envers le pauvre soldat.





CHAPITRE II

IL M'A CASSÉ TOUS MES SOLDATS!

Quand j'étais petit garçon, j'avais quelquefois des accès de mauvaise humeur, et alors j'en disais plus long qu'il n'y en avait pour faire gronder mes camarades.

C'était un jeudi, et il pleuvait très fort. Quand je sautai du lit, en chemise, pour aller voir quel temps il faisait, je frappai du talon,

très en colère. Tout ce que j'y gagnai pour le moment, ce fut de me faire grand mal. Car la veille au soir j'avais laissé tomber sur le tapis mon petit trousseau de clefs, et par négligence je l'avais laissé où il était. Or c'est sur mon trousseau de clefs que j'avais frappé du talon.

« On est toujours puni par où l'on a péché, » me dit la vieille Jeannette, qui, m'entendant aller et venir, était entrée dans ma chambre, pour m'apporter une chemise blanche et pour m'aider à faire ma toilette.

Pour toute réponse, je lui tirai la langue.

« La journée commence mal et elle finira mal, si cela continue, me dit tranquillement Jeannette.

— Aussi pourquoi pleut-il un jeudi? lui répondis-je d'un ton maussade, et surtout un jeudi où nous devions aller goûter dans la forêt avec mon cousin Louis!

— Le fait est que c'est malheureux, reprit Jeannette en regardant du côté de la fenêtre; mais qui sait si le temps ne s'éclaircira pas sur les midi?

— Non, il ne s'éclaircira pas.

— Mettons qu'il ne s'éclaircira pas. Dans tous les cas, ce n'est la faute de personne.

— Si! c'est la faute de quelqu'un! »

Cette réponse était si niaise, si niaise, que Jeannette aima mieux n'y pas faire attention.

Je déclarai à Jeannette que je voulais m'habiller tout seul; j'espérais qu'elle voudrait m'aider et que nous nous querellerions tout le temps. Elle s'en alla sans rien dire.

Je fus bien puni de ma sottise. Car j'eus une peine infinie à m'habiller, et encore j'étais habillé tout de travers. Il est vrai de dire que je m'en prenais à toutes les pièces de mon costume et que je les jetais de tous les côtés avant de les mettre.

Au déjeuner, mon père dit : « Jeannette, cet enfant est fait comme un voleur.

— J'ai voulu l'aider, répondit Jeannette, mais il a refusé.

— Très bien, reprit mon père. Alors qu'il reste toute la journée tel qu'il est. »

Je fus bien penaud, car il faut que je l'avoue, quand j'étais petit garçon, j'aimais beaucoup à être bien habillé.

Je fis mes devoirs en grognant; aussi ils étaient très mal faits. Sur les deux heures, par une pluie battante, ma tante Langlois arriva avec mon cousin Louis. Elle était très bonne et très complaisante, ma tante Langlois, aussi je l'aimais beaucoup.

En m'embrassant, elle parut surprise, mais elle ne dit rien. Je compris qu'elle me trouvait mal habillé, et cette pensée m'ôta pour un moment tout le plaisir que j'éprouvais à la voir.

« Puisque la pluie, dit-elle à ma mère, gâte le plaisir que nos enfants s'étaient promis, il me semble que nous pouvons leur offrir une compensation.

— Laquelle? demanda ma mère.

— Je leur en offre deux, répondit ma tante. Ou bien j'emmènerai nos enfants à la ménagerie Wombwell qui vient d'arriver et qui donne une représentation à deux heures, ou

bien je vous laisserai Louis pour qu'il joue avec Albert. »

J'aurais donné tout au monde pour aller à la ménagerie Wombwell; mais pour rien au monde je n'aurais voulu me présenter en public dans l'état où je me trouvais. Et je savais d'avance que mon père ne permettrait pas à Jeannette ou à ma mère de réparer le désordre de ma toilette. Quand il avait décidé une chose, il ne revenait jamais sur sa décision. Je ne le savais que trop bien, l'ayant appris par expérience. Oh ! comme notre Jeannette avait raison de dire : « On est puni par où l'on a péché ! »

Je répondis en rougissant que j'aimerais mieux jouer avec Louis que d'aller à la représentation.

Je suis sûr que Louis aurait mieux aimé aller à la représentation; et c'était bien naturel. A sa place j'aurais fait la moue. Louis ne fit point la moue, et répondit gaiement : « C'est cela; nous passerons l'après-midi à jouer ensemble. »

Je le pris aussitôt par la main et je l'emmenai dans ma chambre.

Dans ma chambre, il y avait une grande armoire, que l'on appelait l'armoire aux joujoux.

« Par quel jeu veux-tu commencer? » demandai-je à Louis.

Et il me répondit : « Par celui que tu voudras.

— Non, je veux que tu choisisses. »

Je tenais à être très aimable avec lui parce qu'il avait renoncé à la ménagerie Wombwell sans faire la moue.

Et je fus aimable comme cela pendant plus d'une grande heure.

Mais au bout d'une heure le jeu commença à m'ennuyer. Je crois que c'est la pluie qui m'agaçait, parce qu'elle faisait continuellement pan! pan! pan! sur les vitres. Et puis j'étais mécontent d'être mal habillé, et puis ma méchanceté du matin revenait tout doucement, et puis notre Jeannette m'avait dit que cela finirait mal!

Nous en étions au jeu du casse-tête géographique, et nous rassemblions les petits morceaux détachés, qui, une fois réunis, devaient former la carte de France.

« Ce jeu m'ennuie, m'écriai-je tout à coup.

— Eh bien, changeons-en, » me répondit Louis.

Sans le prévenir, je passai brusquement ma main sur la table, et j'envoyai de tous les côtés les morceaux découpés de la carte de France.

Louis ne réclama pas, et même, se mettant à quatre pattes sur le tapis, il ramassa les morceaux un à un.

Cela m'agaçait de le voir ramasser les morceaux si tranquillement; d'ailleurs je sentais que tout m'agaçait. Je me levai et je poussai les morceaux dans tous les coins pour taquiner Louis.

Il se mit à rire. Son rire m'agaça. Je le lui dis; et même j'ajoutai: « Au lieu de rire niaisement, tu ferais mieux de te fâcher, ce serait plus amusant! »

Je savais que j'avais tort de lui dire cela, mais je ne pouvais pas m'empêcher de le lui dire. Quand j'étais petit garçon, il y avait des moments comme celui-là, où je faisais exprès de trouver à redire à tout.

Quand il eut ramassé toutes les pièces, Louis les rangea dans la boîte, et replaça la boîte dans l'armoire.

Il tira de l'armoire la boîte aux soldats de plomb, qui contenait des fantassins français et des fantassins allemands.

Cela me déplut que Louis eût tiré cette boîte de l'armoire, sans m'en avoir demandé la permission, et je le lui dis.

Il parut étonné, et il me répondit que je lui avais donné le choix des jeux et qu'il choisissait celui-là.

Je haussai les épaules, parce que je ne trouvais rien à répondre, et que cela me déplaisait d'avoir tort.

« Dans tous les cas, dis-je à Louis, c'est toi qui seras le général allemand. »

Louis rougit.



C'est toi qui seras le général allemand.

« Si tu crois, dit-il en hochant la tête, que c'est agréable d'être le général allemand !

— Agréable ou non, je veux que tu le sois.

— Écoute, reprit-il, cela n'est pas juste que je sois le général allemand simplement parce que tu le veux. Nous tirerons au sort comme les autres fois.

— Nous ne tirerons pas au sort. Je veux, entends-tu, je veux que tu sois le général allemand. Si tu refuses, ajoutai-je en m'excitant de plus en plus, j'irai dire à Maman que tu es un mauvais camarade, et que tu fais exprès de ne pas vouloir ce que je veux ! »

Il secoua tranquillement la tête ; et ce geste tranquille me mit en fureur.

Prenant dans le fouillis de soldats un fantassin allemand, je le plantai tout debout devant mon cousin, et je lui dis :

« Range les autres soldats allemands tout de suite à côté de celui-là, ou bien tu auras affaire à moi. »

Sans rien dire, il prit le fantassin allemand et le jeta au bout de la chambre.

« Ramasse-le tout de suite, lui dis-je avec fureur, en tendant la main droite vers le coin où était tombé le soldat allemand.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de toi, » me répondit Louis, qui avait fini par se fâcher à son tour. Seulement il ne se mettait pas en fureur, lui; et, même quand il était fâché, il savait toujours ce qu'il disait.

Je me précipitai à bas de ma chaise, et je courus au petit salon où Maman se tenait toujours dans la journée, occupée à travailler ou à lire.

« Maman, Maman! m'écriai-je en m'élançant dans le petit salon. Oh! Maman, si tu savais comme Louis est méchant; il m'a cassé tous mes soldats! »

Maman, qui connaissait bien son petit garçon, me demanda sans s'émouvoir : « Tous à la fois? ou bien les uns après les autres?

— Il ne les a peut-être pas cassés tous, repris-je en balbutiant; mais il en a jeté un de toutes ses forces à l'autre bout de la chambre! »

« Oh! oh! dit Maman, il était donc bien en colère?

— Je t'en réponds ! ah ! si tu l'avais vu !

— Et à propos de quoi était-il en colère ?

— Parce qu'il voulait me forcer à être le général allemand; et moi, je ne voulais pas l'être.

— C'est grave, dit ma mère avec un grand sérieux; mais comment se fait-il que Louis ait voulu te forcer? il me semblait que d'habitude vous tiriez au sort le commandement des deux armées. »

Le calme de ma mère agit sur moi comme une belle petite douche d'eau froide. Ma colère tomba subitement, et alors je vis combien j'avais été injuste en accusant Louis lorsque j'étais le seul coupable.

« Je crois, repris-je en balbutiant, et même je suis sûr maintenant, que c'est moi qui ai voulu forcer Louis. Comme il désirait tirer au sort, j'ai mis un soldat allemand devant lui, et je lui ai dit : Je veux que tu sois le général

allemand. Entends-tu, je le veux! Alors il a jeté le soldat allemand.

— Peut-être, reprit ma mère, ce soldat allemand n'est-il pas aussi malade que tu le crois.

— Il ne doit pas être cassé du tout, car il est tombé sur le tapis.

— Allons, dit ma mère, Louis n'est pas si méchant que je l'avais cru d'abord.

— Il n'est pas méchant du tout, repris-je avec vivacité ; c'est moi qui suis méchant ; mais, vois-tu ? je suis si malheureux depuis ce matin ! cette pluie, cette partie manquée, cette ménagerie Wombwell !

— Faut-il, me demanda ma mère, que j'aille demander à Louis de faire la paix avec toi ?

— Je ne suis plus fâché contre Louis, répondis-je vivement, et lui, il n'est jamais fâché contre moi.

— C'est un brave garçon.

— Oh ! je crois bien.

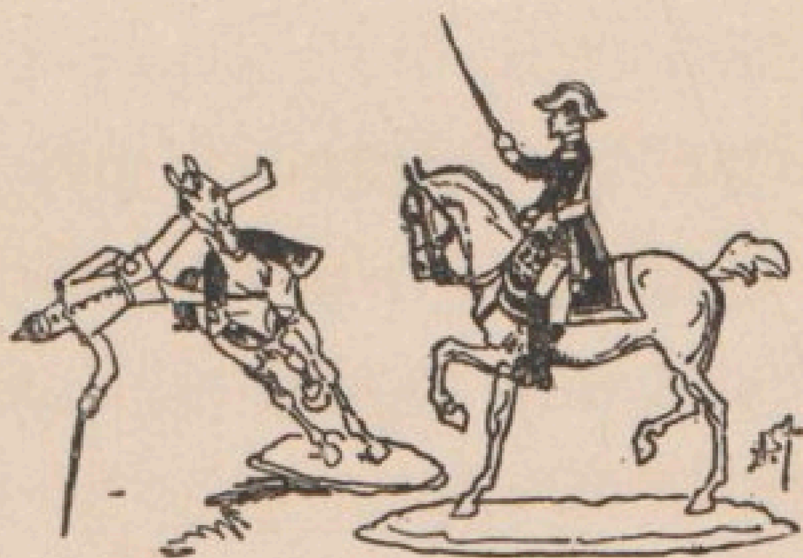
— J'ai bien envie, pour célébrer votre ré-

conciliation, de faire prévenir sa mère que je le garde à dîner.

— Oh oui! Maman. »

La journée finit beaucoup mieux qu'elle n'avait commencé, et le dîner fut très gai malgré la pluie et malgré le désordre de ma toilette.

Personne ne m'a jamais reparlé de ce fameux jeudi où j'avais été si méchant; mais moi, je ne l'ai jamais oublié; et ce souvenir plus d'une fois m'a arrêté tout net, au moment où j'allais me mettre en colère, ou accuser les autres, lorsque c'était moi justement qui avais tous les torts.





CHAPITRE III

LE PAUVRE ENFANT EST BIEN MALADE

QUAND J'ÉTAIS PETIT GARÇON, j'avais la vilaine habitude de faire des grimaces, et surtout de tirer la langue en signe de mépris. Ce fut M. Trinquesse qui me guérit de cette vilaine habitude.

C'était pendant la classe du soir. M. Trinquesse essayait de nous apprendre à faire

des multiplications. Debout devant le tableau noir il expliquait les opérations. Toutes les fois qu'il avait le dos tourné, je me retournais moi-même vers le troisième banc, où était assis mon ami Robinaud.

Pour faire comprendre à mon ami Robinaud que la multiplication m'ennuyait, je gonflais ma joue gauche avec la pointe de ma langue, et je fermais l'œil droit. Robinaud riait et son voisin aussi. Et moi, j'étais tout fier d'avoir tant d'esprit.

J'avais grand soin, chaque fois, de surveiller M. Trinquesse du coin de l'œil gauche, et, quand je le voyais sur le point de se retourner, je dégonflais ma joue en retirant ma langue, et je rouvrais l'œil droit. Je prenais l'air innocent de l'écolier qui suit les explications de son mieux.

Encouragé par le succès, je pris moins de précautions. M. Trinquesse se retourna au mauvais moment, et je ne m'en aperçus pas, « Bravo, Giraud, me dit M. Trinquesse. Pour une belle grimace, c'est une belle grimace. Il

serait difficile à un petit garçon de se faire une figure plus laide. Mais, vois-tu, tu auras beau faire, les singes t'en remontreront toujours sur ce chapitre-là. Viens au tableau, et montre-nous que tu en remontrerais aux singes sur le chapitre de la multiplication. »

Toute la classe partit d'un grand éclat de rire. J'aurais bien voulu me fourrer dans un trou de souris. Car, quand j'étais petit garçon, j'avais beaucoup d'amour-propre. J'aimais bien à me moquer des autres, mais je n'aimais pas à voir les autres se moquer de moi. Je me levai de mon banc et je m'en allai au tableau. M. Trinquesse me pria de multiplier 536 par 482. Je n'en pus jamais venir à bout.

« Retourne à ta place, me dit M. Trinquesse, et souviens-toi bien d'une chose que je vais te dire : Pour comprendre, il faut commencer par écouter ! »

Encore une fois les camarades se mirent à rire, et moi je retournai à mon banc, tout penaud et tout honteux.

Je ne sais pas si c'était pour me faire la leçon, mais M. Trinquesse appela pour me remplacer au tableau un camarade dont je me moquais souvent, parce que je lui trouvais l'air bête et pataud.

Ce camarade fit la multiplication presque sans broncher. En le renvoyant à sa place, M. Trinquesse lui dit : « Tu prends la peine d'écouter, toi ; aussi tu arriveras à quelque chose, c'est moi qui te le dis. »

Ensuite il fit signe au grand Basché, qui était un des plus forts de la classe, et le grand Basché alla au tableau en traînant les pieds : c'est une habitude qu'il avait. M. Trinquesse lui dicta une multiplication de vingt chiffres, dix pour le multiplicande, et dix pour le multiplicateur.

Comme le grand Basché allait très vite, M. Trinquesse était obligé d'avoir l'œil au tableau pour le suivre. Il finit par nous tourner complètement le dos.

Le méchant esprit de rancune qui était en moi m'inspira une très mauvaise idée.

Comme M. Trinquesse avait fait rire les autres à mes dépens, je me dis que je ferais bien de me venger en les faisant rire aux siens. Alors je me levai à moitié, pour attirer l'attention de mes camarades. Quand je vis que tout le monde me regardait, j'allongeai le cou et je tirai la langue, aussi longue qu'il me fut possible de la tirer.

Comme je n'avais pas suivi l'opération que Basché faisait au tableau, je ne me doutais pas qu'il posait le dernier chiffre, juste au moment où je tirais la langue à M. Trinquesse.

M. Trinquesse se retourna brusquement, et nous nous trouvâmes face à face, moi lui tirant la langue et lui me regardant sans rien dire. Je fus si surpris, que je demeurai dans la même position, comme frappé de la foudre.

Tous les élèves se taisaient, se demandant ce qui allait se passer. On aurait entendu voler une mouche.

Ce qui me confondait, c'est que M. Trinquesse n'avait pas l'air furieux. Sa figure était

calme ; seulement il y avait de la malice dans ses yeus bleus.

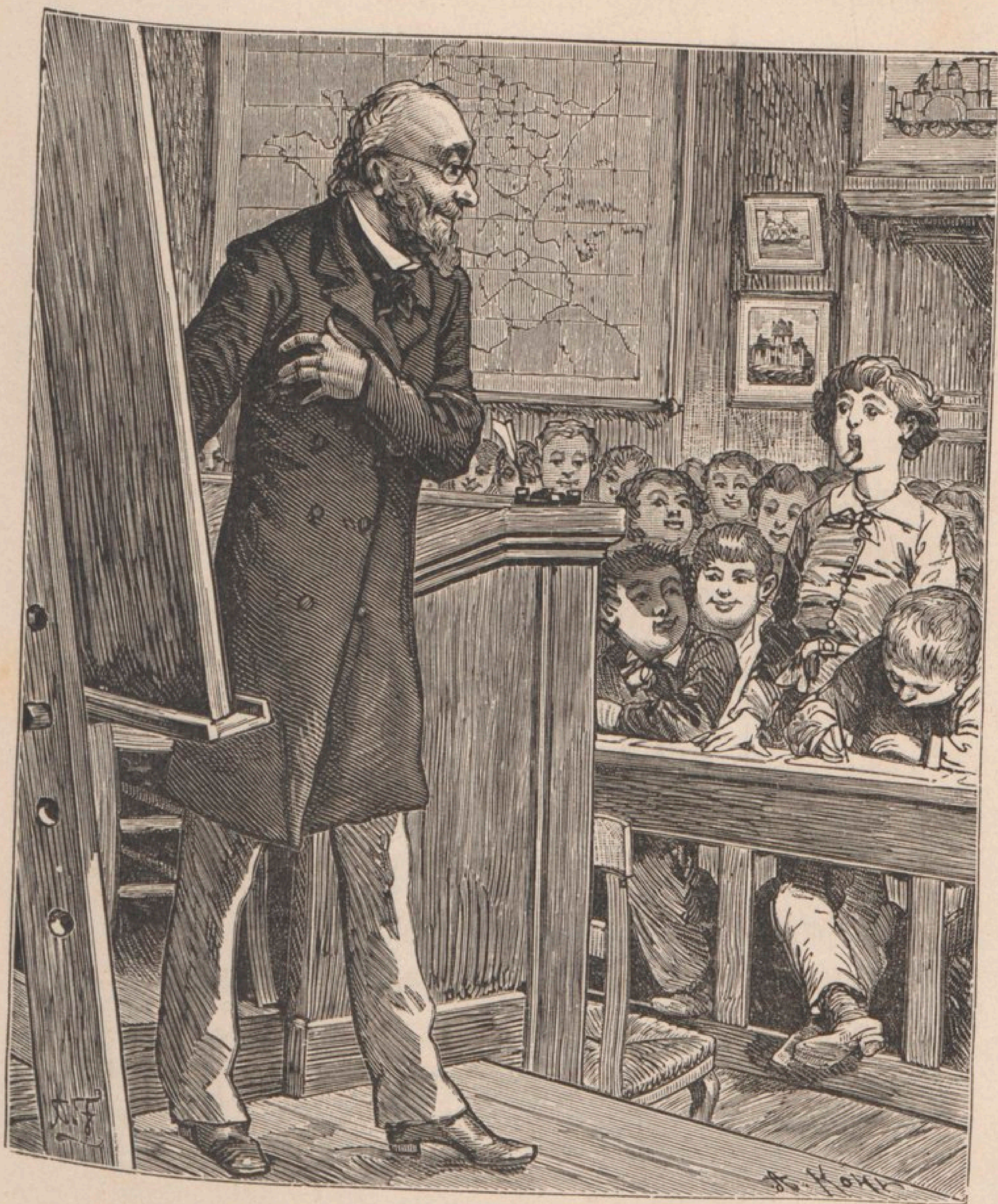
« Tu peux te rasseoir, me dit-il, et par la même occasion tu peux rentrer ta langue ; je l'ai assez examinée pour savoir à quoi m'en tenir. »

Tous les élèves recommencèrent à rire, et moi je me laissai retomber sur mon banc, me demandant ce que M. Trinquesse allait faire de moi.

Comme les rires se prolongeaient, il fit tout doucement deux ou trois signes avec sa main et les rires cessèrent peu à peu.

Alors, au milieu du plus profond silence, il dit : « Il n'y a pas de quoi rire, je vous assure, car, sans que vous vous en doutiez et sans qu'il s'en doute lui-même, le pauvre enfant est bien malade ! »

Alors, s'adressant à moi, il me dit : « Giraud, tu as très bien fait de me montrer ta langue et de me donner le temps de l'examiner. Je suis un peu médecin, et j'ai vu tout de suite que tu couvais une grave maladie.



Nous nous trouvâmes face à face.

Je m'explique maintenant pourquoi, au commencement de la classe, tu faisais des grimaces de possédé ; c'était l'effet de la maladie. C'est aussi par l'effet de la maladie que tu n'as pas pu multiplier seulement deux chiffres, au tableau. Pauvre enfant! quand je pense que je t'ai grondé ! »

Je me demandais où il en voulait venir, car je comprenais très bien qu'il se moquait de moi. Les autres le comprenaient bien aussi, car ils riaient à se tordre. M. Trinquesse leur reprocha leur dureté de cœur; alors les rires redoublèrent, et l'un de mes voisins perdit l'équilibre et roula sous la table.

M. Trinquesse reprit en s'adressant à moi : « Tu resteras après les autres; sois tranquille, je ne te retiendrai pas plus de cinq minutes : le temps d'écrire une ordonnance, que tu remettras de ma part à ton père. »

J'étais sûr qu'il allait me jouer quelque mauvais tour; mais lequel? et qu'est-ce qu'il entendait par cette ordonnance qu'il allait envoyer à mon père? Je savais bien ce que

c'était qu'une ordonnance de médecin ; mais est-ce que M. Trinquesse était réellement médecin ?

Après la classe, il écrivit la valeur de deux pages de papier à lettres, mit le papier sous enveloppe, et me dit : « Remets cela à ton père. »

Mon père lut l'ordonnance sans sourciller, et me dit : « C'est bien, mets-toi au travail ! » Je ne me fis pas prier, et j'eus terminé mon petit devoir avant le dîner. J'avais mes raisons pour travailler vite, car nous devions aller le soir chez ma tante Langlois, pour essayer une lanterne magique qui avait été donnée à Louis par un de ses oncles.

Au dîner, on servit plusieurs plats que j'aimais beaucoup ; l'eau m'en venait à la bouche, car j'étais un peu gourmand. Mais, sauf le potage, on ne me servit pas autre chose que du pain. Il paraît que tout le reste était contraire au régime qui m'était prescrit par l'ordonnance de M. Trinquesse.

Il faut croire que la lanterne magique

aussi était contraire au régime ; car, aussitôt après le dîner, mon père me dit que je ferais bien de me coucher : cela me reposerait, cela me rafraîchirait le sang. Je savais qu'il serait inutile de chercher à faire revenir mon père sur une décision une fois prise ; mais je ne pus m'empêcher de tourner des yeux suppliants du côté de ma mère. Je vis qu'elle évitait mes regards, et je compris que je n'avais plus qu'à m'aller mettre au lit. Mon père et ma mère m'embrassèrent aussi tendrement que de coutume, sans dire un mot de l'ordonnance.

Une fois au lit, j'eus un véritable accès de désespoir. Ramenant ma couverture sur ma tête, je me mis à pleurer toutes les larmes de mon corps. A force de pleurer je m'endormis, et je me réveillai le lendemain matin à l'heure ordinaire, tout surpris d'avoir si bien dormi après une si terrible catastrophe. Je me mis à étudier mes leçons sans perdre une minute.

A l'heure ordinaire, Jeannette me monta

mon chocolat; ou plutôt, non! ce n'était pas mon chocolat qu'elle m'apportait, mais tout simplement un croûton de pain sur une assiette.

Elle posa l'assiette et le croûton sur ma table et se retira sans rien dire.

« Encore le régime! m'écriai-je, quand elle eut refermé la porte, est-ce que cela va durer longtemps? » Dans un mouvement de colère stupide, je pris le croûton et je le lançai à travers la chambre.

Une demi-heure après, talonné par la faim, je me mis à regarder le croûton d'un œil d'envie. Mais l'amour-propre me retenait; je trouvais indigne de moi de ramasser le croûton, après l'avoir jeté avec tant de colère et de mépris.

« Bah! m'écriai-je tout à coup; personne ne m'a vu le jeter, personne ne me verra le ramasser! »

J'allai donc le ramasser, et je le frottai sur ma manche, car il y avait de la poussière dans le coin où je l'avais jeté.

Ensuite j'y mordis à belles dents. Il faut bien que je l'avoue ; jamais croûton de pain, ni avant ni après ce jour-là, ne m'a paru plus savoureux.

Quand je descendis de ma chambre pour aller à l'école, j'embrassai mon père et ma mère, qui ne me parlèrent de rien. Je m'arrangeai pour arriver tout juste à l'heure, car je craignais les plaisanteries de mes camarades, si j'arrivais avant l'entrée en classe.

Malgré cette sage précaution, je n'échappai pas complètement au danger que je redoutais. Mon voisin de gauche me demanda si cela allait mieux, et mon voisin de droite me pria de lui montrer ma langue. Je fis semblant de ne pas les avoir entendus, et je crois que c'est ce que j'avais de mieux à faire.

Pas une seule fois M. Trinquesse ne me reparla de son ordonnance de la veille.

Seulement je crois qu'il fit exprès de me mettre à l'épreuve. Car pendant bien longtemps il tourna le dos à la classe.

Mes voisins me regardaient pour voir si je

lui tirerais la langue. Il y en avait même qui disaient pour m'exciter :

« Tirera la langue !

— La tirera pas ! »

Si je l'avais tirée, les rires des écoliers auraient averti M. Trinquesse ; mais ie ne la tirai pas.

J'étais pour longtemps guéri de la vilaine habitude de faire des grimaces et de tirer la langue. Six mois plus tard, il m'arriva, je ne sais trop à quelle occasion, de tirer la langue à Jeannette. A peine l'eus-je fait que je m'en repentis.

« Voilà que ta maladie te reprend, me dit Jeannette avec un grand sérieux, je m'en vais prévenir le médecin.

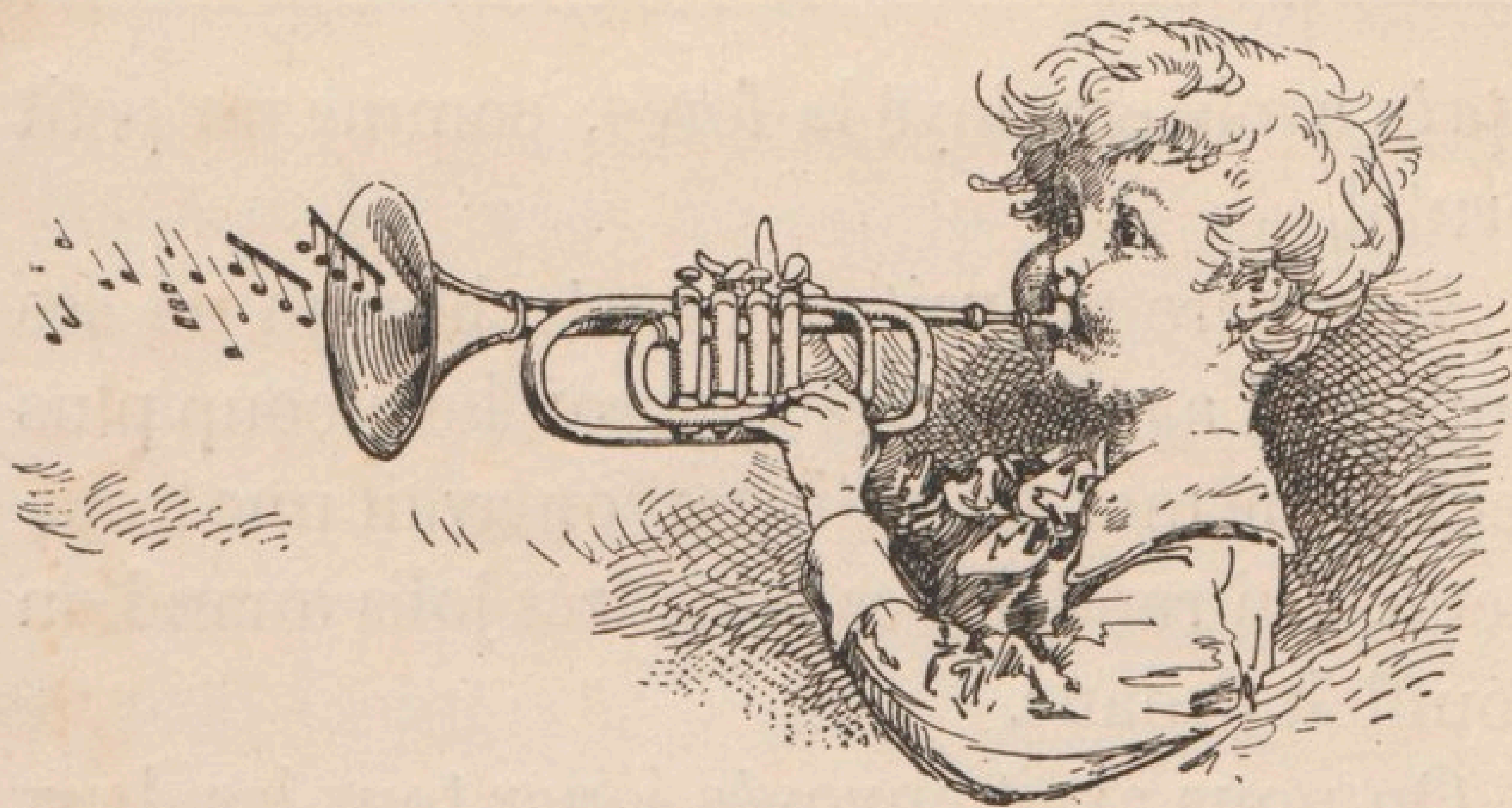
— Je ne l'ai pas fait exprès, lui dis-je en me plaçant entre la porte et elle pour l'empêcher d'exécuter sa menace, je t'assure que je ne l'ai pas fait exprès.

— Si ce n'est qu'un vieux reste d'habitude, me dit Jeannette, je ne préviendrai pas le mé-

decin pour cette fois ; mais prends bien garde que cela ne te reprenne. »

Cela ne me reprit pas.





CHAPITRE IV

TROP FIN EN AFFAIRES

QUAND J'ÉTAIS PETIT GARÇON, mon père me dit un jour : « Je n'aime pas les petits garçons qui sont trop fins en affaires, et qui prennent des détours pour obtenir ce qu'ils désirent. » Voici à quelle occasion.

Mais il faut d'abord que je vous dise comment j'en étais venu à employer la ruse,

après avoir employé la force, comme un petit brutal.

Mon père m'avait emmené chez un de ses amis, qui avait un petit garçon beaucoup plus jeune que moi. Ce petit garçon avait une trompette, qui rendait des sons très jolis quand on soufflait dedans.

On nous avait envoyés jouer tous les deux au jardin. J'avais une envie folle de souffler dans la trompette, parce qu'il me semblait que j'en saurais bien mieux jouer que le petit Léon.

« Léon, lui dis-je, prête-moi ta trompette, tu seras bien gentil, et je te la rendrai tout de suite.

— Non, je ne veux pas.

— Alors tu n'es qu'un vilain.

— Cela m'est bien égal. »

Et, comme pour me narguer, il souffla encore plus fort dans cette malheureuse trompette. Il en avait les joues toutes gonflées.

Il ne cessa de souffler que quand les forces ui manquèrent.

« Prête-la-moi, seulement pendant que tu te reposes, lui dis-je du ton le plus aimable.

— Je ne veux pas; elle est à moi.

— Je le sais bien qu'elle est à toi, mais je te promets de te la rendre aussitôt que tu me la demanderas. Tu veux bien, n'est-ce pas? mon petit Léon.

— Non, je ne veux pas.

— Tu ne veux pas; une fois, deux fois, trois fois!

— Non, non! et non!

— Eh bien, nous allons voir. »

Je me jetai sur lui, et malgré ses cris, ses coups de pied et sa résistance désespérée, je lui arrachai sa trompette.

Aussitôt Léon prit sa course vers la maison, en poussant de véritables hurlements.

« Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda mon père, qui apparut aussitôt sur le perron.

— Il m'a pris ma trompette, s'écria Léon en sanglotant.

— Pourquoi lui as-tu pris sa trompette? me demanda mon père d'un ton sévère.

— Parce qu'il ne voulait pas me la prêter.

— Il était dans son droit en te la refusant, et toi, tu t'es mis dans ton tort en la lui prenant de force.

— Mais, Papa....

— En voilà assez, reprit mon père avec un redoublement de sévérité. Écoute, tu m'as dit souvent que tu voulais être un homme. Eh bien, tu sauras qu'un homme, un vrai homme, n'abuse jamais de sa force pour faire de la peine à ceux qui sont plus faibles que lui ; au contraire, il s'en sert pour les défendre. »

Quelques mois après cette petite affaire, une des amies de Maman vint la voir, et amena ses deux enfants, un petit garçon et une petite fille. La petite fille était très gentille, mais le petit garçon était plus têtu qu'un mulet.

Sa maman lui avait acheté en venant un petit chariot à quatre roues, qu'il tenait, tout le temps, serré sur son cœur.

Je l'emmenai au jardin, et je lui appris

que les chariots à quatre roues sont faits pour rouler dans les allées des jardins, et non pas pour être serrés sur le cœur des petits garçons.

Quand il vit rouler son chariot, dont les roues étaient cerclées de cuivre, il poussa des cris de joie. Comme c'était moi qui lui avais appris à le faire rouler, je pensai qu'il se montrerait reconnaissant et qu'il me permettrait de le traîner à mon tour.

Il me refusa net; et plus je le suppliais, plus il criait : « Non, non, non ! va-t'en ! »

Alors il me vint une idée.

J'allai chercher dans l'antichambre le joli chapeau à plumes et le mantelet de la petite fille, et je dis au petit garçon : « Tu as de jolis cheveux bouclés, comme une petite fille. »

Il sourit.

« Je vais te mettre le chapeau de ta sœur, et tu auras encore plus l'air d'une jolie petite fille. »

Il se laissa coiffer sans résistance du chapeau de sa petite sœur.

« Si tu avais le joli mantelet sur les épaules, tu serais tout à fait une petite fille. »

Il tendit docilement ses épaules, et je le revêtis du mantelet.

« Maintenant tu es tout à fait une petite fille ; oh ! la jolie petite fille. »

Il se mit à marcher en tendant le jarret, tout fier d'être une jolie petite fille.

« Maintenant, repris-je, dis : Je suis une petite fille. »

Il répéta : « Je suis une petite fille. »

C'est là que je l'attendais.

« Tu sais, lui dis-je, que les petites filles ne traînent pas les chariots ; c'est trop lourd pour elles ; cela gâterait leurs jolies mains. Allons, ma belle petite fille, laisse-moi traîner le chariot, parce que, vois-tu, moi, je suis un garçon, un charretier. »

Il prit un air effaré, et me mit, sans dire un mot, la ficelle dans la main.

Je partis au triple galop ; mais ce temps de galop ne dura pas longtemps.

J'avais à peine fait vingt pas que la préten-



Tu sais que les petites filles ne traînent pas les chariots.

due petite fille poussa des beuglements de garçon, et au même instant mon père parut à la fenêtre de sa chambre.

« Albert ! » cria-t-il d'une voix irritée. Je m'arrêtai tout court.

« Rends à cet enfant son chariot, à l'instant.

— Mais, Papa, je ne le lui ai pas pris de force.

— Tu n'as pas besoin de me donner des explications, car j'ai tout entendu. Tu as abusé de l'ignorance et de la naïveté de ce petit enfant. Tu n'as pas employé la force, mais tu as employé la ruse. La ruse, comme la violence, est indigne d'un homme. Je n'aime pas les petits garçons qui sont trop fins en affaires, et qui prennent des détours pour arriver à ce qu'ils désirent. Tu m'as compris ?

— Oui, Papa, » répondis-je en rendant le chariot au petit garçon et en le débarrassant du déguisement dont je l'avais affublé.

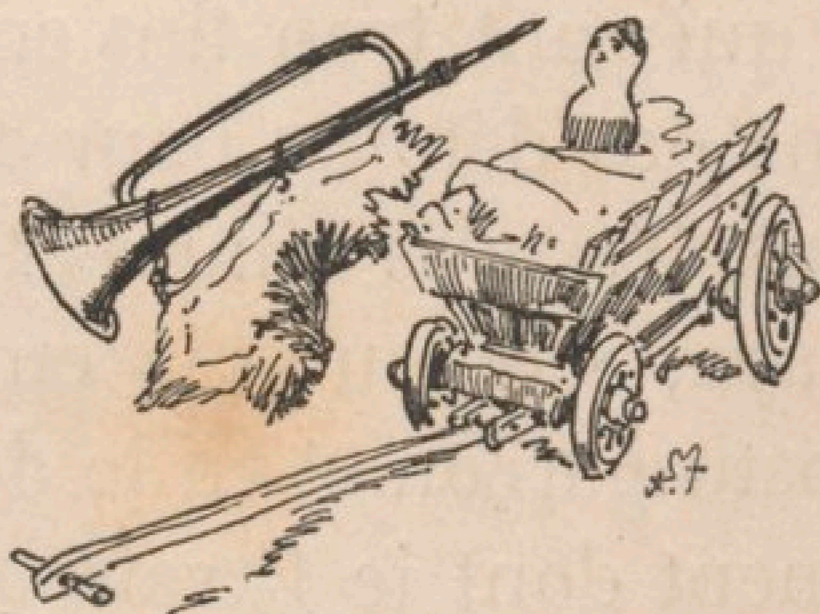
« Seulement, ajoutai-je.

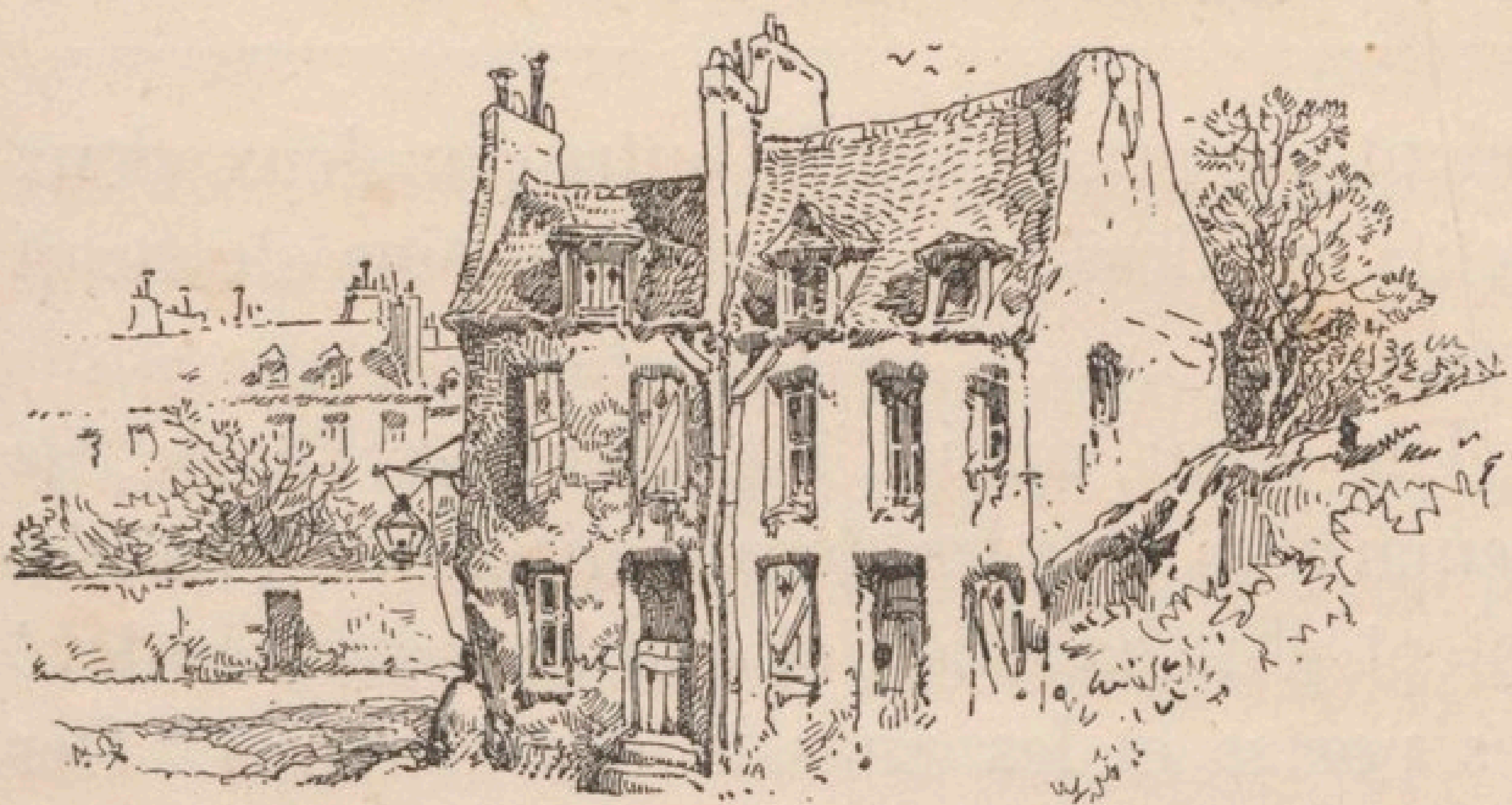
— Seulement quoi ? me demanda mon père

— Seulement, si un homme ne doit employer ni la force ni la ruse, que faut-il que je fasse quand un petit garçon ne veut pas me prêter son chariot ?

— Il faut te passer de chariot et jouer a autre chose. »

Cette idée-là ne m'était pas venue. J'avoue même qu'elle ne me plut pas beaucoup, tout d'abord, parce que, quand je désirais quelque chose, je voulais l'avoir à toute force. Mais je finis par comprendre que mon père avait raison. Il y a comme cela, dans la vie de ce monde, une foule de choses dont il faut savoir se passer; et l'on n'en meurt pas.





CHAPITRE V

OH! CE BANC!

Quand j'étais petit garçon, je n'étais guère endurant, et je prenais facilement en grippe les personnes dont la présence me causait la moindre gêne.

A côté de chez mon père, il y avait deux vieilles petites maisons toutes ratatinées. Ces deux maisons étaient habitées, l'une par un vieux sabotier et sa vieille femme, qui ne fai-

saient pas grand bruit, l'autre par deux vieux petits rentiers, qui faisaient moins de bruit encore.

Un beau matin, en allant à l'école, je remarquai que les deux petites maisons n'étaient plus habitées, et que l'on avait enlevé les portes et les châssis des fenêtres. Des hommes, grimpés sur les toits, jetaient les tuiles et les lattes sur le pavé de la rue; d'autres hommes, armés de pics, démolissaient les cheminées.

Il y avait là des voisins qui regardaient, et quelques-uns de mes camarades d'école s'étaient arrêtés aussi pour regarder.

En trois jours la démolition fut achevée. Comme les deux bicoques étaient très vieilles, les hommes, en les démolissant, avaient fait beaucoup de poussière. Maman n'était pas contente parce que cette poussière pénétrait partout chez nous. Moi, je ne faisais pas attention à la poussière, parce que les travaux de démolition étaient une distraction et un plaisir pour moi.

Les démolitions me procurèrent bientôt un plaisir plus grand. Il paraît que les rats et les souris se plaisent beaucoup dans les vieilles maisons. Dans tous les cas, il y en avait des quantités dans ces deux-là ; et, quand on les démolit, les malheureuses bêtes furent forcées de déloger. Elles se retirèrent dans les maisons voisines, et ma mère s'aperçut bientôt que nous en avions notre bonne part.

C'est alors qu'elle introduisit dans la maison une grande chatte blanche et noire, dont je fis presque tout de suite ma camarade ; mais nous ne tardâmes pas à nous brouiller.

Quand il ne resta plus pierre sur pierre des deux petites maisons, les hommes élevèrent de grands échafaudages, et sur l'emplacement commencèrent à bâtir une seule maison au lieu de deux.

Les travaux durèrent jusqu'à la fin de l'été; tous les jours je m'arrêtais quelques instants pour voir où en était la maison.

Les hommes ne s'arrêtèrent que quand la maison eut cinq étages. C'était la première

fois que l'on voyait une maison si haute dans notre petite ville.

Les jours de marché, les paysans des environs venaient la voir par curiosité, avant de s'en retourner chez eux.

En face de chez nous, il y avait une place plantée d'acacias, que je trouvais triste et ennuyeuse, parce qu'il n'y venait presque jamais personne.

J'aurais aimé à voir autre chose que des acacias pendant que je faisais mes devoirs et que j'apprenais mes leçons dans ma petite chambre.

Juste au-dessous de ma fenêtre il y avait un banc de bois, où personne ne venait jamais s'asseoir.

Au retour de la belle saison, la grande maison commença à recevoir des locataires, et j'eus le plaisir de voir des enfants jouer et courir sous les acacias de la place.

Ces enfants, on le voyait à leurs vêtements, appartenaient à des familles peu aisées. Mon père me dit que la grande maison avait

été construite surtout pour loger des ouvriers.

Au bout de quelque temps, la grande maison fut habitée tout entière, et la place aux acacias était remplie du matin au soir de petits garçons et de petites filles, qui jouaient ou qui se battaient. En comptant les poupons que les frères ou les sœurs portaient dans leurs bras, ou roulaient dans leurs voitures d'osier, ils étaient au moins vingt.

Peu à peu les enfants délaissèrent les autres parties de la place et vinrent s'établir sur le banc et autour du banc. Il y en avait même de tout petits qui jouaient tranquillement sous le banc.

Les papas et les mamans, qui avaient à gagner leur vie, ne s'occupaient guère de leurs enfants, qui, une fois lâchés sur la place, se tiraient d'affaire comme ils pouvaient.

J'aimais beaucoup tout ce qui était nouveau, mais je me dégoûtais facilement de ce que j'avais le plus aimé. Après m'être amusé quelque temps de cette espèce de foire qui se

tenait sous ma fenêtre, je trouvai que le vacarme était assourdissant et insupportable.

Je fis cette découverte un jour que j'étais de mauvaise humeur. Tout ce qui m'avait amusé jusque-là, commença à m'irriter et à me mettre hors de moi.

Les poupons que les sœurs ou les frères aînés portaient dans leurs bras, se sentant mal tenus, avaient peur et hurlaient tout le long du jour. Ceux qui étaient dans les petites voitures d'osier, s'ennuyaient, parce que les frères et sœurs les remisaient au pied d'un arbre pour aller jouer. Ils répondaient par des hurlements aux hurlements des autres.

Ceux qui commençaient seulement à marcher étaient fréquemment renversés par ceux qui couraient. Pour les consoler de leurs chutes, et pour les faire taire, on leur administrait de bons soufflets, et alors ils jetaient des cris perçants, qui me faisaient tressaillir sur ma chaise et m'empêchaient de travailler. Les grands semblaient faire exprès de choisir

les jeux les plus bruyants. A chaque instant ils avaient des querelles et échangeaient des coups de poing et de grossières injures.

Sitôt que dans le quartier une ménagère jetait sur le tas d'ordures une casserole ou un poêlon hors de service, j'étais sûr que quelqu'un de ces mauvais garçons ramasserait la casserole ou le poêlon, et viendrait sous ma fenêtre taper dessus avec un bâton ou un os, pendant des heures et des heures. Je me bouchais les oreilles, j'entrais en fureur ; je maudissais cette marmaille qui me rendait si malheureux, et je maudissais le banc qui l'attirait précisément sous ma fenêtre. Oh ! ce banc !

A la fin, n'y pouvant plus tenir, je dis un jour à ma mère : « Je déteste ces enfants qui jouent sur la place.

— Il ne faut jamais détester personne, me répondit-elle ; d'abord, parce que la haine est un mauvais sentiment, indigne d'un chrétien et d'un enfant bien élevé ; ensuite, parce que la haine fait cruellement souffrir celui qui

l'éprouve. Maintenant veux-tu me dire pourquoi tu les détestes ?

— Parce qu'ils font trop de bruit.

— Remarque qu'ils n'en font pas plus pour toi que pour ton père et pour moi ; et cependant nous ne les détestons pas.

— C'est parce que vous êtes grands, et que les grandes personnes sont plus patientes.

— Non, c'est parce que nous sommes justes. »

Je la regardai avec surprise, et elle vit bien à l'expression de ma figure que ce qu'elle venait de dire avait besoin d'explication.

« D'abord, me dit-elle, partout où il y a beaucoup d'enfants, il y a beaucoup de bruit ; il faut s'attendre à cela.

— Mais si on les empêchait de venir sur la place ?

— Si on les empêchait de venir sur la place, on commettrait une cruauté. Les pauvres petits n'ont pas de jardin pour jouer et respirer le bon air qui est si nécessaire à leur santé ; la place leur sert de jardin.

— Mais ils pourraient jouer dans les rues.

— Dans les rues il passe des voitures qui pourraient les écraser ; et puis l'air des rues n'est pas si pur que celui d'une place plantée d'arbres ; enfin dans les rues le bruit incommoderait autant les personnes qui les habitent, qu'il peut nous incommoder nous-mêmes. »

Je réfléchis quelques instants, et je dis à ma mère :

« Pourquoi souffririons-nous cela plutôt que les autres ? »

Elle me répondit en souriant :

« Pourquoi les autres le souffriraient-ils plutôt que nous ? »

En entendant cela, je ne trouvai rien à répondre ; mais néanmoins je n'étais pas satisfait.

« C'est tout de même bien ennuyeux, repris-je en poussant un grand soupir.

— C'est ennuyeux, j'en conviens, mais après tout c'est une petite épreuve que l'on

doit supporter facilement, pourvu que l'on ait un peu de patience et de charité ! »

Ce que disait ma mère devait être vrai ; mais par malheur j'aimais beaucoup mes aises. Si j'étais disposé à montrer de la patience et de la charité, c'était à condition que cela ne me dérangerait pas. Dans le cas présent, cela me dérangeait beaucoup.

Ma mère ne m'en dit pas plus long ce jour-là. Elle voulait me donner le temps de réfléchir à ce qu'elle m'avait dit.

Mais il paraît que je ne savais pas encore bien réfléchir ; car plus je pensais aux enfants, plus je m'irritais contre eux. Je cherchais un moyen de me débarrasser d'eux à moi tout seul, puisque je ne pouvais pas compter sur mes parents.

Si je leur ordonnais tout simplement de s'en aller de devant ma maison ? Ils me répondraient, et peut-être pas trop poliment, que la place était à eux aussi bien qu'à moi.

Si je leur jetais de l'eau ! Ils me répondraient en me lançant des pierres. Ils casseraient des

carreaux; toute la maison serait en révolution, et mon père me donnerait tort; car je ne pourrais pas m'empêcher d'avouer que c'était moi qui avais commencé.

Que faire? que faire?

Je vous assure que je souffrais beaucoup. Mon travail s'en ressentait. J'en perdais le boire et le manger, et la nuit je me réveillais en sursaut.

Un beau jour il me vint une idée qui me parut très bonne, et je me dis: « Je casserai ma tirelire de terre, où il doit y avoir quarante-cinq sous, je prendrai ces quarante-cinq sous, et je les offrirai aux enfants pour qu'ils aillent jouer plus loin. »

Mais au moment de casser ma tirelire, mon idée ne me parut plus aussi bonne. Peut-être mes ennemis ne voudraient-ils pas accepter les quarante-cinq sous pour aller jouer dans un endroit où il n'y avait pas de banc.

Et puis, quarante-cinq sous, c'était une somme considérable pour moi, mais ce serait

bien peu de chose pour chacun d'eux quand ils partageraient.

Et puis peut-être, après avoir accepté les quarante-cinq sous, s'éloigneraient-ils pendant quelques jours seulement, et reviendraient-ils à leur ancienne place pour avoir encore d'autres sous.

Et puis je pensai à quelque chose que nous avait dit M. Trinquesse. En faisant la leçon d'histoire de France, il nous avait parlé d'un roi de France dont le nom m'avait échappé. Ce roi de France, pour empêcher les Normands de piller son royaume, leur avait donné de l'argent.

M. Trinquesse avait demandé au grand Basché ce qu'il pensait de cela. Le grand Basché avait répondu que ce roi n'avait peut-être pas eu tort, s'il ne pouvait pas faire autrement.

« Eh bien, Basché, tu te trompes, lui avait dit M. Trinquesse, il pouvait faire autrement. Il pouvait se mettre à la tête de son armée et aller combattre les Normands. Ce qu'il a fait,

sais-tu comment j'appelle cela, moi? j'appelle cela un marché honteux et une lâcheté ! »

Je n'étais pas un roi de France, et je n'avais pas affaire à des Normands; mais il me sembla que moi aussi je conclurais un marché honteux, si j'offrais de l'argent à mes ennemis pour les faire déguerpir.

Je songeai de plus que, si je me débarrassais d'eux, ce serait aux dépens des personnes qui habitaient de l'autre côté de la place; et Maman n'aimerait pas cela.

Alors j'eus bien du chagrin, et je me mis à pleurer en songeant que je ne pourrais jamais me tirer de là. A force de pleurer, je devins plus calme, et je songeai à autre chose.

Puisque je ne pouvais me débarrasser par aucun moyen de ces enfants qui me rendaient si malheureux, je pouvais leur céder la place.

Il y avait, sur le derrière de la maison, une petite chambre de débarras, que mes parents me permettraient peut-être d'occuper. Il est bien vrai que cette chambre était étroite et

sombre ; elle était située au nord, et n'avait vue que sur la basse-cour et le boissier.

Mais j'aimais encore mieux être au nord, et avoir vue seulement sur la basse-cour et le boissier que de mourir à petit feu.

Je me dis à moi-même, pour m'encourager : « Voilà justement ce qu'il faut faire, et le plus tôt sera le mieux ! »

Mon père sortait toujours après le déjeuner pour faire une petite promenade. Je résolus de profiter de son absence pour parler à ma mère. C'était toujours à elle que je confiais mes chagrins et mes embarras d'écolier. J'étais sûr qu'elle m'écouterait avec indulgence, et qu'elle ferait tout ce qu'elle pourrait pour me tirer de peine.

J'étais tout à fait décidé en me mettant à table ; mais, pendant le déjeuner, il se passa quelque chose qui me fit encore une fois changer d'idée.

Je ne sais plus ni pourquoi ni comment mon père vint à parler de Paris, et de l'époque où il était étudiant en droit.

« Je n'étais pas riche, dit-il à ma mère, et je fus forcé de chercher un logement à bon marché dans un des faubourgs. Je trouvai une petite chambre qui me plaisait beaucoup, au quatrième étage d'une grande maison pareille à celle que l'on vient de construire là, à côté.

» Je m'y installai dès le soir même et dès le lendemain de grand matin je me mis au travail.

» Sur les sept heures, j'entendis sous ma fenêtre un bruit singulier, et je me levai pour savoir ce que c'était.

» De l'autre côté de la rue, qui était très étroite, il y avait un chantier d'entrepreneur de maçonnerie, et dans ce chantier une vingtaine d'ouvriers qui sciaient de la pierre.

» Quand tous les ouvriers furent assis sur leurs chevalets, et que toutes les scies se mirent en mouvement, c'était un bruit si fort et surtout si désagréable, que je me bouchai les oreilles en me disant : Avec ce bruit-là, je ne pourrai jamais travailler !

» J'étais au désespoir, car je ne pouvais pas changer de logement. Afin d'avoir la chambre

à meilleur marché, je l'avais louée pour un an; parce qu'on paye bien plus cher quand on loue pour une semaine ou pour un mois seulement.

» Donc j'en avais pour un an à entendre toute la journée ce bruit de scies qui vous fait grincer les dents et qui vous donne la chair de poule.

» Je me disais, le cœur gros et les larmes aux yeux : Je deviendrai fou, ou si je ne deviens pas fou, j'aurai du moins perdu toute une année de travail !

» Le soir, en revenant de l'École de droit, j'étais plus calme, parce que je m'étais fait un raisonnement bien simple. Si les scieurs de pierre supportent ce bruit, c'est parce qu'ils y sont habitués. Les voisins du chantier le supportent aussi ou plutôt ils n'ont pas même l'air de s'en apercevoir ; c'est parce qu'ils ont l'habitude de l'entendre. Moi aussi j'en prendrai l'habitude, et je la prendrai parce que je le veux; et ce que l'on veut, on le peut toujours.

» Je me mis à mon travail, et je m'appliquai si fort, que par moments j'oubliais le bruit des scies. A d'autres moments, je l'entendais malgré moi : schriiis ! schraaas ! Mais au lieu de me mettre en colère et de m'exciter contre les ouvriers, je reprenais mon travail et j'oubliais le chantier.

» Au bout de trois ou quatre jours, je n'avais plus aucun effort à faire. Le bruit des scies peu à peu s'était associé à mon travail, et il faisait partie de ma vie.

» Je fis même une remarque bien singulière. Les ouvriers ne venaient pas au chantier le lundi. Moi, je travaillais comme à l'ordinaire, mais dans les premiers moments il me semblait qu'il me manquait quelque chose : c'était le bruit des scies qui me manquait.

» Cela me faisait rire, parce que le bruit des scies est une musique dont on se passe facilement, mais cela me montrait ce que c'est que la force de l'habitude.

» A la fin de l'année, je renouvelai mon bail. Je ne dirai pas que c'était par amour pour la

chanson des scies. Non ! ce serait aller trop loin. Je renouvelai mon bail : 1° parce que le logement me convenait; 2° parce qu'il n'était pas cher; 3° parce que j'avais tout près de là trouvé un honnête petit restaurant, où l'on vivait à bon marché; 4° parce que le bruit des scies m'était devenu tout à fait indifférent. »

Après le déjeuner, je fis quelques tours de jardin avec ma mère, mais je ne lui parlai pas de la chambre de débarras.

Je guettais avec impatience le moment de monter travailler dans ma chambre pour voir si réellement ce qu'on veut on le peut. Je ne doutais pas le moins du monde de la parole de mon père ; et j'étais sûr que ce qu'il avait dit était la pure vérité, comme toujours. Mais j'étais curieux de savoir si un enfant de mon âge pourrait faire ce qu'avait fait mon père quand il était déjà un grand jeune homme.

Mes premiers essais ne furent pas heureux. Ce malheureux vacarme de la place me poursuivait dans tous les coins, et je l'entendais même quand j'avais les pouces dans les oreilles.

Mais il arriva un moment où je cessai de l'entendre.

Un hurlement plus fort que les autres me réveilla en sursaut. Mais au lieu de donner un grand coup de poing sur la table, comme je faisais d'habitude ; au lieu de m'emporter contre le hurlement et de le maudire, je fis tous mes efforts pour penser à ce que j'avais à faire; et pendant dix minutes je travaillai comme un homme... comme un homme de huit ans, bien entendu.

Mon père avait mis trois jours à s'habituer au bruit du chantier de pierre. Moi, je mis plus de huit jours à m'habituer un peu au bruit de la bande de petits enfants.

Cela tient peut-être à ce que j'étais tout jeune et à ce que ma volonté n'était pas bien forte. Cela tient peut-être aussi à ce que le bruit des scies était toujours le même, tandis que les petits garçons et les petites filles de la place aux acacias inventaient tous les jours de nouvelles manières de faire du bruit.

Je me souviens encore du jour où ils avaient

déniché je ne sais où un vieux seau à charbon, une vieille rôtissoire en fer-blanc et une vieille bassinoire.

Les trois plus hardis de la bande, munis de ces instruments, grimpèrent sur le banc, et annoncèrent qu'ils allaient donner un concert. Jamais de ma vie je n'ai entendu un pareil charivari. Ceux qui n'avaient point d'instruments, voulant faire du bruit aussi, se mirent à chanter une ronde, et finirent par danser.

Ce jour-là je perdis beaucoup de temps à ma fenêtre. Mais au lieu d'être en fureur contre les musiciens, les chanteurs et les danseurs, je m'amusais beaucoup de les voir et de les entendre, et il n'aurait pas fallu me prier beaucoup pour me décider à me joindre à eux.

D'où pouvait venir ce changement qui s'était fait dans mon esprit ? Je crois le savoir. D'abord j'étais content de moi-même à cause des efforts que j'avais faits pour m'habituer à leur vacarme ; et quand on est content de soi-même, on est content des autres. Au lieu



Les trois plus hardis grimpèrent sur le banc.

de les regarder comme des ennemis et de croire qu'ils faisaient du bruit exprès pour me taquiner, je commençais à comprendre que ces pauvres enfants s'amusaient comme ils pouvaient. Je commençais à les plaindre de n'avoir point d'autres joujoux que les vieilles ferrailles qu'ils trouvaient au coin des bornes.

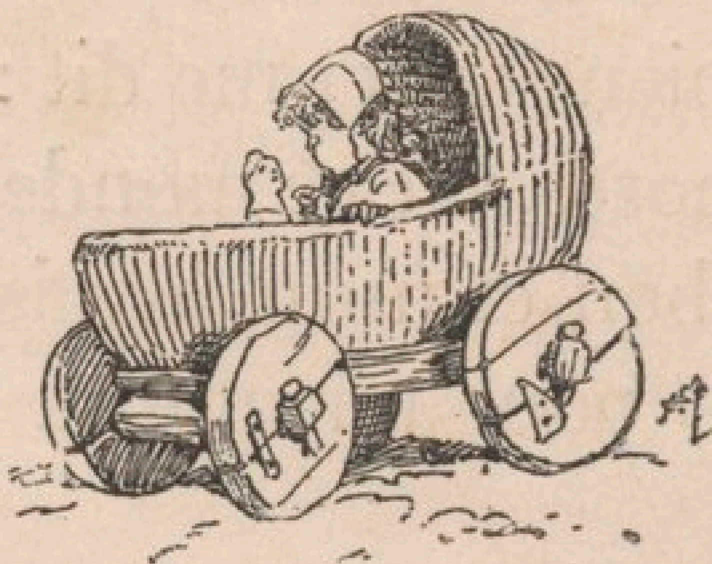
Quand je vins raconter à ma mère que j'avais voulu faire comme Papa et que je m'étais habitué aux cris de nos petits voisins, elle m'embrassa bien fort et me dit :

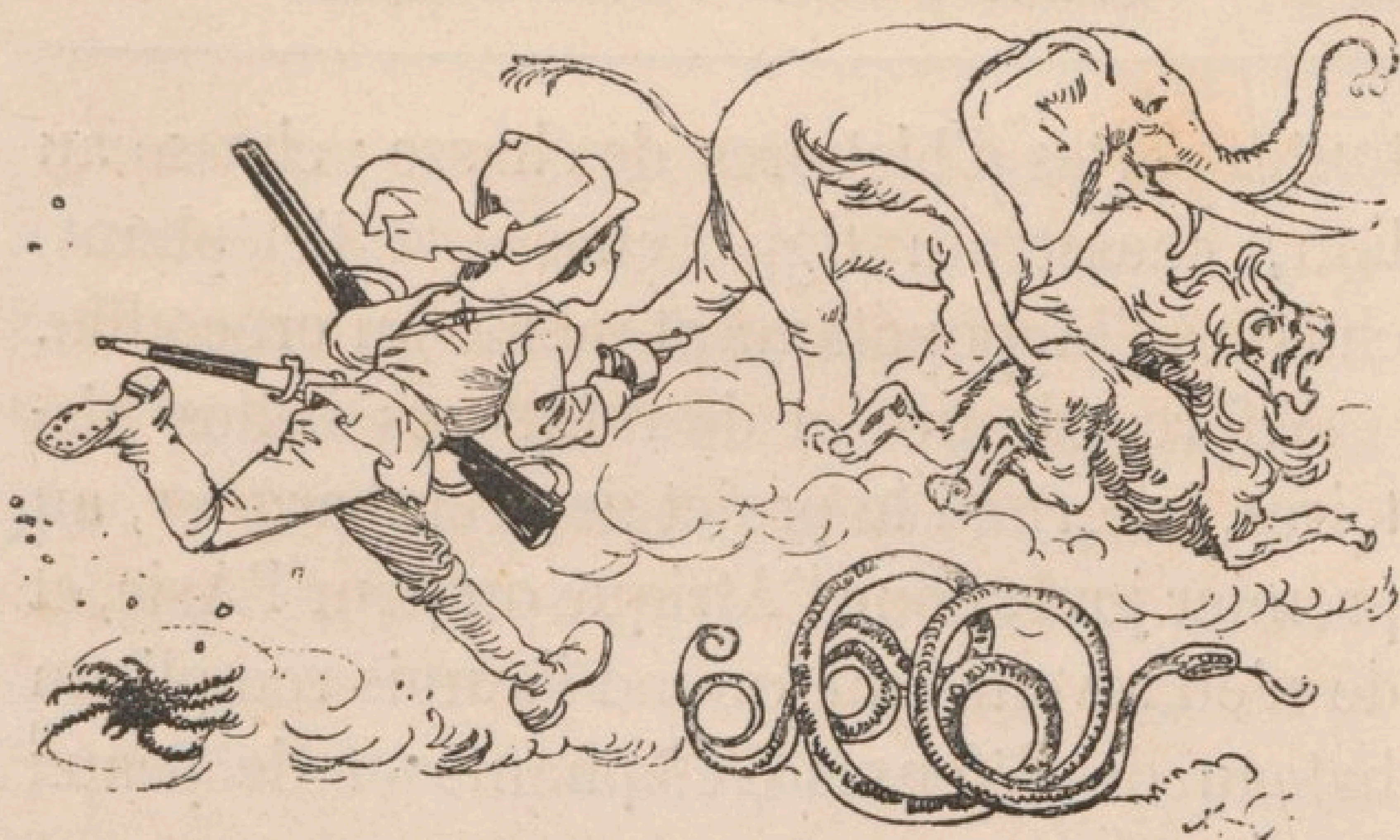
« Toutes choses, en ce monde, ont, comme tu le vois, un bon et un mauvais côté. Je suis bien contente pour toi que tu aies appris à voir le bon. »

Ce qu'elle disait là était bien vrai. Non seulement j'excusais les petits garçons d'être toujours trop bruyants et trop souvent grossiers ; mais encore j'avais pitié des pauvres petites filles qui n'avaient pour poupées que d'informes rouleaux de chiffons, qui portaient pendant des journées entières des poupons

aussi gros qu'elles, rendus maussades par la dentition.

Mon père, lorsque ma mère lui eut appris le grand secret, me serra la main et m'accorda la récompense à laquelle je tenais le plus : il me dit que je m'étais conduit *comme un homme*.





CHAPITRE VI

LA CHASSE AU TIGRE

Quand j'étais petit garçon, j'aimais beaucoup à lire; mais quelquefois, en voulant imiter les héros de mes livres favoris, je mettais toute la maison en révolution.

Ma tante Langlois m'avait donné pour mes étrennes un livre très amusant, dont je ne me rappelle plus le titre, mais qui contenait

toutes sortes d'histoires de chasse : chasse au lion, chasse au tigre, chasse à l'éléphant, chasse à l'hippopotame et même au crocodile.

A force de lire et de relire ces belles histoires, je formai le projet de m'embarquer, au premier jour, pour l'Afrique ou pour l'Asie, et de n'en revenir que quand j'aurais rempli un bateau de défenses d'éléphants et de peaux d'animaux sauvages.

Mais tous les projets que je formais échouaient toujours devant la question d'argent. Je n'avais en tout et pour tout que quarante-cinq sous à moi; et rien que pour aller jusqu'à Blois par la patache, il m'aurait fallu trois francs. Et puis on ne va pas en Asie ou en Afrique comme on va à la foire de Blois, en costume de petit garçon, sans armes et sans munitions.

C'est pourtant bien dur, quand on a la vocation d'être un grand chasseur, de rester dans sa petite ville, et de continuer à aller à l'école, parce que l'on n'a que quarante-cinq sous à soi.

Une nuit que je ne dormais pas, je pensai à demander de l'argent à mon père. Mais je fus arrêté par l'idée que très probablement mon père me répondrait : « Nous verrons cela plus tard, quand tu seras grand ! »

Faute de pouvoir chasser les bêtes féroces en Asie et en Afrique, j'aurais volontiers chassé le lièvre et le sanglier dans les champs et dans les bois qui entourent notre petite ville ; je me serais fait la main en attendant mieux.

Mais je n'avais même pas cette consolation ; car, pour chasser en France, il faut un port d'armes, sans compter le fusil. Si j'avais chassé sans port d'armes, le garde champêtre m'aurait mis en prison. En Afrique et en Asie, les gardes champêtres ne disent rien aux chasseurs ; et au fait je ne suis même pas bien sûr que dans ces pays-là il y ait des gardes champêtres, car il n'en était jamais question dans mon livre. A la bonne heure ! voilà des pays qu'il est agréable d'habiter.

A force de retourner ces idées dans ma tête, le jour et la nuit, je formai le projet d'orga-

niser une grande chasse à la maison, un jour que mes parents seraient absents.

Le lion, l'éléphant, le crocodile, l'hippopotame, il n'y fallait pas songer. Mais qu'est-ce qui m'empêchait de chasser le tigre? Finette, notre grande chatte noire et blanche, ferait un tigre très convenable; et depuis que nous étions brouillés, elle était assez sauvage et assez méchante pour cela. Je guettai donc l'occasion avec la patience d'un vrai chasseur.

L'occasion se présenta un jeudi. Mon père et ma mère étaient partis pour Vineuil; ils allaient voir un vieil oncle qui se mourait. Ils me proposèrent d'aller passer la journée chez ma tante Langlois avec Louis; mais je leur dis que j'aimais mieux rester avec Jeannette.

La chasse commença sur les deux heures de l'après-midi. J'avais eu soin d'ouvrir les portes de toutes les chambres, afin que le tigre eût plus d'endroits pour se cacher.

J'avais mis dans ma poche un morceau de pain et une tranche de fromage de Gruyère,

parce que, quand le tigre se fait chasser trop longtemps, le chasseur a besoin de manger pour refaire ses forces. Il a besoin de boire aussi; j'avais donc glissé dans ma poche de côté un petit flacon plein d'eau. Seulement, comme l'eau des pays chauds est malsaine, j'y avais ajouté quelques gouttes de vinaigre.

Restait l'équipement. Faute de fusil, je m'armai de la canne à pomme d'ivoire de mon père. Comme on ne peut pas chasser le tigre dans le costume d'un écolier, j'avais retroussé mon pantalon jusqu'aux genoux; j'avais mis ma veste à l'envers. Ensuite, avec des épingles, j'avais attaché à ma casquette un mouchoir blanc, qui me retombait sur le cou : on sait comme le soleil est dangereux dans l'Inde !

J'allai me regarder dans l'armoire à glace de ma mère, et je me trouvai parfait.

Alors je me mis en quête du tigre. Je parcourus toutes les chambres, en marchant à pas de loup, et en prenant les plus grandes précautions. Je savais bien que Finette était à

la cuisine; mais je cherchais tout de même, pour faire comme dans mon livre.

Quand j'eus bien visité toutes les chambres, je me rendis à la cuisine.

« Est-ce que c'est aujourd'hui mardi gras, que te voilà déguisé en carême prenant? me demanda Jeannette.

— Je ne suis pas déguisé en carême prenant, lui répondis-je avec beaucoup de dignité; je suis habillé en chasseur de tigres. »

Pour toute réponse, elle haussa les épaules en souriant.

Finette dormait près du fourneau.

Je la touchai légèrement du bout de ma canne. Elle se leva toute droite, s'étira, et ouvrit de grands yeux verts, qui exprimaient le mécontentement.

Quand elle vit mon accoutrement et ma canne, elle eut peur sans doute, car, enfilant la porte que j'avais laissée entr'ouverte, elle se sauva comme si elle était poursuivie par un bouledogue. C'était justement ce que je demandais.

Le tigre était donc débusqué. Je me mis à sa poursuite. Il s'était réfugié dans le petit salon. Je le vis, dès le seuil de la porte, pelotonné sur la chaise basse de Maman. Je m'approchai à pas lents, et avec la canne de Papa, je le visai au défaut de l'épaule. Il comprit tout de suite qu'il avait affaire à un chasseur expérimenté, et, au lieu d'attendre le coup de feu qui l'aurait foudroyé, il chercha son salut dans la fuite.

Comme j'étais entre lui et la porte, il me passa brusquement entre les jambes.

J'eus un petit frisson de terreur; mais, comme dans mon livre les chasseurs avouaient qu'ils avaient eu quelquefois de petits frissons de terreur, je n'eus pas honte du mien, et je poursuivis la bête féroce.

Elle ne pouvait pas être retournée à la cuisine, car j'en avais soigneusement refermé la porte derrière moi. Elle n'avait pu se sauver que par l'escalier.

En effet, je l'aperçus, accroupie sur la cinquième marche : quand elle vit que je la

visais entre les deux yeux, elle monta deux marches de plus, et s'arrêta.

« J'aurai ta peau ou tu auras ma vie ! » lui dis-je avec intrépidité. Ces paroles-là étaient dans mon livre, et je les avais apprises par cœur.

Le tigre, sans nul doute, tenait plus à sa peau qu'à ma vie, car à chaque pas que je faisais, il grimpait une marche.

Il avait honte, sans doute, de reculer, car à chaque marche il se retournait et me regardait avec des yeux verts et flamboyants.

Je montais marche à marche avec toute la prudence d'un chasseur qui veut bien risquer sa vie, mais qui ne veut pas se la laisser enlever sottement.

Arrivé au palier du premier étage, le tigre disparut. Trois portes s'ouvraient sur ce premier palier. Dans quelle chambre le monstre avait-il cherché un refuge?

Je m'arrêtai un instant pour délibérer; et, comme le soleil est très ardent à cette heure-là dans l'Inde, je tirai mon flacon de ma poche



A chaque marche il se retournait.

et je bus une gorgée. Le goût du breuvage n'était pas très agréable. Peut-être était-il resté quelques gouttes d'eau de Botot dans le flacon, que j'avais rincé un peu précipitamment. Mais à la guerre comme à la guerre, et un vrai chasseur de tigres ne doit pas faire le difficile.

Je m'essuyai les lèvres du dos de ma main, et je m'avançai avec précaution; je m'en remis au hasard du soin de diriger mes recherches, et je pénétrai dans la chambre de ma mère. Le tigre s'était tapi derrière un fauteuil; mais il ne se doutait pas que son image se réflétait dans l'armoire à glace.

J'allongeai tout doucement mon fusil pour le débusquer. Il sauta sur la table à écrire de ma mère, et disparut comme un éclair par la porte ouverte. Il fit tomber quelque chose, qui roula sur le tapis avec un son mat; mais, quand on est en chasse, on ne s'arrête pas pour si peu.

De la chambre de ma mère, l'animal s'était précipité dans celle de mon père. En me voyant acharné à sa poursuite, il se réfugia sous le lit.

J'allongeai mon fusil à tâtons, et je le ramenai vivement à moi. Mon fusil rencontra un des pieds du lit, et la pomme d'ivoire alla rouler au milieu de la chambre.

Je fourrai cette pomme d'ivoire dans ma poche, et je me remis à la poursuite de l'ennemi. L'ennemi redescendait l'escalier avec la rapidité de l'éclair.

En deux bonds, je fus sur lui, brandissant mon fusil avec rage. Le tigre se réfugia dans son premier asile, le petit salon.

« J'aurai ta peau ou tu auras ma vie! » lui dis-je pour la seconde fois, et je lui coupai la retraite en refermant la porte derrière moi.

Au moment où je m'y attendais le moins, le terrible carnassier s'élança sur moi. Je n'eus que le temps de me jeter de côté. Ses griffes cependant me labourèrent profondément la main droite. Aveuglé par la colère, je levai mon bâton pour assommer mon ennemi.

Mon ennemi, sans hésiter, s'élança vers la fenêtre, enfonça une des vitres, qui se brisa avec fracas et disparut dans le jardin.

Une des fenêtres du petit salon donnait sur le jardin et l'autre sur la rue. Par la fenêtre qui donnait sur la rue, je vis passer mon père et ma mère, qui revenaient de leur expédition. J'entendis le bruit du loquet que mon père introduisait dans la porte du jardin. Il entra, précédé de ma mère, et tous les deux s'arrêtèrent devant la fenêtre où Finette avait brisé un carreau. Je me cachai derrière les grands rideaux.

« Qu'est-ce que cela veut dire? » s'écria mon père.

Quand ils ouvrirent la porte du petit salon, ils m'aperçurent. Je n'avais pas bougé de place, tant j'étais stupéfait et effrayé. Je tenais encore à la main la canne de mon père.

« Qu'est-ce que c'est que cette mascarade? me demanda sévèrement mon père.

— C'était pour la chasse au tigre, » répondis-je en balbutiant.

Mon père et ma mère se regardèrent un instant sans rien dire. Ils avaient l'air de se demander si j'étais dans mon bon sens.

« C'est toi qui as cassé ce carreau? me demanda mon père.

— Non, Papa, c'est-à-dire je ne l'ai pas fait exprès; c'est-à-dire c'est Finette.

— Comment Finette a-t-elle cassé ce carreau?

— En sautant à travers.

— Tu l'as donc battue? menacée?

— Non, Papa, je ne l'ai pas battue, seulement c'était le tigre et je courais après; alors elle a sauté. »

En ce moment ses regards tombèrent sur la canne que je tenais à la main.

« Tu sais bien, reprit-il, que tu ne dois jamais toucher à cette canne. Tu n'es pas soigneux, et tu pourrais... »

Il me prit la canne des mains, et s'aperçut que la pomme d'ivoire avait disparu.

« Malheureux! s'écria-t-il, qu'as-tu fait de la pomme? »

Je fouillai dans ma poche; mais comme mes mains tremblaient, je m'y pris si maladroitement, que je fis tomber, en même temps que

la pomme, le morceau de pain et la tranche de fromage de Gruyère.

« Décidément, qu'est-ce que tout cela veut dire ? s'écria mon père en regardant mes provisions d'un air stupéfait ?

— Papa, je vais te dire. C'est la chasse au tigre. J'avais pris des provisions parce que la chasse au tigre dure quelquefois très longtemps. Alors, comme le tigre était caché sous ton lit, j'ai voulu le faire sortir en le poussant avec la canne ; je n'ai pas poussé fort et la pomme s'est défaite toute seule.

— C'est Finette qui était le tigre ? me demanda ma mère.

— Oui, Maman, c'est Finette.

— Et tu l'as poursuivie dans les chambres d'en haut, reprit mon père, tout en rapprochant la pomme de la canne, pour voir si elle pouvait encore s'y ajuster.

— Oui, Papa.

— Eh bien, elles doivent être dans un beau désordre.

— Non, Papa, seulement dans la chambre

de Maman, Finette en sautant de la table a fait tomber quelque chose; mais cela n'a pas fait beaucoup de bruit. »

Ce « quelque chose » qui n'avait pas fait beaucoup de bruit, c'était un encrier. Le tapis de la table et le tapis de la chambre étaient perdus de taches d'encre.

Je me faisais tout petit.

Ma mère commença par panser avec soin les égratignures de ma main droite; ensuite elle m'envoya dans ma chambre, en me recommandant de bien réfléchir sur ce que j'avais fait.

« Maman, lui dis-je avant de la quitter, je suis bien fâché de tout ce qui est arrivé, mais je ne croyais pas mal faire.

— Regarde-moi bien dans les yeux, » me dit ma mère.

Je la regardai dans les yeux, mais je me sentais mal à l'aise.

« Aurais-tu fait la chasse au tigre si nous avions été là?

— Non, Maman.

— Tu vois donc bien que tu croyais mal faire. Va dans ta chambre et réfléchis. »

Le résultat de mes réflexions, c'est que je lui apportai mes quarante-cinq sous et la clef de l'armoire aux joujoux. Les quarante-cinq sous étaient destinés à réparer les désastres qu'avait causés ma sottise; et la clef disait à ma mère que je me condamnais à ne plus toucher à mes joujoux ni à mes livres amusants tant qu'elle ne serait pas assez contente de moi pour me la rendre.

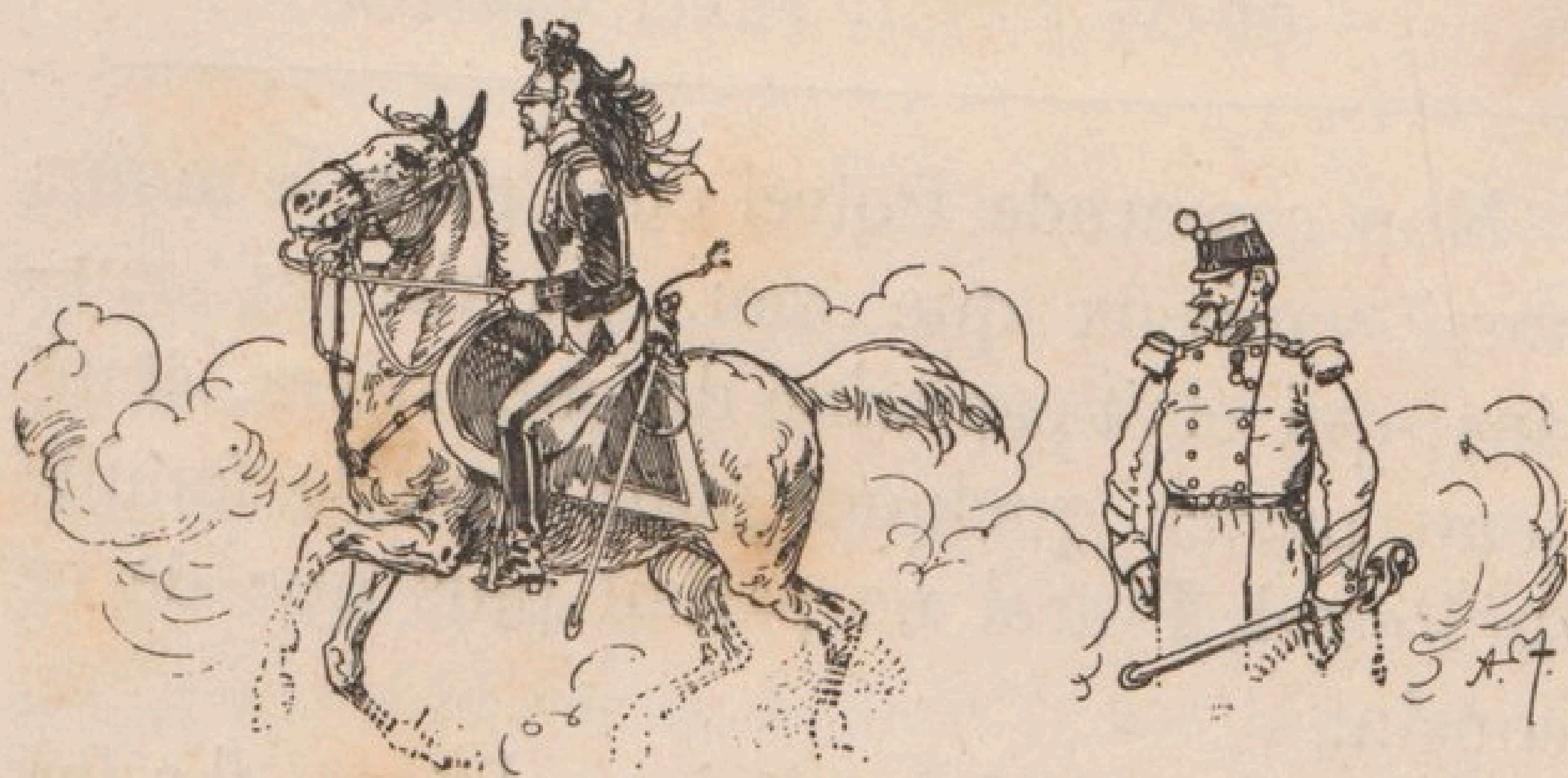
Les jours suivants, M. Trinquesse fut singulièrement surpris de ma sagesse et de mon application. Il se douta bien qu'il devait y avoir quelque chose là-dessous, mais il ne m'adressa pas une seule question.

Seulement, au bout de huit jours, ma mère me rendit la clef et les quarante-cinq sous.

« Je ne veux pas, dit-elle, revenir sur ce qui s'est passé, mais je ne puis m'empêcher de te dire que tu as couru un grand danger. Finette aurait pu t'arracher les yeux ou te défigurer pour le reste de ta vie.

— Je croyais, lui répondis-je, que Finette verrait bien que je voulais jouer, et qu'elle s'amuserait à faire le tigre, comme moi je faisais le chasseur. D'ailleurs, dans toutes les histoires que je lis, le chasseur n'attrape jamais une égratignure. Je vois bien que les livres ne disent pas toujours la vérité, et puis je vois bien que les chats n'entendent pas la plaisanterie. Il n'y a pas de danger que je recommence jamais. »





CHAPITRE VII

LE COMMANDANT CHARMILLE ET LE GÉNÉRAL PIFARDENT

Quand j'étais petit garçon, j'étais passablement vaniteux; je ne reculais pas même devant un mensonge pour soutenir mes prétentions. Par malheur un premier mensonge mène à un second, le second à un troisième, et ainsi de suite. La vérité arrive toujours à se faire connaître, et alors le vaniteux est couvert de honte et de confusion.

Mon camarade Potrel était pour le moins aussi vaniteux que moi. Un de ses cousins, qui était capitaine de cuirassiers, étant venu passer quelques jours dans la famille de Potrel, Potrel ne parlait plus que de ce cousin.

« Mon cousin le capitaine a dit ceci, il a fait cela; il a été au bal de la sous-préfecture, le marquis de Chévéran l'a emmené chasser dans son parc. Mon cousin le capitaine est le plus bel officier de son régiment; il sera bientôt commandant; et tout le monde dit qu'il deviendra général un jour. »

« Tu crois donc, dis-je à Potrel, qu'il n'y a que toi qui aies un cousin dans l'armée? Moi aussi, j'en ai un.

— Quel grade? me demanda Potrel d'un air capable.

— Commandant! »

Potrel fit la grimace en voyant que son cousin était distancé par le mien.

« Est-ce qu'il est dans l'infanterie?

— Non, il est dans les chasseurs à cheval. »

Potrel fit une nouvelle grimace. Il avait sans doute espéré se rattraper en me prouvant qu'un commandant d'infanterie ne vaut pas un capitaine de cavalerie.

Il me demanda alors si mon cousin était bel homme et s'il allait dans le monde. Naturellement, pour conserver tous mes avantages, je déclarai que mon cousin, le commandant Charmille, était le plus bel officier de toute la cavalerie légère, qu'il dansait avec des duchesses et chassait avec des princes.

Potrel prit un air vexé, et cessa de parler de son cousin le capitaine.

Quand j'eus quitté Potrel, je fus un peu honteux d'avoir fait, par pure vanité, un gros mensonge, qui avait été suivi de tant d'autres.

Le cousin Charmille n'était point commandant, il était sergent-major, non pas dans les chasseurs à cheval, mais dans l'infanterie de ligne.

S'il était beau ou laid, grand ou petit, gras ou maigre, je n'en savais absolument rien, car je ne l'avais jamais vu.

Je le connaissais de nom, voilà tout; et il était peu probable que le cousin Charmille, en sa qualité de sous-officier, eût jamais dansé avec des duchesses, ou chassé avec des princes.

Comme Potrel ne parlait plus de son cousin le capitaine de cuirassiers, je ne reparlai pas non plus de mon cousin le commandant de chasseurs à cheval. Comme mon père et ma mère avaient l'air de faire peu de cas du cousin Charmille, non pas parce qu'il était un simple sergent-major, mais parce qu'ils le trouvaient peu estimable, je n'éprouvais nul besoin de faire sa connaissance, ou de leur adresser des questions sur son compte.

J'avais fini par l'oublier, et par me pardonner les mensonges que j'avais débités à Potrel. Mais si nous oublions nos fautes, nos fautes ne nous oublient pas. Il y a toujours un moment où elles se rappellent à nous de la façon la plus désagréable.

Un jour, après la classe du soir, en rentrant à la maison, je trouvai, familièrement

installé au coin du feu, un vieux soldat d'une quarantaine d'années, gros et court, rouge comme une pivoine et velu comme un ours.

Il me dit avec une voix de rogomme : « Viens çà, mauvais mioche, embrasser ton cousin Charmille. »

Mon cousin Charmille empestait le tabac de cantine et l'eau-de-vie ; de plus il avait une barbe de deux jours, piquante et rude.

Je ne me fis pas prier quand ma mère me dit d'aller tout de suite dans ma chambre, pour faire mes devoirs.

A table, le cousin Charmille lampait de grands coups de vin pur, parlait haut, racontait des histoires insipides, faisait des plaisanteries de caserne, et riait de ses bons mots que je ne comprenais pas et qui faisaient froncer les sourcils à mon père et à ma mère.

Tout enfant que j'étais, je voyais bien que le cousin Charmille n'avait reçu aucune éducation, que c'était un vantard et un ignorant.

Il s'était invité de lui-même à venir passer huit jours chez mes parents, et mes parents,

pour faire honneur au cousinage, n'avaient pas osé lui dire qu'il ferait bien mieux de rester là où il était.

Après le dîner, le cousin Charmille s'empara de la moitié de la cheminée pour lui tout seul, et passa la soirée à recommencer ses histoires de garnison, à fumer des cigarettes, et à cracher dans les cendres.

Je remarquai que dans les histoires du cousin Charmille, c'était toujours lui qui avait l'avantage sur tout le monde.

Il avait eu au moins vingt duels, et il n'avait jamais été blessé.

Quand il arrivait au régiment de jeunes officiers sortant de Saint-Cyr, des « blancs-becs », c'était lui qui les mettait au courant de leur besogne. Le commandant Bassoré était un de ses anciens élèves. Il serait, à l'heure qu'il est, commandant lui-même s'il n'avait pas été victime de l'envie de ses camarades et de l'injustice de ses supérieurs.

J'écoutais tout cela de mon petit coin, persuadé que le cousin Charmille mentait effron-

tément. Mon père et ma mère ne disaient presque rien.

Quand il entama l'histoire du commandant Bassoré, je sautai presque à bas de ma chaise. Le seul mot de commandant venait de me rappeler toute la série de mensonges que j'avais faits à Potrel, à propos de mon cousin le commandant Charmille.

Il était joli, le commandant Charmille! Je fus saisi d'une crainte horrible et d'une honte sans nom à l'idée que, si Potrel rencontrait le cousin Charmille, il aurait le droit de me traiter de menteur, et ne manquerait pas de faire savoir à tout le monde ce que c'était que le commandant Charmille.

Il me fut impossible d'achever mon devoir, tant j'étais préoccupé. Je ne fermai presque pas l'œil de toute la nuit suivante.

Le lendemain, au déjeuner, le cousin Charmille raconta qu'il avait passé la matinée à parcourir la moitié des cafés de la ville, pour fraterniser avec les sous-officiers du régiment de chasseurs. Ces messieurs lui avaient fait

un très bon accueil, et lui avaient donné rendez-vous pour l'après-midi.

Il ne rentra pas pour le dîner, et ne se donna même pas la peine de faire prévenir mes parents. Il était très mal élevé, le cousin Charmille, et il croyait que tout lui était permis.

Vers les dix heures, j'entendis de mon lit un grand bruit de bottes qui résonnaient sur le trottoir, et de sabres qu'on laissait traîner. Je compris que c'étaient les bottes et les sabres de messieurs les sous-officiers, et que messieurs les sous-officiers faisaient la conduite au cousin Charmille, après l'avoir retenu à dîner.

J'entendis le cousin Charmille parler d'une voix pâteuse et désagréable.

Il invitait ces messieurs à entrer pour prendre « un pousse-café ». Ces messieurs accueillirent son invitation par des plaisanteries ; ils eurent le bon sens de comprendre que la maison de mon père n'était pas un cabaret, et refusèrent de le suivre.

Il invitait ces messieurs à entrer.

Alors sa voix devint pleurarde, et il leur déclara qu'ils n'étaient pas de vrais amis.

Je ne pus m'ôter de l'esprit que le cousin Charmille était parfaitement gris ce soir-là.

Le lendemain, qui était un jeudi, le cousin Charmille se tint tranquille à la maison : il avait l'air penaud, et parlait presque tout bas. Je me figurai qu'il avait honte de son équipée de la veille.

Presque tous les jeudis nous faisions une promenade en famille. Le cousin Charmille déclara qu'il serait enchanté de se promener avec nous. Personne de nous n'était enchanté de faire une promenade avec lui; mais il n'y avait pas moyen de lui dire qu'on ne se souciait pas de lui.

Moi, je pensai tout de suite que j'étais perdu. Un jeudi, nous ne pouvions manquer de rencontrer quelques-uns de mes camarades.

Il faut que je sois juste envers le cousin Charmille. Il s'était mis en grande tenue pour se promener avec nous, et il marchait avec

une certaine raideur militaire qui lui allait assez bien. J'aurais voulu seulement que son nez fût moins enflé et moins violet, mais je n'y pouvais rien.

Je fus plus heureux que je ne l'avais espéré; car nous ne rencontrâmes personne de connaissance ni sur le Mail, ni dans le grand Faubourg, ni dans les environs de la gare. Les soldats saluaient le cousin Charmille, et cela flattait ma vanité. A son tour le cousin saluait les officiers de chasseurs; ils lui rendaient son salut, et je leur en étais bien reconnaissant.

Quand nous rencontrions des sous-officiers, ils échangeaient aussi le salut militaire avec le cousin Charmille, et en même temps ils lui adressaient des clignements d'yeux.

Arrivés à la gare du chemin de fer, nous entrâmes dans la salle d'attente parce que mon père avait un renseignement à prendre. Le cousin nous quitta pour aller demander du feu à un soldat, qui avait l'air de partir en congé.

La salle était pleine de voyageurs. Deux sous-officiers de chasseurs qui flânaient pour montrer leurs galons, s'arrêtèrent près de nous.

L'un des deux dit à l'autre : « Tiens ! voilà le général Pifardent ; il faut lui demander de ses nouvelles. »

Je cherchai des yeux le général Pifardent, mais je ne pus le découvrir. Il voyageait sans doute en bourgeois.

Cependant les deux sous-officiers s'étaient approchés du cousin, et échangeaient des poignées de main avec lui.

Il paraît que la présence du cousin leur avait fait oublier le général Pifardent ; car, lorsqu'ils eurent causé quelques instants avec lui, ils sortirent de la gare en faisant beaucoup de bruit avec leurs sabres, qu'ils laissaient traîner.

Le lendemain, comme nous sortions de l'école, Potrel vint à moi et me dit devant tous les camarades : « Tu ne te gênes pas, toi, de te promener avec un général !

— Quel général? lui demandai-je d'un air ahuri.

— Le général Pifardent.

— Je ne connais pas le général Pifardent.

— Oh que si!

— Je t'assure que non. »

Potrel regarda tout autour de lui, en adressant des clignements d'yeux aux camarades; il avait l'air de leur dire : Attention! nous allons rire!

« Si tu ne connais pas le général Pifardent, reprit-il en me regardant jusque dans le fond des yeux, tu connais peut-être mieux le commandant Charmille. »

Il me sembla que je venais de recevoir un coup sur la tête : tout tournait autour de moi. Mes camarades riaient; moi, j'avais de la peine à respirer; sans cela je me serais sauvé en courant de toutes mes forces.

Potrel avait recommencé à parler, mais je n'entendais pas ce qu'il disait. Je guettais le moment de m'échapper pour aller me cacher dans ma chambre.

Enfin les forces me revinrent, et je détalai à toutes jambes. Personne ne me poursuivit, mais j'entendais crier derrière moi : « Menteur! menteur! général Pifardent! commandant Charmille! menteur! menteur! »

Tout cela ne me disait pas ce que c'était que ce mystérieux général Pifardent. Du reste, je n'étais guère en humeur de m'occuper de lui. J'avais tellement honte de moi-même, que j'aurais voulu disparaître à cent pieds sous terre. Quand je rentrai à la maison, j'avais la fièvre, et ma mère me fit mettre au lit.

Je cachai ma tête sous ma couverture, et je fis semblant de dormir, afin que l'on ne m'adressât pas de questions.

Me croyant endormi, ma mère sortit de ma chambre, et alors je me mis à pleurer; après avoir pleuré longtemps, je fus plus calme. Mais, en devenant plus calme, je pus réfléchir sur l'horreur de ma situation. J'étais déshonoré aux yeux de mes camarades. Ils avaient tous le droit de m'appeler menteur! Et cepen-

dant mes mensonges dataient de si loin, que cela me semblait presque une excuse. On entend souvent en effet un domestique ou un enfant dire, pour s'excuser par exemple d'avoir cassé un carreau : « C'est vrai que je l'ai cassé, mais il y a si longtemps! »

Ces réflexions néanmoins ne me consolaient pas. C'est alors que je me souvins d'une parole que j'avais souvent entendu prononcer par mon père : « Nous pouvons oublier nos fautes, mais nos fautes ne nous oublient pas. » Oh! comme c'était vrai.

Le soir, ma mère me voyant plus calme, posa sa tête sur mon oreiller, à côté de la mienne, et me dit tout bas: « Albert, mon enfant, il s'est passé quelque chose.

— Oui, Maman.

— Raconte-le-moi, cela te fera du bien. »

Je lui racontai tout, et cela me fit du bien : j'avais le cœur plus léger.

Ma mère m'affirma qu'elle me plaignait de tout son cœur, et qu'elle ne me méprisait pas, comme je l'avais craint tout d'abord. Elle sa-

vait que je n'avais pas l'habitude de mentir, et que, si j'avais succombé à la tentation, j'en étais assez cruellement puni pour n'être plus exposé à succomber une autre fois.

Oh oui! j'étais assez puni, puni par le remords et par les railleries impitoyables de mes camarades.

La présence du cousin Charmille était pour moi un supplice. Heureusement ce supplice ne dura pas longtemps. Le cousin Charmille, ayant cru s'apercevoir que ses frères d'armes, les sous-officiers de chasseurs, se moquaient de lui, décampa un beau matin, sans attendre la fin de son congé.

« Je suis bien content qu'il soit parti, dis-je à ma mère; mais j'aurais été bien plus content s'il n'était pas venu.

— Il ne faut pas dire cela, me répondit ma mère. S'il n'était pas venu, tu te serais facilement pardonné ta faute, et peut-être y serais-tu retombé dans un moment de faiblesse. Si le châtiment venait à la suite de chaque faute, les coupables seraient rarement tentés de

commettre la seconde. C'est une grande épreuve que tu subis, mais une épreuve salutaire. Il n'y a pas de danger maintenant que tu t'oublies une seconde fois.

— Oh non! il n'y a pas de danger, » répondis-je en poussant un gros soupir.

Mais tout cela ne me disait pas ce que c'était que ce fameux général Pifardent.

Un des amis de Papa, un officier en retraite, qui s'appelait le capitaine Colonier, dit un jour à Papa :

« Ah çà! Giraud, vous avez donc reçu la visite du général Pifardent?

— J'ai eu, répondit mon père, la visite du sergent-major Charmille. Quant au général Pifardent...

— C'est le même personnage.

— Comment cela?

— On m'a parlé, au cercle, d'un dîner que les sous-officiers avaient offert à leur collègue, le sergent-major Charmille. Vers le milieu du dîner, le sergent-major déclara solennellement que, s'il avait eu seulement un peu plus de

chance et si on ne lui avait pas fait tant de passe-droits, il serait général.

» A partir de ce moment là, ces jeunes fous l'appelèrent : Mon général! A la fin du dîner, le nez du général était d'un rouge si étincelant, que cette jeunesse qui ne respecte rien, l'a appelé le général Pifardent.

— Sergent-major ou général, répondit mon père, tout ce que je souhaite, c'est de ne pas le revoir de si tôt.

— Amen! » répondis-je en moi-même.





CHAPITRE VIII

QUAND JE SERAI GRAND...

Quand j'étais petit garçon, il m'arrivait bien souvent de répéter : Quand je serai grand! et je me figurais toutes sortes de choses, qui ne me sont point arrivées depuis; et je formais des désirs que j'aurais été bien étonné, et quelquefois bien fâché de voir se réaliser.

Un jour nous nous promenions sur la route

de Selommes, Papa, Maman, Jeannette et moi. Jeannette me donnait la main, car j'étais encore en robe et je n'étais pas très solide sur mes jambes.

Jeannette me lâcha la main pour causer avec une bonne femme de sa connaissance. J'avais fait quelques pas, lorsque le bout de mon pied buta contre un caillou, et je tombai à plat ventre dans la poussière.

Jeannette me releva bien vite, et pendant qu'elle m'époussetait, je lui dis : « Quand je serai grand et que toi, tu seras toute petite, je ne te lâcherai jamais la main pour que tu ne tombes pas. »

Tout le monde se mit à rire, et quand je demandai d'un air étonné pourquoi l'on riait, mon père m'expliqua que, si les enfants deviennent des grandes personnes, les grandes personnes ne deviennent jamais des enfants.

Cela me parut bien drôle; mais comme j'avais l'habitude de croire tout ce que me disaient mes parents, je crus ce que me disait mon père. Je suis devenu grand, et même

vieux, et je n'ai pas l'occasion de donner la main à Jeannette pour l'empêcher de tomber. Car, au lieu d'être redevenue petite, elle repose au cimetière depuis bien longtemps.

Mon père m'avait défendu, une fois pour toutes, de lire le journal, quand je le trouvais sur la table du petit salon. Il disait que les journaux contiennent des choses qui ne peuvent pas intéresser les petits garçons, et d'autres qui ne sont pas bonnes pour eux.

Je ne répliquai pas, mais je me dis en moi-même : « Quand je serai grand, je lirai le journal, ce doit être si amusant de lire le journal ! »

Je suis devenu grand, et personne ne m'empêche plus de lire le journal. Ce n'est pas si amusant que je me l'étais figuré. Quelquefois je n'en lis même pas la moitié, et je le replie en bâillant à me décrocher la mâchoire. Mon petit garçon (car j'ai un petit garçon) grille d'envie de le lire ; et, sans qu'il ait besoin de me le dire, je vois qu'il se promet en lui-même de lire le journal quand il sera grand.

Il faut croire que les petits garçons ont toujours été et seront toujours les mêmes, dans tous les temps.

Un jour que M. Trinquesse m'avait donné un bon coup de règle sur les doigts, je mis mes doigts dans ma bouche, en pleurant, et je me dis tout bas : « Quand je serai grand, je reviendrai trouver le père Trinquesse, et devant ses élèves je lui donnerai un grand coup de règle sur les doigts. »

Devenu grand, je suis allé trouver M. Trinquesse, le cœur plein de reconnaissance pour les bons soins qu'il m'avait donnés et de repentir pour tous les mauvais tours que je lui avais joués.

« Avouez, me dit-il en riant, que vous m'avez maudit plus d'une fois, quand vous étiez petit garçon.

— C'est vrai, lui répondis-je en rougissant.

— Cela ne m'étonne pas, reprit-il d'un air réfléchi, car il est dans la nature des enfants d'aimer mieux le jeu que le travail, et la dissipation en classe que la tranquillité. Le travail

et la tranquillité forcée les rendent malheureux; alors ils en veulent à ceux qui les forcent à travailler et à se tenir tranquilles. Ils croient qu'on fait exprès de les ennuyer, ils ne voient pas que c'est pour leur bien.

— Je l'ai cru comme eux, repris-je en lui serrant la main avec beaucoup d'affection et de respect; et je me demande aujourd'hui, mon cher maître, ce que je serais devenu si je n'avais pas eu un ami sévère et juste comme vous, pour me persuader de travailler, et pour m'y contraindre quand j'étais hargneux et rétif. »

Un dimanche, en revenant de la promenade, je dis à ma mère : « Quand je serai grand, j'épouserai Mlle Tellier! »

Or Mlle Tellier, la fille du président du tribunal, avait vingt ans et moi huit.

Maman me demanda en riant : « Pourquoi Mlle Tellier plutôt qu'une autre?

— Parce qu'elle a un galon d'or à son mantelet, et moi j'aime beaucoup les galons d'or, lui répondis-je avec le plus grand sérieux.

— Eh bien, me dit ma mère en souriant, nous verrons cela quand tu seras grand. »

Mlle Tellier, deux mois après, épousa le substitut. Le mariage eut lieu le lendemain du jour où j'avais reçu de mon camarade Verdoyant ce que nous appelions dans ce temps-là « une pile soignée ». Ce petit évènement servit à graver dans ma mémoire la date du mariage de Mlle Tellier.

Quelques jours après, je me dis : « Quand je serai grand, j'épouserai la sœur de Filtoupier. »

Filtoupier était un de mes camarades d'école; le père de Filtoupier était boucher. La sœur de Filtoupier, qui était une jeune personne de vingt-cinq ans environ, avait les joues très grosses et très rouges; et moi, dans ce temps-là, je ne trouvais rien de si beau que des joues très grosses et très rouges.

Par malheur, en allant à l'école, un beau matin, je vis Mlle Filtoupier administrer à son frère une vigoureuse paire de soufflets.

Encore tout moulu de la volée que m'avait



Quand je serai grand.

administrée Verdoyant, je craignis pour mon bonheur domestique, et je renonçai de moi-même à Mlle Filtoupier.

Dégoûté du mariage, je portai mes idées d'un autre côté, et je dis un jour à ma mère : « Quand je serai grand, je me ferai suisse.

— Pourquoi?

— Parce que le suisse a un chapeau à galon d'or, des épaulettes de général, et une belle hallebarde qui reluit au soleil ! »

Comme d'habitude, ma mère me dit : « Nous verrons cela quand tu seras grand. »

Je suis devenu grand et je n'ai jamais été suisse de ma vie.

Ce qui me dégoûta d'être suisse, c'est que je vis le suisse, dépouillé de tous ses ornements, et revêtu d'une blouse malpropre, traînant par les rues une brouette où il y avait un quartaut de moutarde. Le suisse était un vulgaire marchand de moutarde.

Croyant que tous les suisses étaient marchands de moutarde, je donnai ma démission par avance.

Pour me consoler de ma déception, je me dis : « Quand je serai grand, je serai officier (à cause du plumet et des épaulettes), puis curé (à cause de la chape dorée), puis marin (à cause des aiguillettes). »

Me voilà devenu grand et je ne suis ni officier, ni curé, ni marin. Si le plumet et les épaulettes d'officier me séduisaient, la guerre ne me séduisait pas, car j'étais naturellement douillet et poltron. La chape dorée cessa de m'éblouir le jour où j'appris que le curé de la Trinité avait attrapé la fièvre typhoïde en allant administrer un malade et qu'il en était mort. Le récit d'un naufrage ôta aux aiguillettes du marin tout ce qu'elles avaient de séduisant à mes yeux.

On le voit, quand j'étais petit garçon, ce que désirais surtout et par-dessus tout, c'était d'avoir de l'or sur mon habit.

Grâce aux changements qu'amènent les années, grâce aux bons soins de mes parents et de mes maîtres, mes idées devinrent plus sages et plus généreuses.

La guerre et ses dangers ne me faisaient plus peur. Volontiers je me serais fait officier, non pas parce que les officiers portent des plumets et des épaulettes d'or, mais parce que j'aurais aimé à défendre mon pays.

Mais mes parents étaient déjà âgés; ma mère, infirme et toujours souffrante, ne pouvait se faire à l'idée de se séparer de moi.

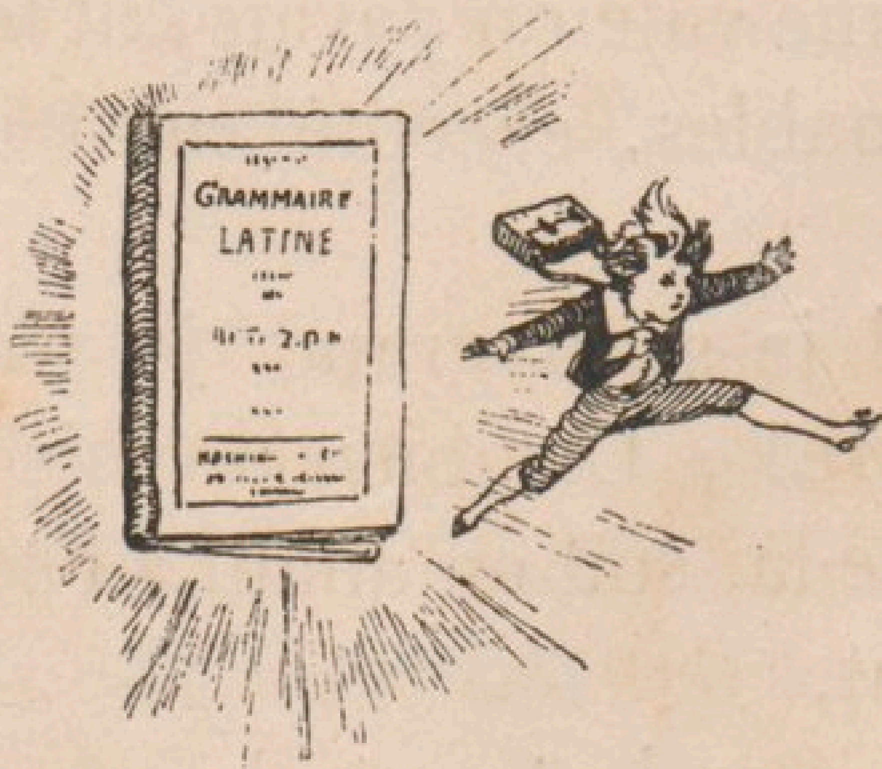
Je fis le sacrifice de mes goûts pour rendre à ma mère tout ce qu'elle avait fait pour moi, et j'embrassai une profession où l'on court des dangers et où l'on ne porte point d'uniforme : je me fis médecin, et je suis encore médecin, dans la même ville où j'avais fait tous les projets imaginables, excepté celui d'étudier la médecine.

« Quand je serai grand, je n'ouvrirai jamais un livre ! » Combien de fois ai-je répété cette phrase-là, soit en allant à l'école, soit en en revenant.

Me voilà grand, et mon plus grand bonheur est d'ouvrir les livres, et de les lire. Ah ! si l'on m'avait prédit cela quand j'étais petit garçon,

je n'aurais jamais voulu le croire, et je me serais imaginé que l'on se moquait de moi. Et peut-être quelques-uns des petits garçons qui liront ces lignes, hésiteront-ils à me croire. Pourtant je dis la vérité, la pure vérité.

Mais voilà qu'on vient me chercher pour un pauvre charpentier qui s'est cassé la jambe. Je me sauve, car j'ai mieux à faire pour le moment que de chercher dans ma mémoire et de mettre par écrit tous les projets d'avenir que je faisais quand j'étais petit garçon.





CHAPITRE IX

PAPA EST RUINÉ!

Quand j'étais petit garçon, je racontais à droite et à gauche ce qui se disait devant moi, et ma mère me répétait souvent : « Mon petit Albert, tu as la langue trop longue ; cela peut attirer bien des ennuis aux autres et à toi-même. »

Pendant l'hiver, presque tous les soirs

après le dîner, le capitaine Colonier venait faire une partie de cartes avec mon père ; ma mère travaillait près du feu; moi, je faisais mes devoirs sur une petite table, et j'étais très fier d'avoir une bougie à moi tout seul.

Un soir que mon devoir avait été plus long et plus ennuyeux que d'habitude, je m'assoupis quelques instants sur mon cahier.

Comme je sortais de cet assoupissement, j'entendis très distinctement mon père qui disait au capitaine Colonier : « Je suis ruiné, complètement ruiné; je n'ai plus qu'une chose à faire : vendre ma maison et aller acheter une cahute au fin fond de la campagne pour y vivre en blouse et en sabots. »

Je n'osai pas me retourner pour regarder la figure de mon père ; mais, comme je pouvais voir ma mère, presque sans bouger, je remarquai qu'elle avait l'air très sérieux.

Le capitaine Colonier s'en alla presque tout de suite après, et au moment où il serrait la main de mon père, je l'entendis qui lui disait :

« Allons, mon pauvre vieux, il faut supporter cela en homme. »

Mon père lui répondit : « Je supporterai cela le plus gaillardement du monde. »

Il essayait de plaisanter et d'avoir l'air gai. Pauvre Papa !

Après le départ du capitaine Colonier, mon père et ma mère se mirent à causer tout bas, au coin de la cheminée. Il me sembla que ma mère soupirait et que mon père essayait de la consoler. Je me souvins alors pour la première fois que ma pauvre Maman avait été languissante pendant toute la journée, et n'avait presque pas mangé à dîner.

Quand elle me conduisit à ma chambre, j'aurais bien voulu lui dire quelque chose pour la consoler ; mais, comme je ne trouvais rien, je me contentai de l'embrasser plus tendrement et plus longuement que de coutume.

Elle me regarda d'un air surpris, et je crus qu'elle allait me dire quelque chose. Mais elle m'embrassa sans rien dire, après m'avoir soigneusement bordé.

Alors je fis un grand effort, et je lui dis : « Écoute, Maman, tu es toute triste ce soir, et...

— Non, mon enfant, me répondit-elle en essayant de sourire; non, je ne suis pas triste; seulement j'ai la migraine. »

Pauvre Maman!

On comprendra facilement que ce soir-là je ne m'endormis pas tout de suite, comme les autres jours. Je me disais que mon devoir était d'être triste, puisque mon père et ma mère l'étaient.

Mais j'avais beau faire, je ne pouvais pas y arriver. Je me réjouissais malgré moi d'aller vivre à la campagne, en paysan. Puisque Papa serait en blouse et en sabots, moi aussi naturellement, je serais en blouse et en sabots.

J'essayai de me figurer quel costume ma mère adopterait, mais je ne pouvais pas y parvenir. Alors je tournai mes idées d'un autre côté. Comme je ne connaissais la campagne que pour y avoir fait des parties de plaisir, je me la représentais comme un lieu de délices.

L'hiver, j'irais glisser sur la glace des étangs, et je tendrais des pièges aux petits oiseaux. Au printemps, je ferais de gros bouquets de violettes et de primevères, que j'offrirais à ma mère. L'été, nous couperions les foins et je m'amuserais à faire des culbutes sur les meules. En automne, nous mettrions des hottes sur notre dos, et nous irions cueillir le raisin dans les vignes.

Et puis, dans le fin fond de la campagne, il n'y a pas d'écoles. Je crois bien, quand j'y repense, que c'était l'espoir de ne plus aller à l'école qui me faisait trouver par avance la campagne si agréable.

Le lendemain matin, lorsque Jeannette m'apporta mon chocolat, elle ne me parla de rien, et moi je ne lui parlai de rien non plus. On m'accusait quelquefois d'être un peu trop curieux. Je résolus de faire voir à tout le monde que je savais être discret dans les grandes occasions.

Je ne vis, avant de partir, ni mon père ni ma mère : ma mère était au lit avec la mi-

graine ; mon père était sorti pour une affaire. Je compris très bien que c'était notre ruine qui retenait ma mère dans son lit et qui faisait sortir mon père de si grand matin.

Ne pouvant prendre sur moi d'être triste, je résolus du moins d'avoir l'air aussi grave que possible. Je ne voulais pas passer pour un enfant sans cœur : qu'est-ce que l'on aurait dit de moi, si l'on m'avait vu avec ma figure ordinaire tandis que mon père était ruiné?

Ce n'était pas la première fois que l'on parlait devant moi de personnes ruinées ; et j'avais remarqué, chaque fois, qu'on les plaignait beaucoup, parce qu'on les trouvait très malheureuses d'être ruinées. Je n'avais jamais réfléchi là-dessus ; mais, maintenant que j'y réfléchissais, je me dis que, si la ruine est plutôt quelque chose d'agréable pour les petits garçons comme moi, c'est un malheur pour les grandes personnes.

En me rendant à l'école avec cette idée dans la tête, je marchais tout doucement, sans

regarder ni à droite, ni à gauche, et je rasais les maisons.

Tout à coup j'aperçus à une assez grande distance devant moi mon ami Robinaud, qui, lui aussi, marchait le long des maisons. Mais lui, ce n'est pas parce qu'il était triste qu'il rasait les maisons, c'est parce qu'il aimait beaucoup à donner de grands coups de règle sur les cliquettes des contrevents et des persiennes, pour les faire tourner. Ce jour-là je vous réponds qu'il n'y allait pas de main morte.

Ayant regardé avec précaution tout autour de moi, pour voir s'il n'y avait personne, je me mis à courir de toutes mes forces pour rattraper mon ami de cœur.

Je savais que j'avais tort de courir de toutes mes forces, parce qu'en courant de toutes ses forces un petit garçon n'a pas cet air grave qui convient au fils d'un homme ruiné.

Oui, je le savais bien, mais je tenais absolument à rattraper Robinaud pour lui parler seul à seul avant l'entrée en classe.

Robinaud, s'étant retourné par hasard pour

regarder un chat auquel il avait fait peur, m'aperçut de loin.

Aussitôt il s'arrêta et se mit à danser sur le trottoir, pour me faire comprendre qu'il était content de me voir arriver.

Tout en dansant, il se mit à lancer de toutes ses forces notre cri de ralliement : « Pi-ouit! »

Ce n'était pas le moment de danser et de crier : « Pi-ouit! », et en continuant de courir je lui faisais des signes avec ma main droite.

Il cessa de danser et me regarda d'un air surpris. Quand je l'eus rejoint, il me dit : « Bonjour, ma vieille bricole !

— Ne m'appelle pas ta vieille bricole, je t'en prie ; ce n'est pas le moment de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, ce matin ?

— Il y a, répondis-je avec un mélange de gravité et d'orgueil, il y a que Papa est ruiné.

— Pas possible?

— Et que nous irons vivre à la campagne.

— Tu ne te moques pas de moi?

— Je te répète les paroles de Papa. Il a dit

hier soir au capitaine Colonier : « Je suis ruiné de fond en comble ; il faudra que je vende ma maison, et que j'aille vivre à la campagne, en blouse et en sabots ! »

Robinaud me regarda quelque temps dans le blanc des yeux, sans savoir que dire. Il poussa même un gros soupir ; alors la parole lui revint.

« C'est ennuyeux, murmura-t-il, je suis bien fâché de ce que tu me dis là, et je te plains de tout mon cœur.

— Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, c'est Papa et Maman, lui répondis-je aussi gravement qu'on peut répondre quand on a bien de la peine à s'empêcher de sourire. Moi, vois-tu, je ne suis pas à plaindre, parce que dans le fin fond de la campagne il n'y a pas d'écoles. Alors, tu comprends, je me console d'être ruiné en songeant que je n'irai plus à l'école.

— Chançard ! s'écria Robinaud. J'en connais beaucoup, à commencer par moi, qui voudraient bien être à ta place.

— Et puis, repris-je vivement, tu sais, cela ne nous empêchera pas de nous voir.

— Mais, reprit-il, ce sera peut-être difficile. Le fin fond de la campagne, c'est peut-être bien loin d'ici.

— Loin ou non, cela ne fait rien, lui répondis-je avec aplomb. Je viendrai te chercher et je te reconduirai dans ma voiture à âne.

— C'est vrai, s'écria-t-il en faisant claquer ses doigts, j'oubliais qu'à la campagne on a toujours des voitures à âne.

— Et puis nous boirons du lait.

— J'adore le lait.

— Et puis, l'hiver, nous ferons des glissades sur les étangs.

— Sur quels étangs ? me demanda-t-il avec surprise.

— Est-ce qu'il n'y a pas toujours des étangs à la campagne ?

— Pas toujours, me répondit-il d'un air grave ; je connais à la campagne des endroits où il n'y a pas d'étangs.

— Sois tranquille, lui répondis-je ; je dirai

un mot à mon père, et il choisira un endroit où il y aura au moins un étang.

— Quelles glissades ! » s'écria-t-il, en faisant mine de glisser sur le trottoir.

Mais son talon s'accrocha dans un pavé et il s'étala par terre; je l'aidai à se relever et à ramasser ses livres, ses cahiers et sa règle.

« Écoute, lui-dis-je en l'époussetant, je t'ai dit tout cela parce que tu es mon ami de cœur, et que je n'ai rien de caché pour toi ; mais je te prie de n'en rien dire à personne, du moins pour le moment.

— Compris, ma vieille bricole ; je ne soufflerai pas un mot. Mon genou me fait mal !

— Appuie-toi sur mon bras ; et puis il y aura les foins.

— Et l'on ne se roulera pas sur les meules, non, c'est le chat !

— Et puis il y aura les vendanges. Voilà le grand Basché, parlons d'autre chose. »

Mes devoirs étaient assez soignés, parce que je les avais faits avant le grand évènement; mais je ne savais pas un mot de mes leçons,

parce que l'on ne peut pas apprendre ses leçons quand on a la tête toute pleine de projets.

« Est-ce que cela va durer longtemps comme cela? me dit M. Trinquesse. Il faut que cela finisse, entends-tu? il faut que cela finisse ! »

Je ne lui répondis pas; je me contentai de baisser le nez. Mais en moi-même je me disais : « Cela finira plus vite que tu ne crois! »

Je me retournai tout doucement pour regarder Robinaud. Robinaud avait eu la même idée que moi. Il souriait d'un air moqueur en me désignant d'un signe de tête M. Trinquesse, qui ne se doutait de rien.

« Arithmétique! » dit M. Trinquesse après la récitation des leçons, et il envoya un élève au tableau.

Je regardais le tableau sans le voir, car j'avais l'esprit tout plein de projets pour l'avenir.

« Lépidus, cria brusquement M. Trinquesse,



Mais son talon s'accrocha dans un pavé...

apporte-moi le papier que tu caches dans le creux de ta main. »

Lépidus, après s'être fait longtemps prier, sortit de son banc et apporta à M. Trinquesse le papier qu'il cachait dans le creux de sa main. Ce papier était plié en forme de lettre.

M. Trinquesse lut l'adresse et me regarda d'un air soupçonneux. Ensuite il déplia le morceau de papier.

« Ah ! ah ! dit-il en regardant cette fois mon ami Robinaud, qui d'avance était devenu tout rouge. Voici un billet à l'adresse de Giraud. Quoiqu'il ne soit pas signé, je reconnais qu'il est de Robinaud. Je reconnais cela à l'écriture et à l'orthographe. »

Alors il lut tout haut :

« Il faudrait aussi un bateau pour aller sur l'étang, et un fusil pour tirer des moineaux ! »

Toute la classe se mit à rire.

Alors M. Trinquesse, se tournant vers moi, me dit : « Peux-tu m'expliquer de quel étang, de quel bateau, de quel fusil et de quels moineaux il s'agit ? »

Je ne le savais que trop bien ; mais, au lieu de le dire à M. Trinquesse, je pris un air insolent et je répondis : « Je ne sais pas ce que cela veut dire.

— Très bien ! reprit M. Trinquesse ; et toi, Robinaud, le sais-tu ?

— Je lui écrivais cela en l'air, répondit Robinaud ; c'était pour le faire rire.

— Alors tu trouves qu'il n'est pas déjà assez dissipé comme cela ? il faut encore que tu l'excites ! »

Robinaud baissa le nez et se mit à tracer des raies sur la table avec la pointe de sa plume de fer.

« Pellissier, reprit M. Trinquesse, dis-moi comment tu écris le mot moineaux ?

— M-o-i-n-e-a-u-x, répondit Pellissier.

— Moi aussi, dit M. Trinquesse, je l'écris comme cela, et toutes les personnes qui savent l'orthographe l'écrivent de même, avec un *e* devant l'*a*. Mais Robinaud supprime l'*e*, comme si l'on disait : un *moinal*, des *moinaux*. »

Cette plaisanterie mit toute la classe en l'air. On riait, on hurlait, on tapait des pieds. Quelques effrontés ne se gênaient pas pour crier tout haut : « *un moinal*, des *moinaux!* »

A la fin M. Trinquesse frappa deux grands coups sur sa table avec sa grosse règle à coins de cuivre.

« Robinaud, lève-toi, » dit-il au milieu du plus profond silence.

Robinaud se leva.

« Tu sais, reprit M. Trinquesse, qu'il est défendu de faire passer des billets pendant la classe? »

Robinaud, les yeux baissés, fit signe qu'il le savait.

« Pour la faute que tu as commise, dit lentement M. Trinquesse, tu resteras ici une heure après le départ des autres. Et, comme tu pourrais t'ennuyer à ne rien faire pendant une heure, tu me copieras tout le temps, de ta plus belle écriture, la phrase suivante : *On dit un moineau et non pas un moinal.* Assieds-toi! »

Quelques minutes après, je me retournai pour voir quelle figure faisait Robinaud, et pour lui adresser des sourires de consolation.

Robinaud était en grande conversation avec ses voisins; il avait l'air de leur expliquer quelque chose.

La classe continua comme à l'ordinaire.

Seulement, toutes les fois que je levais les yeux, je m'apercevais que les camarades me regardaient d'un air singulier.

La classe finie, Robinaud resta seul, assis à sa place, et moi, je repris le chemin de la maison, après avoir échangé un dernier regard avec lui.

Ma mère était levée; sa migraine avait disparu; mais, malgré le sourire qu'elle m'adressa, je la trouvai bien pâle et bien abattue. Mon père n'avait pas l'air content, et cela ne me surprit pas. Songez donc : un homme ruiné!

Quand je fus dans ma chambre, au lieu de me mettre au travail, je me demandai quand

la ruine commencerait pour tout de bon. J'étais impatient de la voir commencer.

Et, au fait, comment cela commence-t-il une ruine? Qu'est-ce que l'on dit? et qu'est-ce que l'on fait?

Tout à coup je vis paraître M. Ponceau, l'huissier. Je pensai que c'était peut-être lui qui était chargé de venir dire à Papa : « Monsieur Giraud, vous êtes ruiné; nous allons vendre votre maison. »

M. Ponceau, l'huissier, était un homme gros et court; il avait deux mentons et il était toujours très rouge. En ce moment il avait l'air de se promener pour son plaisir.

Il marchait lentement, les deux mains dans ses poches, le cigare à la bouche, le chapeau un peu en arrière, et il avait une figure de brave homme. Mais je savais qu'il ne faut pas toujours se fier aux apparences.

Caché derrière le rideau de ma fenêtre, je ne le perdais pas de vue. Tout à coup il leva la tête et regarda notre maison : « La ruine va commencer, » me dis-je aussitôt. Et maintenant

que le moment était venu, je ne savais plus si je devais me réjouir d'aller vivre à la campagne ou m'affliger du chagrin qu'éprouvaient mes parents.

M. Ponceau passa sans sonner à notre porte. Je poussai un soupir en me disant : « Ce ne sera pas pour cette fois, » et je me mis au travail.

A partir de onze heures, j'entendis sonner plusieurs fois. Chaque fois je me précipitais à ma fenêtre. Les gens qui sonnaient, je les connaissais tous ; c'étaient les garçons ou les commis de nos différents fournisseurs. Décidément cette ruine ne commencerait donc jamais ! J'eus un moment d'espoir en voyant passer le brigadier de gendarmerie, accompagné d'un gendarme. Mais ils ne s'arrêtèrent pas à notre porte. Quand je descendis pour le déjeuner, mon père se promenait de long en large, avec des papiers à la main.

« Je me demande ce qui leur prend, disait-il à ma mère. D'habitude je règle les factures

tous les trois mois : c'est l'usage du pays. Comment se fait-il qu'ils aient tous, le même jour et presque à la même heure, un si pressant besoin d'argent? sans compter que la lettre du boucher est à peine polie! »

Ces papiers que mon père tenait à la main, et le mécontentement qu'il témoignait, tout cela se rapportait évidemment à la ruine. C'était peut-être même le commencement de la ruine. J'aurais voulu demander des explications, mais je n'osais pas.

Le déjeuner me parut long et ennuyeux. Ce n'est pas étonnant. Mon père ne disait pas un mot, et l'on voyait bien que ma mère était encore souffrante.

Mon père lui dit qu'elle avait eu tort de se lever, qu'elle était trop courageuse, et qu'elle faisait toujours au delà de ses forces. Elle ne répondit rien. Pauvre Maman !

Au retour de la classe du soir, au moment où je sonnais à la porte de la maison, je fus rejoint par le capitaine Colonier. Il avait dû marcher très vite, car ses joues étaient

rouges et tremblantes, et il soufflait très fort.

Jeannette nous ouvrit la porte, et le capitaine Colonier entra le premier.

« Ah çà ! Giraud, dit-il à mon père en se jetant dans un fauteuil et en s'éventant avec son mouchoir, qu'est-ce que c'est que cette sotte histoire qui court toute la ville ?

— Quelle sotte histoire? demanda mon père en le regardant avec des yeux surpris.

— Voici ce que c'est, reprit le capitaine. A trois heures, selon mon habitude, je suis entré à mon cercle pour lire les journaux, au retour de ma promenade quotidienne. Tout le cercle était en rumeur. Je demande au garçon ce que cela veut dire. Le garçon m'apprend que vous êtes ruiné, que vous êtes obligé de vendre votre maison et de vous retirer dans une bicoque à la campagne; qu'il n'est question que de cela dans toute la ville. C'est une mauvaise plaisanterie, n'est-ce pas ?

— Naturellement, mon vieil ami, c'est une

mauvaise plaisanterie. Je comprends maintenant pourquoi les fournisseurs étaient si pressés de m'envoyer leurs factures, et pourquoi le boucher m'a écrit une lettre presque insolente. Je vous remercie de m'avoir prévenu. Je vais me mettre en campagne et prendre des informations. Il faut absolument que je sache quel est le mauvais drôle qui m'a joué ce vilain tour.

— Albert se trouve mal! » s'écria ma mère. Je la vis comme à travers un brouillard se précipiter vers moi; je sentis qu'elle me soutenait sous les bras, et je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, ma mère m'humectait les tempes et soufflait doucement dessus.

Mon père et le capitaine Colonier, penchés vers moi, les mains derrière le dos, me regardaient dans le blanc des yeux; le capitaine sifflotait sans y prendre garde, et mon père avait les lèvres serrées.

« Oh! Papa! murmurai-je, en me couvrant la figure de mes deux mains.

— Quoi donc? mon petit.

— Oh! Papa! c'est moi, le vilain drôle! »

Papa ouvrit de grands yeux.

« Cet enfant extravague, s'écria le capitaine Colonier. Un bain de pieds bien chaud...

— Explique-toi, mon enfant, me dit ma mère avec bonté.

— C'est moi, repris-je en sanglotant, qui ai dit que Papa était ruiné!

— Un bain de pieds bien chaud, avec de la moutarde, grommela le capitaine Colonier.

— Permettez, capitaine, reprit doucement ma mère. Laissez-le s'expliquer.

— Je ne l'avais dit qu'à Robinaud, et il m'avait promis de ne pas le répéter. Robinaud l'a dit aux autres et les autres l'ont répété à leurs parents.

— Quelle singulière idée, dit mon père, d'aller raconter à Robinaud que j'étais ruiné. Tu sais, mon enfant, cela passe la plaisanterie. Où as-tu pris cette invention?

— Mais, Papa, repris-je en levant timide-

ment les yeux sur lui, je ne l'ai pas inventé ; je te l'ai entendu dire à toi-même.

— Quand cela ?

— Hier soir.

— J'y suis ! s'écria le capitaine Colonier en frappant la paume de sa main gauche avec son poing droit. On a tort de plaisanter devant les enfants ; ils comprennent tout de travers, et ils répètent comme des perroquets. Hier soir, au jeu, j'ai eu une chance si extraordinaire, que je vous ai gagné cinq sous. C'est alors que vous avez dit : « Je suis ruiné de fond en comble, il faudra que je vende ma maison et que j'aille vivre au fin fond de la campagne, en blouse et en sabots ! » C'est bien cela que tu as entendu, n'est-ce pas, Albert ?

— Oui, capitaine, répondis-je en sanglotant.

— Et quel effet cela t'a-t-il produit de penser que ton père était ruiné ?

— Cela m'a fait du chagrin pour Papa et Maman ; mais moi j'étais content de m'en aller au fin fond de la campagne, parce que je pen-

sais que l'on ne pourrait plus m'envoyer à l'école. »

Le capitaine partit d'un bruyant éclat de rire et je vis que mon père et ma mère se mordaient les lèvres pour ne pas en faire autant.

On me mit au lit, parce que j'avais un peu de fièvre ; mais on ne me reparla plus de rien. Les reproches que l'on ne m'avait pas faits je me les fis à moi-même, bien sincèrement, bien sérieusement.

Les camarades furent moins indulgents que mon père et ma mère. Pendant bien longtemps ils se firent un jeu de me demander des nouvelles de la ruine de Papa.

Pour montrer à mes parents que je me repentais de ma sottise, je m'efforçai de mieux travailler et j'y réussis, sans devenir jamais d'ailleurs ce que l'on appelle un fameux écolier.

Robinaud cessa d'être mon ami de cœur pendant au moins trois semaines. Nous redevînmes bons camarades, mais je ne lui confiai

plus jamais mes secrets, quand ces secrets intéressaient d'autres personnes que moi.

J'avais acquis de l'expérience à mes dépens.





CHAPITRE X

LE SAUVAGE BROUMBROUMBROC

Quand j'étais petit garçon, je me figurais tout simplement que les petits oiseaux sont faits pour être tués.

Un des amis de papa, qui était chasseur, lui envoya un jour un canard sauvage. Jeannette, notre bonne, qui m'aimait beaucoup malgré mes défauts et mes imperfections,

m'appela pour me montrer ce canard, pensant que cela me ferait plaisir de le voir. Elle avait raison, cela me fit grand plaisir; car ce canard avait des plumes très brillantes, et j'aimais beaucoup tout ce qui brille.

« Tu le trouves beau, n'est-ce pas ? me demanda Jeannette.

— Oh ! je crois bien ! lui répondis-je, en joignant les mains d'admiration.

— Eh bien, puisque tu le trouves beau, je mettrai les grandes plumes de côté pour toi, quand je le plumerai.

— Oh ! merci, ma Jeannette. Est-ce que tu ne pourrais pas le plumer tout de suite ?

— Non, mon mignon, je n'ai pas le temps en ce moment, mais ce sera fait demain matin, quand tu reviendras de l'école. »

Toute l'après-midi, je songeai à mes plumes, et je me demandai ce que j'en ferais. Après la classe du soir, je pris mon camarade Robinaud à part, et je lui dis : « J'aurai demain matin de belles plumes de canard sauvage, et je t'en donnerai la moitié.

— Ce n'est pas de refus, me répondit-il, et tu es un bon garçon d'avoir pensé à moi.

— Qu'est-ce que tu en feras de tes plumes ?

— Ce que j'en ferai ?

— Oui.

— Ma foi, je n'en sais rien; mais tu peux être sûr que j'en ferai quelque chose de joli; tu n'oublieras pas de me les apporter? »

En rentrant à la maison, j'allai tout droit à l'armoire aux joujoux, et j'en tirai mes livres de chasses et de voyages pour y chercher des idées. En feuilletant au hasard, je tombai sur une image qui représentait un sauvage de je ne sais quel pays; tout ce que je me rappelle, c'est qu'il avait une coiffure de plumes.

« Voilà mon affaire, me dis-je aussitôt, je me ferai une coiffure de sauvage. » Et, comme l'heure de commencer mes devoirs était venue, je me mis au travail. Tout en recopiant ma dictée, je regardais l'image que j'avais gardée auprès de moi, et je cherchais à deviner comment le sauvage pouvait s'y prendre pour faire tenir ses plumes toutes droites.

Le soir, dans mon lit, j'y pensai encore, mais j'avais beau y penser, je ne trouvais aucun moyen. Alors je me dis : « Je demanderai à Maman comment il faut faire. Maman est très adroite et très bonne, elle ne me refusera pas... »

Le lendemain, à la classe du matin, comme nous commencions la récitation des leçons, la porte s'ouvrit et nous vîmes entrer un monsieur chauve, qui portait des lunettes.

Le maître d'école, M. Trinquesse, se leva précipitamment et alla saluer le monsieur chauve; en même temps il dit au grand Basché d'aller demander de sa part une chaise à Mme Trinquesse « pour M. l'Inspecteur ».

Baschet apporta une chaise; M. l'Inspecteur s'assit, et demanda à M. Trinquesse la liste de ses élèves. Sur cette liste, M. l'Inspecteur prenait des noms au hasard. Les élèves se levaient à mesure qu'il les appelait; il leur faisait des questions. Quand ils avaient répondu, bien ou mal, il se mettait à écrire sur son calepin.

J'eus la chance de n'être pas interrogé. Comme M. l'Inspecteur était resté jusqu'à la dernière minute, M. Trinquesse avait oublié de nous donner des devoirs et des leçons pour la classe du soir.

Je tremblais de joie en quittant l'école; car n'ayant ni leçons à apprendre, ni devoirs à écrire, j'aurais tout le temps de m'occuper de ma coiffure de plumes.

Quand je rentrai, Jeannette me donna les plumes; j'en mis la moitié à part, pour les donner à Robinaud, et j'allai trouver ma mère avec le reste des plumes et la gravure qui représentait le sauvage.

Elle eut la bonté d'écouter mes explications et de regarder l'image. Un coup d'œil lui suffit pour comprendre ce que je n'avais pas compris.

« Va me chercher, me dit-elle, le sac à la malice. »

Le « sac à la malice » était un grand sac où ma mère entassait une foule de chiffons, qui trouvaient toujours leur emploi. C'est pour

cela que mon père l'appelait le sac à la malice.

J'allai chercher le sac à la malice, et ma mère le retourna en un tour de main. Elle trouva tout de suite ce qu'il lui fallait, et me dit : « Remets les chiffons dans le sac, reporte le sac où tu l'as pris, et, pendant que tu iras faire tes devoirs, je m'occuperai de ton affaire ! »

Je lui dis que je n'avais ni devoirs à faire, ni leçons à apprendre, je lui expliquai pourquoi, et je lui demandai la permission de la regarder travailler.

C'était toujours un grand plaisir pour moi de voir travailler ma mère, parce qu'elle était très adroite et qu'elle avait bonne grâce à tout ce qu'elle faisait.

Mon père disait quelquefois que l'ouvrage lui « fondait entre les mains », et c'était vrai !

Ma mère me permit de rester auprès d'elle. Elle coupa dans un morceau de drap une bande de la largeur d'une bande de cas-

quette, et prit la mesure de ma tête en un tour de main. Elle mit une doublure de calicot à cette bande en faisant des points très espacés. Elle fixa deux portes à l'une des extrémités de la bande, et deux agrafes à l'autre extrémité, et m'apprit à agrafer le bandeau autour de ma tête.

Ensuite elle étala mes plumes de canard sauvage sur sa table à ouvrage, et les introduisit dans l'intervalle des points, entre l'étoffe et la doublure.

Elle plaça la plus grande au milieu du front ; de chaque côté de celle-là, deux autres moins grandes, et continua en diminuant de grandeur, de telle sorte que les plus petites plumes se trouvaient par derrière. Alors elle m'attacha le bandeau et me dit d'aller me regarder dans la glace.

Je poussai un cri d'admiration, et je lui sautai au cou. La brusquerie de mon mouvement avait dérangé quelques plumes, qui penchèrent à droite ou à gauche.

« Ce n'est rien, me dit ma mère en souriant

de mon air désappointé, je vais fixer l'extrémité inférieure des plumes par une série de points, ce sera l'affaire d'un instant. »

Alors elle prit une grande aiguillée de fil rouge. Entre les plumes elle faisait des points très réguliers, qui ressemblaient à une broderie légère. Quand elle arrivait à une plume, elle enfonçait son aiguille en plein dans l'étoffe et dans la doublure, la rattrapait à l'intérieur, la renfonçait de l'autre côté de la plume et la faisait ressortir sur le devant, pour continuer sa ligne de points rouges. Elle souriait, penchée sur son travail.

J'étais si émerveillé de son adresse et si reconnaissant de sa bonté, que je ne pus m'empêcher de lui embrasser les doigts.

« Prends garde, me dit-elle en riant, tu vas te faire piquer le nez, et puis tu m'empêches de continuer. »

Alors je me tins debout devant elle, les deux mains derrière le dos, retenant mon haleine; je me demandais en la regardant travailler s'il y avait quelque part une mère aussi adroite et

aussi bonne que la mienne. Et je me répondais tout bas qu'elle n'avait pas sa pareille.

La coiffure terminée, ma mère me l'agrafa autour de la tête, et je me mis à me promener de long en large.

J'embrassai encore ma mère pour la remercier, et cette fois pas une plume ne bougea.

« Puis-je aller me montrer à Jeannette ? demandai-je au bout de quelques instants.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, » me répondit ma mère en serrant soigneusement dans sa boîte à ouvrage son fil, son dé et ses aiguilles.

Quand j'arrivai à la cuisine, Jeannette me tournait le dos.

Je toussai pour attirer son attention ; elle se retourna et je lui dis avec le plus grand sérieux :

« *Trima trami Koura, Jeannetta.*

— Tu m'as fait peur, s'écria Jeannette en me regardant avec curiosité. Te voilà coiffé comme les sauvages que tu m'as montrés dans tes livres. »

Mon cœur nagea dans la joie, quand je vis que Jeannette reconnaissait ma coiffure pour une vraie coiffure de sauvage.

« *Trima trami Koura, Jeannetta*, repétai-je en portant ma main droite d'abord à mon front, puis à mon cœur.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ce baragouin-là ?

— Ce n'est pas du baragouin, c'est du sauvage, et ça veut dire : Bien le bonjour, Jeannette !

— Est-ce que c'est à l'école qu'on vous apprend ces jolies choses-là ?

— Oh non ! à l'école on n'apprend pas des choses aussi amusantes. Les sauvages parlent sauvage comme toi tu parles français, tout naturellement. Moi, je suis un sauvage, et je m'appelle Broumbroumbroc ! En sauvage, Broumbroumbroc veut dire: *Celui qui n'a peur de rien*.

— Je ne demande pas mieux, reprit Jeannette; mais si tu n'as peur de rien, moi j'ai peur des taches de graisse pour ta veste. Tu

feras bien de ne pas rester là, parce que je vais mettre ma friture au feu. »

Je remontai dans ma chambre, en attendant le déjeuner. Nos petits voisins jouaient comme d'habitude sur la place des Acacias.

Je ne pus résister à la tentation de leur montrer ma coiffure, et j'allai me placer près de la fenêtre ouverte.

« Eh ! les autres, s'écria un petit rousseau, qui par hasard levait les yeux en ce moment, regardez donc ce sauvage !

— Un sauvage ! un sauvage ! » cria toute la bande.

Comme Jeannette m'appelait pour le déjeuner, je dus quitter la fenêtre, à mon grand regret; car j'étais très fier d'être pris pour un sauvage.

En descendant l'escalier, je me dis : « Il faudra que j'aie un arc et des flèches, et que je joue au sauvage dans le fond du jardin. »

Après le déjeuner j'allai du côté du boissier et j'y trouvai de vieux cercles de tonneaux que je me souvenais d'y avoir vus.

Je choisis le moins délabré ; je le sciai par la moitié ; Jeannette me donna un bout de ficelle, que j'attachai aux deux extrémités, et je me trouvai possesseur d'un arc. Mon arc était bien lourd, bien peu élastique, bien difficile à manœuvrer ; mais enfin c'était un arc.

Il me fallut attendre jusqu'au jeudi suivant pour fabriquer les flèches.

Les sauvages font leurs flèches avec des roseaux, tout le monde sait cela. Je connaissais sur le bord de la rivière, un endroit où il y avait une véritable forêt de roseaux. Seulement c'était un peu loin et je ne pouvais pas songer à y aller un jour de classe.

Le jeudi suivant, ma tante Langlois, accompagnée de mon cousin Louis, vint me chercher pour faire une promenade. Je lui demandai si nous ne pourrions pas aller du côté du gué de Toiselet, et elle y consentit.

Comme j'avais aiguisé mon couteau d'avance, j'eus bientôt fait de couper une brassée de roseaux.

Ma mère, qui m'avait vu fabriquer l'arc,

devina tout de suite ce que je voulais faire de mes roseaux. Elle me dit qu'elle me permettrait de tirer de l'arc, à condition que je ne viendrais pas près de la maison, que je ne donnerais pas la chasse à notre chatte Finette, et que je laisserais les poules tranquilles.

Je n'eus rien de plus pressé que de fabriquer plusieurs flèches et d'aller m'exercer au fond du jardin. Mais je fus cruellement désappointé, car mes flèches, au lieu de filer tout droit et d'atteindre des objets éloignés, se retournaient en l'air et retombaient à une dizaine de pas.

Mon père, qui était venu voir comment je m'y prenais, me dit que les flèches ne filent tout droit et n'arrivent au but la tête la première que lorsque la tête est plus lourde que le reste.

« Comment faire ? lui demandai-je en le regardant d'un air triste.

— Suis-moi, me dit-il, je vais te l'apprendre. »

Il me conduisit alors dans un coin du jardin où il y avait un gros sureau. Il coupa une branche avec mon couteau que je lui prêtai,

et divisa cette branche en un certain nombre de morceaux longs comme le petit doigt.

Alors prenant une de mes flèches, il en enfonça la tête dans la moelle du sureau, qui céda sous la pression. Ma flèche avait ainsi une tête plus lourde que tout le reste.

« Essaye, » me dit mon père.

J'essayai et la flèche partit tout droit et alla très loin.

Mon père me quitta, et je mis des têtes à une dizaine de flèches.

J'allais m'exercer à tirer sur le tronc d'un vieux catalpa, lorsque l'on m'appela pour le dîner. Le lendemain et le surlendemain, dès que j'avais un moment de libre, je m'en allais au tir.

Malgré tout mon zèle, je ne fis pas de grands progrès ; il est vrai de dire que mon arc était bien lourd et bien dur ; il est vrai de dire aussi que j'étais passablement maladroit.

Le dimanche suivant, Louis ne pouvait pas venir à la maison, parce qu'il allait faire une partie de campagne chez des amis à lui. Mon

ami Robinaud souffrait d'une fluxion. Ma mère et mon père étaient obligés de faire des visites. J'avais donc toute mon après-midi à passer tout seul.

« Tu vas bien t'ennuyer, » me dit ma mère.

Je lui répondis que je ne m'ennuierais pas, et que même je comptais bien m'amuser, si elle voulait seulement me permettre de jouer au sauvage pendant toute l'après-midi.

Comme elle se défiait un peu de mon imagination, elle me demanda ce que je comptais faire dans le cas où elle me permettrait de jouer au sauvage.

« Je comptais mettre ma coiffure de plumes, relever mon pantalon, retirer ma veste et m'envelopper dans le tapis de ma petite table, parce que les sauvages s'enveloppent toujours dans des couvertures.

— Approuvé !

— Je laisserais Jeannette tranquille, je ne donnerais pas la chasse à Finette, et je ne m'approcherais ni de la maison ni du poulailler.

— Approuvé !

— Je m'armerais de mon arc et de mes flèches et je me livrerais à une chasse d'un nouveau genre, que j'ai imaginée.

— Quel genre de chasse? me demanda ma mère avec inquiétude.

— Il me reste encore, lui dis-je, la moitié au moins des animaux de ma ménagerie. Je les cacherai dans tous les coins du jardin, derrière les arbres et dans le buis. Ensuite je m'embusquerai, je marcherai tout doucement, et quand je serai tout près d'une de mes bêtes de bois, je tirerai dessus et je la tuerai.

— Approuvé !

— Je serai un chef indien.

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Je m'appellerai Broumbroumbroc.

— C'est un nom terrible, dit ma mère en riant, et je vois que les animaux de la forêt et de la prairie n'ont qu'à se bien tenir.

— Veux-tu me permettre, quand je croirai qu'il y a des ennemis aux environs ou lorsque j'aurai tué un animal féroce, de pousser mon cri de guerre?

— Quel est ce cri de guerre ?

— Ouap ! ouap ! mais sois tranquille, je crierai tout doucement ; on ne m'entendra presque pas de la rue.

— Soit, amuse-toi bien, mon cher Broumbroumbroc, et n'oublie pas tes promesses. »

Quand mon père et ma mère furent partis, je commençai à faire mes préparatifs. Mais, au moment de cacher moi-même mes animaux dans tous les coins du jardin, je pensai que je les retrouverais trop facilement, et je me dis que je ferais mieux de prier Jeannette de vouloir bien les cacher.

Lorsque j'entrai à la cuisine avec ma boîte d'animaux sous le bras, Jeannette, assise près de la fenêtre, un tabouret de bois sous les pieds, ses grosses lunettes de corne sur le nez, tenait à la main un vieux paroissien, dans lequel elle épelait ses vêpres en remuant les lèvres.

« Tu ne sais pas, lui dis-je, Maman m'a permis d'être sauvage et de chasser les bêtes féroces.

— Ta Maman ne peut pas t'avoir permis de chasser Finette, c'est impossible.

— Je n'ai pas envie de chasser Finette, sois tranquille ; mais Maman m'a permis de chasser les bêtes de ma ménagerie, qui sont là dans cette boîte. Je voulais d'abord les cacher moi-même dans tous les coins du jardin ; mais, si je les cache moi-même, j'aurai moins de peine à les retrouver, et ce ne sera pas si amusant. Veux-tu me les cacher, dis ? tu seras bien gentille.

— Je ne demande pas mieux, » me dit-elle en se levant avec effort. Car elle n'était plus jeune, notre Jeannette, et elle avait des rhumatismes qui la faisaient quelquefois cruellement souffrir.

Elle mit ses lunettes dans son paroissien pour marquer la place où elle en était restée, et je lui donnai la boîte.

« Cache-les bien, lui dis-je, pendant que je vais m'habiller en sauvage. Pour ta peine, je viendrai te montrer mon costume.

— Tu ne regarderas pas où je les cache? me dit-elle avec un grand sérieux.

— Il n'y a pas de danger, lui répondis-je vivement, ce ne serait pas de jeu, tu comprends. Si je te demande de les cacher, c'est justement pour avoir plus de peine à les trouver. »

Je montai à ma chambre, et je fis ma toilette bien lentement, bien lentement, afin de donner à Jeannette le temps de trouver de bonnes caches.

Mon tapis me donna un mal terrible. J'avais beau faire, il ressemblait plutôt à un châle qu'à une couverture. Et puis, quand je le serrais contre moi, il gênait les mouvements de mes bras; quand je cessais de le serrer, il glissait de mes épaules et tombait par terre.

Je finis par l'attacher avec une épingle.

Quand je fus prêt enfin, je craignis de n'avoir pas laissé assez de temps à Jeannette. Alors, pour prendre patience, j'ouvris ma boîte de couleurs et je me fis trois grosses taches de vermillon, une sur chaque joue et la troisième

sur le menton. Ensuite je me traçai une grande raie bleue tout le long du nez.

Quand ma peinture de guerre fut sèche, je descendis.

Je marchais à grandes enjambées, à l'exemple de tous les sauvages de mes livres. Arrivé à la porte de la cuisine, je m'arrêtai gravement, tenant mes flèches de la main gauche, la main droite appuyée sur mon arc.

Finette, qui lappait l'écume du pot-au-feu dans une assiette, se réfugia sous l'évier dans l'arrière-cuisine et se mit à me contempler avec des yeux pleins de courroux et d'épouvante.

Jeannette frappa dans ses mains en disant : « S'il est Dieu possible de s'enlaidir comme cela, à plaisir !

— Broumbroumbroc est un grand chef, lui répondis-je gravement.

— Je ne dis pas le contraire, reprit-elle ; mais tu devrais au moins me permettre d'effacer de ton nez cette peinture bleue qui te fait loucher. »

Elle avait raison, Jeannette, cette ligne bleue me faisait loucher, et j'avais des picotements dans le coin des yeux.

« Broumbroumbroc est un grand chef, repris-je, toujours avec la même gravité ; mais, comme il sent que les yeux lui cuisent, il permettra à la femme pâle de lui enlever cette ligne bleue. »

La femme pâle prit une serviette, la trempa dans l'eau et fit disparaître la ligne bleue.

Broumbroumbroc remercia la femme pâle et entra d'un pas assuré sur le territoire de chasse.

Arrivé sous la tonnelle, je me mis à quatre pattes et je rampai lentement sur les mains et sur les genoux. C'était très gênant et parfaitement inutile ; mais j'avais lu dans mes livres que les sauvages rampent comme cela pour s'approcher du gibier : je ne pouvais donc pas me dispenser de faire comme eux. Je levais les feuilles une à une, et je dérangeais les petits morceaux de bois pour découvrir la piste. A chaque pas je m'arrêtais pour promener des

regards perçants sous les fleurs et sous les arbustes.

J'allais perdre patience lorsqu'en soulevant avec précaution une feuille de platane que la pluie avait collée contre la terre, je découvris un petit canif à manche de nacre que je croyais perdu pour toujours.

Dans l'excès de ma joie, j'oubliai que j'étais un sauvage, que je cherchais une piste, et que le moindre bruit pouvait effaroucher le gibier.

Je me relevai d'un bond, et laissant là mon arc et mes flèches, je me précipitai vers la cuisine en criant : « Ouap ! ouap !

— Eh bien ? me demanda Jeannette.

— Eh bien, j'ai retrouvé mon canif.

— Oui, mais tu as sali les genoux de ton pantalon.

— Si je n'avais pas rampé sur les mains et sur les genoux, je n'aurais pas retrouvé mon canif, qui était caché moitié sous le buis, moitié sous une feuille de platane. Si je ne m'étais pas fait sauvage, mon canif était perdu pour

toujours. Ouap ! ouap ! Broumbroumbroc est un grand chef ! Regarde, regarde ! »

Et je lui tendis le canif.

« La lame est un peu rouillée, dit-elle après avoir examiné ma trouvaille, mais ce ne sera rien. Laisse-moi ton canif, je te le repasserai. »

Un bonheur ne vient jamais seul. Comme je venais de reprendre la piste, j'aperçus derrière une touffe de pivoines une bête fauve, qui se croyait sans doute bien cachée, et dont je distinguais cependant tout le train de derrière.

Je me relevai sur les deux genoux, je mis une flèche sur la corde de mon arc et je tirai après avoir longuement visé ! La flèche passa à deux pieds de l'animal, qui ne broncha pas. Je me rapprochai et je tirai une seconde fois; puis une troisième, à quelques pas seulement. J'ai honte de le dire, je n'atteignis mon lion, car c'était un lion, qu'en tirant presque à bout portant.

Néanmoins je criai : « Ouap! ouap ! » et j'allai porter le « roi des animaux » à la cuisine.

Ma couverture me gênait beaucoup; je finis par la nouer en fichu, et je fus obligé d'ôter ma coiffure de plumes pour traverser le fourré d'épines-vinettes. Tout cela n'était rien en comparaison du chagrin que me causait ma maladresse.

Tous les sauvages sont si adroits! Je me consolai de mon mieux en songeant que j'étais sauvage depuis bien peu de temps.

Par moments, pour me reposer, je m'asseyais par terre et je regardais tout autour de moi. Je vis alors bien des choses que je n'aurais jamais vues ni connues, si je ne m'étais pas fait sauvage et si j'avais continué à courir dans les allées du jardin, sans jamais regarder autour de moi.

Les vers de terre, que j'appelais des serpents, déroulaient leurs anneaux; des bêtes à bon Dieu s'en allaient lentement comme des tortues; des insectes que je n'avais jamais vus couraient à leurs affaires, d'un air important; des fourmis transportaient des fardeaux plus gros qu'elles; je tombai en admiration devant



Je n'atteignis mon lion qu'en tirant presque à bout portant.

une araignée vert-pomme, qui se balançait au centre d'une toile d'argent.

Un petit mulot, très gentil et très dodu, trottinait autour de moi; il n'avait pas peur de moi parce que je me tenais immobile; je lui trouvais l'air si bon enfant et si heureux de vivre, que je ne songeai pas même à lui décocher une flèche.

A une autre de mes stations, le soleil, qui traversait les feuilles par endroits, dessinait sur la terre de petits ronds dorés, semblables à des pièces d'or. Non ! je n'aurais jamais cru que l'on pût voir tant de choses amusantes en se tenant tranquille dans les fourrés.

J'avais tué tous mes animaux à bout portant, sauf l'ours et la girafe, que je n'avais pas pu encore découvrir. Comme j'étais assis, complètement immobile, et que je regardais autour de moi, je finis par apercevoir l'ours à quelques pieds au-dessus de ma tête, dans la fourche d'un petit cerisier. Lui aussi, je le tuai à bout portant. Le coup de flèche le fit sauter à quelques pas du cerisier.

En le ramassant, j'aperçus le cou et la tête de la girafe, derrière un massif d'œillets d'Inde.

Je la visai longuement et je tirai si fort, que la corde de mon arc résonna comme une corde de violon.

La flèche, cette fois, passa à quatre pieds du but, et alla s'enfoncer dans un plant de fraisiers.

Mais, au moment même où elle s'y enfonçait, j'entendis un « Cuic ! cuic ! cuic ! » qui me fit battre le cœur.

Je me précipitai au milieu des fraisiers; à côté de la flèche un malheureux moineau, victime de ma maladresse, se débattait dans les dernières convulsions de l'agonie : il avait le crâne fracassé.

Je n'ai jamais été cruel, et les souffrances des animaux comme celles des hommes m'ont toujours inspiré une pitié sincère; mais à la vue du moineau qui venait d'expirer, assommé par une de mes flèches, une joie folle s'empara de moi, et je connus pour la première fois l'ivresse de la chasse.

Malgré les promesses que j'avais faites à ma mère, je poussai des : « Ouap! ouap! » qui furent entendus de la rue, et même de la place des Acacias, car nos petits voisins se mirent à hurler : « Ouap ! ouap ! »

Ensuite je dansai une véritable danse de sauvage autour de la victime.

Quand je fus las de danser, je saisis le moineau par la patte, et je me précipitai dans la cuisine.

« Jeannette ! Jeannette ! un moineau ! un moineau, que j'ai tué avec ma flèche. Je veux que tu le fasses cuire, je veux que Maman en mange, je veux que Papa en mange, je veux que tu en manges aussi.

— Il n'y en aura pas bien gros pour chacun, dit Jeannette en regardant le moineau et en lui passant les doigts sur la poitrine pour voir s'il était gras.

— Cela ne fait rien, repris-je, je veux que tu le fasses cuire; une autre fois j'en tuerai davantage, tu verras. Maintenant que je sais comment on les tue, je les tuerai tous, ils ne

viendront plus manger le raisin, et Maman ne sera plus obligée de mettre les grappes dans des sacs. Tu le feras cuire, n'est-ce pas, Jeannette ?

— Je puis toujours le faire cuire, me répondit Jeannette avec complaisance. Maintenant, si tu m'en crois, tu iras te débarbouiller, ton Papa et ta Maman ne vont pas tarder à rentrer, et, si tu n'enlevais pas les taches rouges que tu as sur les joues et sur le menton, ta Maman ne saurait seulement pas où t'embrasser. »

Je suivis son conseil, et j'achevais ma toilette, lorsque j'entendis en bas la voix de mon père. Je descendis précipitamment l'escalier, car je voulais être le premier à parler à mes parents du grand évènement de la journée.

« Papa, Maman, m'écriai-je, j'ai tué un moineau avec ma flèche. Je vais vous le faire voir. Jeannette m'a promis de le faire cuire. Je sais maintenant comment il faut s'y prendre pour tuer les moineaux ; je les tuerai tous : cela fait qu'ils ne mangeront plus le raisin. »

Mon père et ma mère, me voyant si heureux et si fier de mon exploit, me firent sur mon adresse des compliments que je ne méritais guère ; mais pour le moment j'avais l'esprit tellement sens dessus dessous que j'acceptai leurs compliments, sans réfléchir que j'avais tué le moineau tout à fait par hasard.

Après m'avoir fait ses compliments, mon père me dit : « Approche, Albert, que je te dise quelque chose qui va bien te surprendre. »

Je m'approchai; Papa me prit entre ses jambes, et voici ce qu'il me dit :

« Tu penses donc, mon petit homme, que plus tu tueras de moineaux, plus nous mangerons de raisin ?

— Mais oui, Papa.

— Eh bien, c'est justement le contraire.

— Je crois que tu veux rire.

— Pas le moins du monde; d'ailleurs tu sais que je ne me moque jamais de toi. »

Je rougis et Papa continua.

« Sais-tu quelle est la nourriture du moineau?»

Je répondis sans hésiter : « Le raisin, les cerises, les prunes, les poires, tous les fruits.

— Tu te trompes, me dit doucement mon père ; les fruits servent de dessert au moineau, comme à nous, mais il vit surtout d'insectes. Et maintenant sais-tu de quoi les insectes se nourrissent ?

— Non, Papa.

— Ils se nourrissent de la substance même des arbres qui portent les fruits. Ils attaquent tout, les racines, l'écorce, le bois, les feuilles, les fleurs, les fruits même.

— Oui, mais les insectes sont tout petits, et ils ne peuvent pas manger beaucoup.

— Oui, mais ils sont si nombreux, que si on les laissait faire, ils dévoreraient tout. Ce sont les oiseaux qui les détruisent, non pas pour nous faire plaisir, j'en conviens, mais parce que leur instinct les y pousse, parce que c'est le fond de leur nourriture. Si les moineaux, pour notre malheur, venaient à disparaître, nous ne mangerions plus un seul fruit, nous ne cueillerions plus une seule fleur ; et pour éviter

de mourir de faim, nous serions obligés d'aller chercher des moineaux dans les autres pays, et de les payer très cher. »

Je réfléchis quelques instants et je dis à Papa : « Je ne savais pas tout cela quand j'ai tué le moineau qui est à la cuisine. Est-ce que tu voudras bien tout de même que Jeannette le fasse cuire ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient, maintenant qu'il est mort. Mais une autre fois tu feras bien de laisser les moineaux tranquilles.

— Je les laisserai tranquilles; mais, quand même je ne les laisserais pas tranquilles, je crois que cela reviendrait au même; car, si j'ai tué celui-là, c'est tout à fait par hasard.

— C'est un hasard malheureux, reprit mon père, et je vais te montrer que le hasard t'a fait faire un mauvais marché. Comme gibier à la broche ou à la casserole, ton moineau vaut deux sous, mettons trois, s'il est bien gras : tu as donc fait, en le tuant, un bénéfice de trois sous. Tu suis bien mon raisonnement ?

— Oui, Papa.

— Mais, si tu as fait, toi, un bénéfice de trois sous, tu as fait perdre environ trois cents francs à ton pays.

— Comment cela ? m'écriai-je, épouvanté d'avoir fait subir à mon pays une si grosse perte.

— On a calculé ce qu'un moineau peut manger de fruits et de grains de toute espèce dans une année. On a calculé, d'un autre côté, ce qu'il dévore d'insectes nuisibles, et par conséquent ce qu'il nous conserve de fruits et de grains. Ensuite on a fait une soustraction. En retranchant la somme que le moineau nous coûte de celle qu'il nous rapporte, on a trouvé que nous lui étions redevables de trois cents francs. »

Je joignis les mains et je me reprochai bien sincèrement d'avoir été assez maladroit pour tuer un moineau.

« Combien y a t-il de sous dans un franc? me demanda mon père.

— Il y en a vingt.

— Tiens, voilà un morceau de papier; mul-

tiplie vingt par trois cents, et tu verras combien il y a de sous dans trois cents francs. »

Je mis assez longtemps à faire la multiplication, d'abord parce que je n'étais pas bien fort en calcul, ensuite parce que j'étais un peu troublé par ce que mon père venait de me dire.

Après avoir fait la preuve par neuf, je dis à mon père : « Il y a six mille sous dans trois cents francs, est-ce bien cela?

— Oui, c'est bien cela. Ainsi donc celui qui tue un moineau gagne trois sous et en fait perdre six mille au pays. »

Je m'écriai aussitôt : « Je ne tuerai jamais un seul moineau, même quand j'aurai un fusil.

— Et tu feras bien ! Tu feras bien aussi de ne jamais toucher à un seul nid. Tu te souviendras que chaque œuf représente un moineau. Et ce que je viens de te dire du moineau s'applique à tous les autres petits oiseaux. »

Je me souvins alors d'avoir vu chez un fermier un chapelet de trente œufs suspendu à la cheminée, en guise d'ornement.

Mon père se souvenait comme moi de l'avoir vu. Il ne se rappelait pas au juste le nombre d'œufs, mais je les avais comptés et j'étais sûr qu'il y en avait trente. Je me souvenais aussi d'avoir très fort admiré ce chapelet, et de m'être promis de m'en procurer un pareil en dénichant des nids.

« Trente multiplié par trois cents donne neuf mille, reprit mon père, qui calculait de tête très facilement. Ainsi le fermier avait à sa cheminée un collier de neuf mille francs !

— Je dirai cela à Robinaud, qui est un grand dénicheur de nids, et je suis sûr que cela lui fera ouvrir de bien grands yeux ! »

En ce moment nous entendîmes Jeannette qui criait dans le jardin : « Ah ! voleuse, tu me le payeras ! »

C'était à Finette qu'elle adressait cette menace. Finette s'était dit sans doute qu'un moineau c'était bien peu pour quatre personnes, et elle se l'était adjugé à elle toute seule.

Une heure plus tôt, je me serais arraché

les cheveux de désespoir en voyant Finette dévorer mon moineau, sous mes yeux et à ma barbe. Car elle s'était arrêtée effrontément sur le toit de la cabane aux outils, et elle mangeait tranquillement mon trophée de chasse, en nous regardant de côté.

Après ce que m'avait dit mon père, je ne me souciais plus du moineau, et j'aimais autant n'en plus entendre parler. Jeannette fut bien surprise, quand je lui dis de laisser Finette tranquille.

Dans ce temps-là on ne s'occupait guère des petits oiseaux que pour les tuer, et les instituteurs ne songeaient pas encore à aborder ce sujet en classe.

Je ne sais pas comment ni à propos de quoi j'eus occasion de répéter à M. Trinquesse ce que mon père m'avait dit. M. Trinquesse était un brave homme et un homme de bonne volonté, qui savait prendre au sérieux les choses sérieuses, et ne demandait pas mieux que de s'instruire.

Il vint causer avec mon père, et mon père

lui prêta des livres; et un beau jour il nous parla en classe des services que les petits oiseaux rendent dans les champs et dans les jardins. Aujourd'hui tous les instituteurs parlent à leurs écoliers du respect qui est dû aux petits oiseaux et à leurs nids. Mais je crois bien que l'école de M. Trinquesse est la première en France où l'on ait abordé ce sujet.





CHAPITRE XI

DÉFENSEUR DE L'OPPRIMÉ

Quand j'étais petit garçon, ma prudence était extrême et ressemblait fort à de la poltronnerie. Un jour cependant l'indignation me fit oublier ma prudence habituelle, et je m'aperçus, à ma grande surprise, que ce n'est pas difficile après tout d'avoir du courage.

C'était par un beau jeudi de mai. Mon

père, ma mère et moi, nous nous en allions à la ferme de la Mulotière, pour nous promener d'abord, et puis pour boire du lait.

Mon père et ma mère marchaient tranquillement ; moi, je faisais comme les jeunes chiens. Je courais en avant, je revenais sur mes pas, j'entrais dans les champs pour chercher des fleurs, que j'apportais à ma mère. Je retournais les pierres pour surprendre les insectes et pour m'amuser à les voir courir dans l'herbe.

Depuis le jour où j'avais mené la vie sauvage dans le jardin, sous le nom de Broumbroumbroc, je m'intéressais beaucoup aux insectes et aux plantes, et mon père avait pris plaisir à développer ce goût tout nouveau, en me parlant d'une foule de choses qu'il avait vues ou qu'il avait apprises dans les livres.

Mes parents s'arrêtèrent pour causer avec le vieux M. Mercier, qui revenait de faire un petit tour. Comme ils causaient de choses que je ne comprenais pas ou qui ne m'intéressaient pas, je continuai de marcher en avant.

Il y a un endroit où le chemin de la Mulotière est encaissé entre deux talus. Comme ce passage est plein d'ornières, et désagréable pour les pieds, j'avais pris le petit sentier qui passe derrière les haies et qui rejoint le chemin au delà de la partie encaissée.

Mais quelque chose que je vis dans le chemin creux me fit revenir sur mes pas. Un petit paysan venait de se baisser pour ramasser une pierre. Quand il eut ramassé la pierre, il leva le bras droit et lança la pierre de toutes ses forces, en criant : « Tiens, sale bête, voilà pour toi. »

Ma curiosité fut piquée, et, pendant que le petit paysan cherchait une seconde pierre, j'arrivai tout près de lui.

Un énorme crapaud, qui avait eu une des pattes de derrière écrasée par la première pierre, sautillait lourdement, pour tâcher de gagner le talus.

Il était hideux, ce crapaud, comme tous les crapauds d'ailleurs; mais après tout ce n'était pas sa faute, s'il était hideux. Je fus pris de

pitié et d'indignation en voyant sa pauvre patte écrasée qui traînait derrière lui; et puis je me souvins de ce que mon père m'avait dit au sujet du crapaud, l'animal le plus inoffensif qui soit au monde, sans compter qu'il rend de grands services à l'homme, en détruisant les limaces et les insectes qui dévorent les plantes.

« Ote-toi de là, me dit brutalement le petit paysan; il faut que j'assomme cette sale bête; tant pis pour toi si la pierre t'attrape.

— Je te défends, m'écriai-je en m'avançant vers lui, de toucher à ce crapaud.

— Tu me le défends ?

— Oui, je te le défends.

— Nous allons voir cela.

— Tu n'as pas le droit de faire souffrir une pauvre bête qui ne fait de mal à personne.

— Il lance du venin.

— Ce n'est pas vrai.

— Il est laid comme tout, il faut que je l'assomme.

— Toi aussi tu es laid comme tout, est-ce une raison pour que l'on t'assomme ?

— Ah ! c'est comme cela, cria-t-il avec fureur, eh bien, tant pis pour toi ! »

Il leva le bras droit pour me lancer la pierre qu'il tenait à la main.

Sans hésiter, je lui sautai à la gorge. La secousse lui fit tomber la pierre de la main : heureusement pour moi, car il était dans une si violente colère, qu'il ne se connaissait plus, et il m'aurait certainement frappé à coups de pierre.

« Lâche-moi ou je te tue ! s'écria-t-il en se débattant de toutes ses forces.

— Je te lâcherai si tu me promets de laisser cette pauvre bête tranquille. »

Alors il me saisit à bras le corps. Il était plus grand et plus fort que moi, et je sentis qu'il allait me renverser.

Néanmoins je refusai encore de le lâcher. Alors il se mit à me donner de violentes secousses. C'est singulier, je n'avais pas peur et je me défendais de mon mieux. C'est sans doute parce que je sentais que j'étais dans mon droit et qu'il était dans son tort.

Tout à coup j'eus l'idée de lui donner un croc en jambe. Il chancela et tomba, m'entraînant avec lui.

Dans la surprise de la chute, je le lâchai et il se releva aussitôt. Mais je fus aussi prompt que lui, et je me plaçai entre lui et la malheureuse bête qu'il voulait assommer.

Nous nous regardâmes quelques instants dans le blanc des yeux. Nous soufflions très fort, je ne sais pas quelle figure je pouvais faire, mais sa figure à lui était affreuse, effrayante. Il louchait, et il avait comme de l'écume aux lèvres.

Tout à coup il se baissa pour ramasser la pierre qu'il avait laissé tomber.

Je me jetai sur lui, je lui donnai une violente secousse, et il s'étala les quatre fers en l'air.

Il se releva aussitôt, mais, au lieu de se jeter sur moi, il prit la fuite en hurlant des menaces.

« Eh bien, Albert, qu'est-ce que cela signifie ? » dit derrière moi une voix sévère.

Je me retournai, et je me trouvai face à face avec mon père et ma mère.



Il s'étala, les quatre fers en l'air.

C'est en les voyant que le petit paysan avait eu peur. Voilà pourquoi il s'était sauvé.

« Papa, lui répondis-je d'une voix haletante, ce petit paysan avait écrasé la patte d'un pauvre crapaud avec une pierre. Il voulait l'assommer. Je lui ai dit qu'il ne l'assommerait pas. Alors il a voulu me lancer une pierre. J'ai sauté sur lui, et nous avons roulé par terre. Nous nous sommes relevés. Je me suis mis entre le crapaud et lui en lui disant qu'il n'y toucherait pas. Il s'est baissé pour ramasser une autre pierre et moi je l'ai fait rouler par terre.

— Tu t'es conduit comme un homme, me dit mon père en me prenant la main. Je suis très content de toi. C'est un vrai chevalier, ajouta-t-il en s'adressant à ma mère. Et encore les chevaliers d'autrefois avaient moins de mérite que notre bonhomme, car ils se battaient pour de belles dames, tandis qu'il s'est battu pour une pauvre créature bien laide et bien repoussante. »

Ma mère, tout en époussetant avec son mou-

choir ma veste et mon pantalon, me demanda tout bas si je ne souffrais pas de ma chute. J'avoue que j'étais un peu moulu; mais, de crainte de lui causer de l'inquiétude, je lui répondis que je n'avais rien. Elle m'embrassa longuement sans rien dire.

Le crapaud cependant était arrivé au talus et s'efforçait vainement de grimper jusqu'à la haie pour se mettre à l'abri.

« Pauvre bête ! comme il doit souffrir, dit ma mère, avec un mélange de tendre pitié et de répulsion involontaire. Nous ne pouvons pas le laisser où il est, quelqu'un pourrait le voir et l'achever. »

C'était vrai.

Seulement nous étions bien embarrassés pour mettre cette charitable pensée à exécution. On ne prend pas un crapaud dans sa main, comme on prend un petit chat ou un petit chien, pour le transporter d'un endroit à un autre.

« Il faudrait tâcher de trouver une pierre plate, dit mon père. On le pousserait tout dou-

cement dessus, et on le porterait dans un champ. »

Pendant que je cherchais vainement de tous côtés une pierre plate, ma mère, toujours ingénieuse, cueillit une grande feuille de bardane; elle rapprocha les deux parties voisines de la feuille, les assujettit avec des épingles et forma ainsi une espèce de cornet.

Elle m'appela et me tendit le cornet. Je remarquai que toutes les pointes des épingles étaient en dehors. Elle pensait à tout, ma chère Maman. Si les pointes eussent été en dedans, elles auraient piqué le pauvre blessé.

Je plaçai le cornet devant le crapaud, et Maman, malgré sa répugnance, commença à le pousser doucement le long de la feuille, avec une petite baguette.

Au lieu de se laisser faire tranquillement, le crapaud se débattait de toutes ses forces.

Le pauvre malheureux n'était que trop payé pour redouter la main de l'homme.

« Je n'avais jamais vu un crapaud de si près, dit ma mère; et je suis émerveillée



de voir qu'une bête si laide ait de si beaux yeux. »

Je regardai l'animal de plus près et je vis qu'en effet ses yeux étaient très beaux.

Quand il fut dans le cornet, j'allai le déposer bien doucement au beau milieu d'un champ de luzerne.

Lorsque Jeannette apprit que je m'étais battu sans y être forcé, elle fit des oh ! et des ah ! et dit tout naïvement : « Je ne le croyais pas capable de cela ; car jusqu'ici je l'avais trouvé plutôt un peu poltron. »

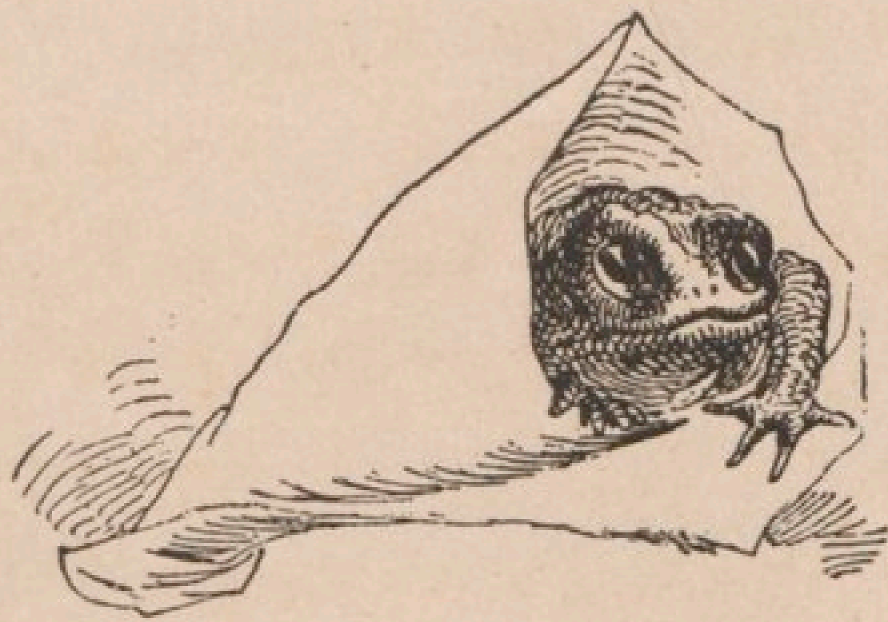
Je rougis et je ne trouvai rien à répondre.

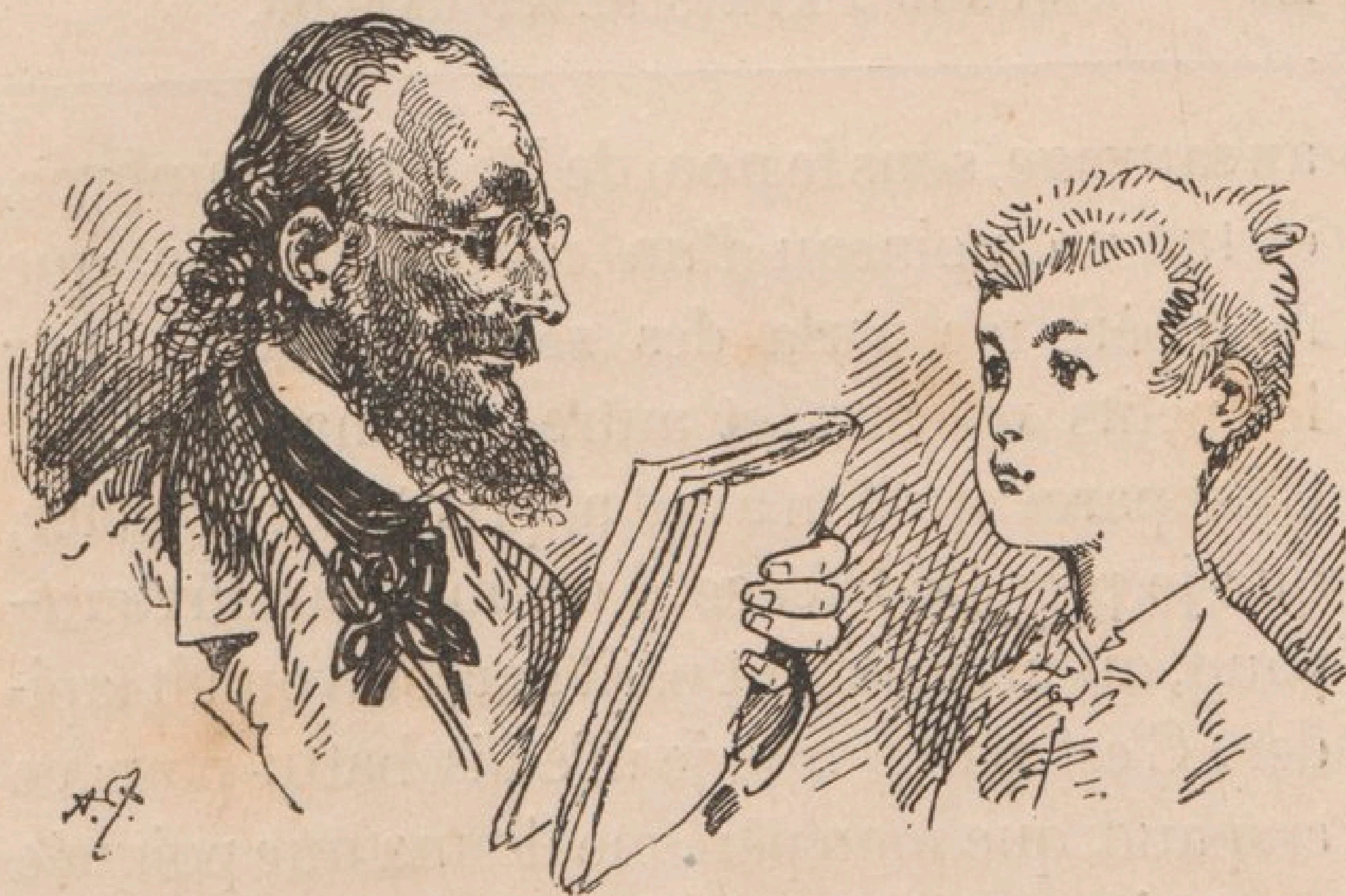
Ce fut mon père qui répondit à Jeannette.

« Ma bonne Jeannette, lui dit-il, il y a des gens qui sont braves par tempérament, et que la chaleur du sang pousse à la lutte comme les animaux ; ceux-là ont le courage du corps. Il y en a d'autres qui n'ont pas le courage du corps, et que l'on prend à tort pour des poltrons, jusqu'au jour où leur âme s'émeut, s'indigne à la vue d'une injustice, et triomphe de la répugnance du corps. Cette seconde es-

pèce de courage est plus rare et plus précieuse que la première. »

Je ne sais pas si Jeannette comprit bien la différence, mais moi je sus beaucoup de gré à mon père de l'avoir établie. En même temps j'étais tout surpris de voir combien il est facile d'être courageux à l'occasion. Cette idée me donna beaucoup de confiance, et je ne crois pas que depuis cette fameuse découverte personne ait jamais eu l'occasion de m'accuser de poltronnerie.





CHAPITRE XII

LE CAHIER DE BONS POINTS

Quand j'étais petit garçon, je ne réfléchissais pas beaucoup. Depuis que je suis grand, j'ai pris l'habitude de réfléchir sur les évènements de ma vie de petit garçon, et je vois comment une idée en amène une autre, et comment tout se tient dans la vie.

Par exemple, c'est parce que j'avais joué

au sauvage, sous le nom de Broumbroumbroc, et tué un moineau d'un coup de flèche, que mon père me parla des services rendus par les petits oiseaux et autres animaux utiles. C'est parce qu'il m'avait appris à les respecter, que je pris la défense d'un malheureux crapaud, qu'un méchant petit garçon voulait lapider. C'est parce que je m'étais battu pour ce crapaud, que mon père me donna une poignée de main, comme à un homme, et me prouva que j'avais du courage. C'est parce que les paroles de mon père m'avaient donné confiance en moi, que j'osai faire ce que je vais raconter.

Quand M. Trinquesse était content d'un écolier qui s'était très bien tenu pendant toute une classe, ou qui avait su toutes ses leçons sans faute, ou qui avait remis un bon devoir, ou qui lui avait fait une bonne réponse, il lui disait : « Toi, tu auras un bon point! »

Celui d'entre nous qui avait eu le plus de bons points recevait comme récompense un joli livre à la fin du mois.

Le cahier de bons points était tenu par le grand Basché. M. Trinquesse le lui donnait au commencement de chaque classe, et le grand Basché le lui rendait à la fin.

Il y avait dans notre classe un écolier nommé Brisset, que je connaissais de vue seulement, parce qu'il demeurait de l'autre côté de la ville et ne flânait jamais autour de l'école après la classe. Sa figure me déplaisait. Comme c'était un très bon élève, je me figurais qu'il me méprisait. J'ai su depuis que s'il me regardait d'un air si drôle, c'est tout simplement parce qu'il avait la vue basse. Mais dans ce temps-là je ne le savais pas, et sa figure me déplaisait.

Il avait pour concurrent mon ami Filtoupier, le fils du boucher, un bon gros joufflu qui riait toujours et qui regardait les gens bien en face.

Quand arrivait le dernier jour du mois, on faisait le compte des bons points à la classe du matin; et à la classe du soir, M. Trinquesse remettait le livre à celui qui l'avait

gagné. Je grognais tout bas quand c'était Brisset qui avait le livre; et j'adressais des sourires et des signes de tête à Filtoupier, quand c'était lui.

Cela se comprend, puisque j'aimais Filtoupier et que je n'aimais pas l'autre. Et puis l'autre gardait ses livres pour lui tout seul, tandis que Filtoupier me prêtait les siens.

Un jour que Brisset avait apporté un très bon devoir et fait une très bonne réponse, M. Trinquesse se frotta les mains. « Il y a longtemps, dit-il, que je n'ai entendu une réponse aussi sensée. Brisset, je t'en fais mon compliment. Cela vaut deux bons points au lieu d'un, plus un bon point pour le devoir, cela fait trois bons points que Basché va te marquer. »

Deux bons points pour une seule réponse! cela ne s'était jamais vu. Je me permis de trouver que c'était une préférence, et même une injustice. Il est vrai que je n'avais pas entendu la réponse, attendu que je n'écoutais pas toujours ce qui se disait en classe. Et

quand même je l'aurais entendue, je n'étais guère à même de juger si elle valait réellement deux bons points.

Il est probable néanmoins que, si les deux bons points avaient été accordés à mon ami Filtoupier, j'aurais trouvé la chose toute naturelle.

Bien d'autres camarades étaient de mon avis ; car il y eut une espèce de murmure, et quelques écoliers chuchotèrent à voix basse : « Injuste, injuste ! »

Pour faire connaître mes sentiments à mon voisin, qui était justement le grand Basché, je lui allongeai un bon coup de genou sous la table. La preuve qu'il était de mon avis, c'est qu'il me répondit par un grandissime coup de genou.

« Basché, dit M. Trinquesse, marque trois bons points à Brisset. »

Basché ouvrit le cahier de bons points, sans se presser, d'un air de mauvaise humeur.

Les noms étaient dans l'ordre alphabétique, chacun de nous avait sa feuille.

Basché, après avoir feuilleté le cahier d'un air ennuyé, dépassa le nom de Brisset et marqua les trois bons points à Brunet.

Je fus sur le point de lui faire remarquer son erreur. Mais, comme M. Trinquesse m'avait déjà averti deux fois pour bavardage et m'avait menacé d'une punition exemplaire si je me faisais prendre une troisième fois, je n'osai pas adresser la parole à Basché, et, au bout de cinq minutes, je pensai à autre chose.

La fin du mois arriva. C'était, je m'en souviens, quatre ou cinq jours après mon escarmouche avec le petit paysan, à propos du crapaud.

Au commencement de la classe du matin, M. Trinquesse fit faire le calcul des points, et il se trouva que Filtoupier l'emportait de deux points sur Brisset.

La plupart des écoliers firent claquer leurs doigts en signe de contentement, et je fis comme eux.

Brisset, qui ne disait rien d'habitude quand Filtoupier l'emportait sur lui, ouvrit la bouche

comme pour protester ; mais il n'osa rien dire. Seulement, sur son cahier, où il tenait note de ses bons points, il fit rapidement un calcul avec le bec de sa plume. Puis il rougit et pâlit tour à tour, regarda Basché et M. Trinquesse, et finit par se mettre à pleurer.

Filtoupier avait quarante-deux points, et lui quarante.

Je songeai aussitôt aux trois points que Basché avait marqués à Brunet, et je me dis qu'en bonne justice c'était Brisset et non Filtoupier qui devait avoir le livre.

Je n'aimais pas du tout Brisset, et Filtoupier était mon ami. « Ma foi, pensai-je en moi-même, tant pis pour Brisset si Basché s'est trompé ; cela ne me regarde pas et je m'en lave les mains. »

C'est bientôt dit !

J'avais beau penser cela, je ne pouvais m'empêcher de tourner à chaque instant la tête du côté de Brisset, et de me dire : « C'est tout de même dur pour lui de ne pas oser réclamer contre une injustice, parce qu'il sait

que les camarades crieraient contre lui, et le battraient à la sortie de l'école. »

A la fin de la classe, je pris le grand Basché à part, et je lui dis que je voudrais bien lui parler. Je l'emmenai dans la rue Saint-Jacques, où j'étais bien sûr que nous serions seuls, car les élèves de M. Trinquesse n'allaient jamais dans la rue Saint-Jacques, qui ne mène à rien, et dont les pavés sont si pointus, que l'on ne peut pas courir sans s'étaler par terre.

Quand nous fûmes dans l'angle formé par l'église de la Madeleine et le mur du jardin de M. Pitron, je dis à Basché :

« Écoute, Basché, ne te fâche pas, j'ai à te dire quelque chose. »

Il ne me répondit rien, mais il me regarda dans le blanc des yeux, et je me repentis amèrement de l'avoir amené dans un endroit où il ne passe jamais personne.

Comme j'hésitais à reprendre la parole, il me dit brusquement : « Qu'est-ce que c'est?

— Tu t'es trompé, lui dis-je, en marquant les bons points.

— Je ne me trompe jamais ! reprit-il en se rapprochant de moi.

— Tu t'es trompé une fois, continuai-je en balbutiant.

— Répète-le voir, cria-t-il en me saisissant l'oreille droite.

— Tu t'es trompé une fois, » repris-je d'une voix faible.

Il me secoua l'oreille si rudement, que je ne pus m'empêcher de crier.

« Ah ! je me suis trompé une fois! dit-il, sans me lâcher l'oreille. Alors tu m'espionnes donc ?

— Je ne t'espionne pas, et j'ai vu cela tout à fait par hasard. Tu te rappelles le jour où M. Trinquesse a donné deux bons points à Brisset pour une bonne réponse et un bon point pour son devoir.

— Après ?

— Tu t'es trompé de page et tu as marqué les trois bons points à Brunet.

— Ce n'est pas vrai, tu mens !

— Je ne mens pas ; et ce sera bien facile à vé-

rifier. Brunet n'est pas venu en classe de tout le mois, parce qu'il a la coqueluche, et il n'y aura qu'à regarder à son nom pour voir qu'il a trois bons points.

— Supposons que je me sois trompé, de quoi te mêles-tu?

— Brisset mérite le livre; s'il ne l'a pas, c'est une injustice.

— Je n'y peux rien, reprit-il d'un air embarrassé; le calcul des points est fait, il n'y a pas à revenir là-dessus.

— Écoute, Basché, tu pourrais dire à M. Trinquesse que tu t'es trompé.

— Il croirait que je l'ai fait exprès.

— Non, il ne le croira pas.

— Si, il le croira.

— Dans tous les cas, tu ne voudrais pas commettre une injustice.

— Laisse-moi donc tranquille avec ton injustice! »

Alors j'appelai tout mon courage à mon secours, et je lui dis : « Si tu ne parles pas à M. Trinquesse, moi je lui parlerai!



« Répète-le voir, » cria-t-il.

— Toi! hurla-t-il en me lâchant l'oreille, et en levant le bras comme pour me frapper.

— Oui, moi, » répondis-je en fermant les yeux et en pliant les épaules.

Je reçus alors un soufflet qui me fit voir, comme on dit, des étoiles en plein midi.

« Voilà un acompte, me dit Basché en grinçant des dents. Et maintenant si tu oses parler, parle. Je te donnerai la pile la plus soignée que tu aies jamais reçue de ta vie, et je te ferai mettre en quarantaine comme rapporteur. »

« Tu as quelque chose, » me dit mon père lorsque je rentrai à la maison.

Je lui racontai toute l'histoire, sans nommer personne, bien entendu.

Après avoir réfléchi quelques instants, il me dit : « Si l'autre ne parle pas, il faudra que tu parles. S'il s'agissait de te laisser punir pour ne pas dénoncer un camarade, je te dirais : laisse-toi punir. Mais il s'agit d'empêcher une injustice criante, parle, c'est ton devoir. Pour empêcher ce brutal d'abuser de sa force, j'irai t'attendre à la sortie de l'école.

— Oh non ! papa, repris-je vivement ; ne viens pas m'attendre ; les camarades diraient que j'ai « caponné » et ils me mettraient en quarantaine. J'aime mieux recevoir une pile que d'être mis en quarantaine. »

J'arrivai à la classe du soir, plus mort que vif à l'idée de parler devant tout le monde, à l'idée surtout de ce qui m'attendait à la sortie. Papa avait raison, je n'avais pas le courage du corps. Tout mon corps tremblait, et pourtant j'étais décidé à parler.

Le livre était tout prêt sur le pupitre de M. Trinquesse. Je le vois encore d'ici : un volume à couverture bleu-ciel, avec beaucoup de dorures.

Le grand Basché ne m'avait pas dit un mot ; il ne m'avait même pas regardé.

Au moment où M. Trinquesse allongeait la main vers le volume bleu-ciel, le grand Basché se leva brusquement, tendit le bras droit vers la chaire, fit claquer vivement ses doigts, et s'écria : « M'sieur ! m'sieur !

— Hein ? qu'est-ce que c'est ? dit M. Trin-

quesse en tournant ses lunettes du côté du grand Basché.

— M'sieur, reprit le grand Basché, je crois que je me suis trompé en inscrivant les bons points.

— Comment ça?

— Voulez-vous avoir la complaisance de regarder dans le cahier s'il n'y a pas trois bons points marqués au nom de Brunet? »

M. Trinquesse prit le cahier : « En effet, dit-il, il y a trois bons points au nom de Brunet.

— Brunet n'est pas venu de tout le mois, reprit le grand Basché, les trois bons points doivent être reportés au nom de Brisset.

— Qu'en penses-tu, Brisset? demanda M. Trinquesse.

— Basché a raison, répondit Brisset. Je tiens note de mes bons points et je me suis aperçu ce matin qu'il m'en manquait trois?

— Pourquoi n'as-tu pas réclamé?

— Je pensais que je pouvais m'être trompé.

— Basché, reprit M. Trinquesse, tu es un brave et loyal garçon d'avoir avoué ton erreur devant tous tes camarades, et de m'avoir empêché de commettre une injustice en donnant à Filtoupier une récompense qui revenait de droit à Brisset. Permets-moi de te faire observer que, si tu formais mieux tes *r* et tes *s*, et si tu mettais les points sur les *i*, tu ne te serais pas exposé à prendre Brisset pour Brunet, et Brunet pour Brisset. Vous voyez, mes enfants, combien il importe d'écrire lisiblement. Ce sera, si vous le voulez bien, la morale de cette petite fable.

» Et dis-moi, Basché, comment as-tu songé à ces trois points que tu avais marqués à Brunet?

— C'est, dit Basché, un camarade qui m'en a averti.

— Il t'avait donc vu commettre l'erreur?

— Oui, monsieur.

— Et pourquoi ne t'en avait-il pas averti tout de suite?

— Pourquoi ne m'avais-tu pas averti tout de

suite? » me demanda tranquillement le grand Basché.

Je me levai, tout confus et tout rouge, et je dis à M. Trinquesse : « Monsieur, vous m'aviez averti deux fois pour bavardage, et vous m'aviez menacé d'une punition exemplaire si je me faisais prendre une troisième fois. Alors je n'ai pas osé avertir Basché, et puis après cela m'est sorti de la tête, je n'y ai plus pensé jusqu'à ce matin. »

M. Trinquesse se mit à rire et dit : « La morale de cette seconde petite fable, c'est... mais assez de morale comme cela. Tout s'est bien terminé, il n'y a que ce pauvre Filtoupier qui comptait sur le livre et qui ne l'aura pas.

— Ce sera pour une autre fois, répondit Filtoupier avec sa bonne humeur habituelle.

— C'est bravement parlé, mon petit homme, » dit M. Trinquesse en lui adressant un signe de tête. Alors il prit le livre et descendit de sa chaire. Comme Brisset se trouvait placé sur un des derniers bancs, M. Trinquesse remit

le livre à Filtoupier et lui dit : « Tiens, c'est toi qui le lui passeras. »

Filtoupier se retourna et tendit le livre à Brisset.

« Lis-le d'abord, lui dit Brisset, tu me le donneras après. »

Comme Filtoupier hésitait, M. Trinquesse lui dit : « Accepte de bon cœur ce qui est offert de bon cœur. C'est de la bonne camaraderie ; j'aime cela, moi, la bonne camaraderie.

» Et à propos de bonne camaraderie, ajouta-t-il en venant se planter devant le grand Basché, j'espère que tu as remercié Giraud de t'avoir averti que tu avais commis une erreur. »

Le grand Basché rougit et baissa le nez.

Alors c'est moi que M. Trinquesse regarda, et à mon tour je rougis en baissant le nez.

« Allons, Basché, reprit M. Trinquesse en riant, dis-nous comment cela s'est passé.

— J'étais furieux de m'être trompé, répondit Basché, et je m'en suis pris à lui et je lui ai

tiré les oreilles. Après cela, j'ai pensé qu'il me croyait capable de l'avoir fait exprès, et cela m'a mis en rage. Il m'a menacé de parler si je ne parlais pas, et je lui ai donné une grande gifle, et je lui en ai promis autant pour la fin de la classe s'il exécutait sa menace.

— Giraud, me dit M. Trinquesse en posant sa main droite sur mon épaule, ce que tu as fait aujourd'hui répare bien des sottises et bien des étourderies. Tu as eu le courage de souffrir pour la vérité et la justice, bien des hommes ne l'ont pas. A ta place je ne donnerais pas le soufflet que tu as reçu pour tout l'or du monde. Aussi j'espère bien que tu ne garderas pas rancune à celui qui te l'a donné. »

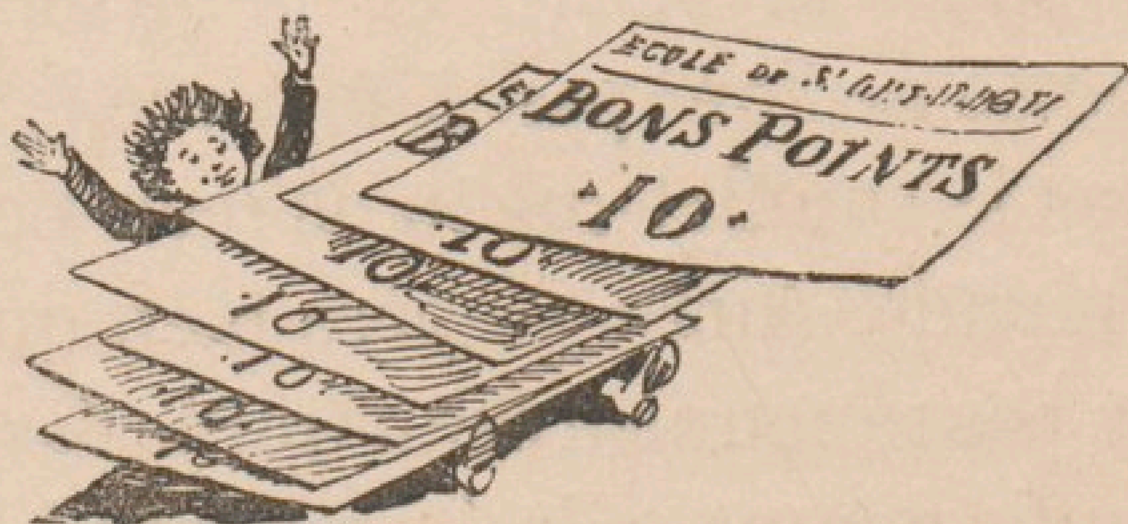
Je tendis ma main droite au grand Basché, qui la serra de toutes ses forces.

J'étais ravi d'avoir souffert pour la vérité et la justice, comme disait M. Trinquesse; mais il faut que je l'avoue, j'étais ravi aussi de n'avoir plus de pile en perspective pour la fin de la classe.

« Allons, enfants, dit M. Trinquesse en

se frottant les mains, assez causé comme cela. Tabouraud, va-t'en au tableau. »

Tabouraud s'en alla au tableau, et la classe continua. A plusieurs reprises M. Trinquesse me vit causer avec le grand Basché, mais chaque fois il fit semblant de ne pas nous voir. Quel brave homme, n'est-ce pas?





CHAPITRE XIII

MA PREMIÈRE PIPE

Quand j'étais petit garçon, j'étais tout à fait mortifié de n'être encore qu'un petit garçon, et je me creusais la cervelle pour tâcher de ressembler à un homme.

J'aurais donné tous mes joujoux, tout le contenu de ma tirelire et tous mes livres, surtout mes livres de classe, pour grandir subitement, pour porter des faux-cols, comme

mon père, des moustaches, comme le capitaine Colonier, des bottes molles, comme les officiers de chasseurs, une grosse chaîne de montre et un paquet de breloques, comme M. Séraphin, l'avoué, ou bien encore un lorgnon.

Ayant lu dans un de mes livres qu'un individu, nommé, je crois, Gaspard Hauser, avait grandi subitement parce qu'on l'avait enfermé dans une cave, je résolus d'employer le même procédé. Toutes les fois que je pouvais m'esquiver sans attirer l'attention, je descendais à la cave et je m'asseyais par terre au-dessous du soupirail.

Je m'ennuyais beaucoup à la cave, parce qu'il ne faisait pas assez clair pour lire. Et puis j'avais par moments des frayeurs épouvantables. A force de regarder dans les coins sombres, j'y voyais toutes sortes de bêtes horribles. Quelquefois de gros rats, encouragés par mon silence et mon immobilité, jouaient à cache-cache, se donnaient la chasse et faisaient rouler les pommes de terre.

Mais mon désir de grandir était si violent, que je supportais l'ennui, l'obscurité, et les frayeurs que me causaient les rats.

J'étais du reste encouragé dans mon entreprise par l'exemple des pommes de terre, dont les pousses, dans l'obscurité de la cave, s'allongeaient presque à vue d'œil. Mon père, un jour, m'avait expliqué que les plantes ont besoin de lumière pour vivre, et que, quand elles sont dans l'obscurité, elles vont, allongeant leurs pousses, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé ce qu'elles cherchent.

Je ne tenais pas naturellement à croître en côté, comme les pousses des pommes de terre. Voilà pourquoi je me plaçais juste au-dessous du soupirail.

J'avais eu soin de me mesurer avant de commencer mes expériences, et j'avais tracé une grosse raie au crayon sur le papier de tenture de ma chambre.

Tous les jours j'allais me mettre contre la raie pour voir où j'en étais; mais je ne grandissais pas à vue d'œil, comme les pousses

des pommes de terre, et je finis même par m'apercevoir que je ne grandissais pas du tout.

J'essayai, pour me consoler et m'encourager, de croire que j'avais mal pris mes mesures la première fois. Au bout de huit jours je commençai à me dégoûter de mon entreprise.

D'ailleurs ma mère avait fini par deviner que je lui cachais quelque chose. Elle s'étonnait de me voir disparaître régulièrement à certaines heures. Malgré mes précautions, je rapportais presque toujours sur mes habits des traces de moisissures ; et un jour que j'étais descendu à la cave ayant chaud, j'en rapportai un gros rhume : ce fut le plus clair de mon profit.

La cave me fut formellement interdite.

Ayant renoncé à grandir avant le temps, je suppliai ma mère, un jour qu'elle était contente de moi, de me laisser porter des faux-cols pareils à ceux de papa.

Or les faux-cols que l'on portait dans ce temps-là n'étaient pas des faux-cols pour rire,

ils vous montaient jusqu'au milieu des joues et vous fauchaient les oreilles.

Ma mère ne put s'empêcher de rire de ma demande, et, pour toute réponse, me mit autour du cou un des faux-cols de papa.

Je me regardai dans la glace; un seul coup d'œil suffit pour me dégoûter des faux-cols.

Alors je me tournai d'un autre côté. J'avais entendu parler de certaines pommades qui vous font pousser la barbe à volonté. J'essayai tour à tour du cosmétique, de la pommade ordinaire, de la pommade de concombres, de la pommade contre les engelures; mais rien ne venait.

Comme je faisais ces belles expériences pendant mes heures de travail, je vivais dans des transes perpétuelles, de peur d'être surpris par mon père ou par ma mère. Au moindre bruit que j'entendais sur le palier, j'essuyais précipitamment mes moustaches.

Si je les avais essuyées avec mon mouchoir, ma mère n'aurait pas manqué de remarquer

les taches de graisse; je me servais donc de morceaux de papier, que je tenais tout prêts à portée de ma main.

Comme le papier est toujours rêche et dur, en comparaison du linge, je finis par m'irriter la peau, au point que ma mère me dit un jour :

« Est-ce que tu es enrhumé du cerveau?

— Non, Maman, lui répondis-je d'un air surpris.

— On le dirait; tu as la lèvre supérieure toute rouge et toute gonflée. »

Je m'en étais bien aperçu; la remarque de ma mère me fit plaisir en me montrant que je n'étais pas seul à m'en apercevoir. Je m'étais dit : « Si ma peau se gonfle et rougit, c'est que la graine de barbe germe et est prête à percer; j'aurai bientôt des moustaches! »

Cependant mes moustaches ne se montraient pas et j'avais épuisé tous les onguents que j'avais pu me procurer.

Un jour, en rentrant de l'école, je vis que Jeannette avait apporté une oie du marché.

Je me promis aussitôt d'essayer de la graisse d'oie.

Le lendemain, à l'heure où Jeannette faisait les chambres, je descendis furtivement à la cuisine; la graisse d'oie était dans le garde-manger. J'en remplis une boîte à allumettes, résolu à tenter l'expérience sans tarder.

Une demi-heure après m'être enduit la lèvre de graisse d'oie, j'allai me regarder dans la glace et j'eus toutes les peines du monde à m'empêcher de crier et de danser.

Sur toute la surface où s'étalait la graisse d'oie, de petits points noirs indiquaient que la barbe commençait enfin à pousser.

Quand on m'appela pour le déjeuner, je m'essuyai soigneusement la lèvre supérieure et je passai devant la glace avant de descendre.

Horreur! toute ma barbe avait disparu avec la graisse d'oie, tous les petits points noirs étaient sur le morceau de papier. J'ouvris la boîte à allumettes; la graisse qu'elle contenait était pleine de petits points noirs; ces points

noirs provenaient sans doute de la peau de la bête, qui avait eu un « coup de feu » de trop d'un côté.

Je saisis la boîte à allumettes qui contenait le reste de ma graisse d'oie et je la jetai par la fenêtre.

Peu à peu l'inflammation de ma lèvre supérieure diminua, et au bout de quelque temps ma lèvre reprit sa forme et sa couleur ordinaires. J'avais absolument renoncé à porter moustache avant l'époque fixée par la nature; mais je n'avais pas renoncé à l'espoir de me distinguer du reste des petits garçons par quelque chose qui me donnerait l'air d'un homme.

Alors je me creusai la tête.

Un jour que ma mère m'avait emmené faire une course, j'attirai son attention sur un officier de chasseurs qui marchait devant nous. Il avait une cravache sous le bras gauche; il écartait un peu les jambes en marchant, et le soleil brillait sur les tiges de ses bottes molles, qui lui montaient jusqu'aux genoux.

« C'est moi, dis-je avec un soupir d'envie, qui aimerais à porter des bottes comme ça !

— On t'appellerait le Chat botté, » me répondit tranquillement ma mère.

Sa réponse me frappa et me fit comprendre que l'on peut porter des bottes sans avoir l'air d'un homme.

Je renonçai aux bottes, comme j'avais renoncé aux moustaches, et je me mis à faire des économies, sans en rien dire à personne, pour acheter une montre en or et un gros paquet de breloques. C'est cela, par exemple, qui vous donne l'air d'un homme !

M. Séraphin, l'avoué, était tout petit. Comme il se rasait tous les jours, il n'avait pas même un soupçon de barbe. Rose comme il l'était, avec des yeux bleu clair, il aurait eu l'air d'un enfant, sans sa chaîne d'or et ses breloques, qui lui donnaient l'air d'un homme.

Tous les ans, le jour de ma fête, mes parents me faisaient un joli cadeau. Cette année-là, aux approches de la Saint-Albert, je me mis à dire et à répéter sur tous les tons que

c'est bien utile d'avoir une montre pour connaître l'heure au juste, pour n'être jamais en retard, pour savoir combien de temps l'on a devant soi, à jouer ou à travailler.

Ma mère, qui comprenait très bien où j'en voulais venir, me dit un jour très tranquillement qu'il n'est pas d'usage de donner une montre aux enfants avant leur première communion ! Elle était loin dans l'avenir, ma première communion !

Adieu la montre ! D'ailleurs, en comptant mes économies, je vis bien qu'il m'aurait fallu plus de vingt ans pour amasser de quoi acheter une chaîne en or et des breloques.

Alors je songeai que je pourrais peut-être acheter un lorgnon. Mais il me fallait le consentement de mes parents.

Je commençai à me plaindre de mes yeux et à dire que ma vue baissait. Mon père consulta le médecin, qui m'examina les yeux et déclara que j'avais une vue excellente. Néanmoins, si réellement je me sentais les yeux un peu fatigués, je pourrais porter pendant quel-

que temps des conserves, c'est-à-dire des lunettes avec des verres bleus.

Je pensai tout de suite au bonhomme qui, assis près du bénitier, à la Madeleine, offrait de l'eau bénite aux fidèles, au bout d'un goupillon. Ce bonhomme portait une calotte de soie noire, et il était affreux. Ce qui le rendait encore plus affreux, c'était une énorme paire de lunettes bleues, avec un petit treillage en fil de fer bleu sur les côtés.

Miséricorde ! me voyez-vous d'ici avec des lunettes comme celles-là sur le nez?

Dès le soir même, je sentis que mes yeux allaient beaucoup mieux, et j'eus bien soin de le dire à mes parents. Le lendemain, j'étais complètement guéri.

C'est vers ce temps-là que se répandit dans l'école une histoire merveilleuse. Filtoupier avait été vu à la campagne, en charrette, avec le garçon boucher de son père, qui allait chercher un veau dans une ferme. Comme le garçon boucher avait le bras droit en écharpe à cause d'un mauvais coup qu'il avait reçu,

c'était Filtoupier qui conduisait la charrette. A un certain moment il avait arrêté le cheval, parce que le garçon éprouvait le besoin de fumer une pipe. Comme il ne pouvait se servir de sa main droite, c'est Filtoupier qui avait bourré la pipe.

Non seulement il l'avait bourrée, mais encore il l'avait allumée, et il en avait tiré cinq ou six bouffées, sans tousser !

Je sentis tout de suite, à l'admiration qu'inspirait Filtoupier, quelle admiration j'inspirerais moi-même, si je pouvais m'habituer à fumer la pipe.

Comment n'avais-je pas songé à cela plus tôt ? Mais, comme dit le proverbe : « Il est toujours temps de commencer à bien faire. »

Une pipe coûte un sou, et j'avais beaucoup plus d'argent qu'il ne m'en fallait pour acheter une pipe et un paquet de tabac.

Par malheur le marchand de tabac était en même temps épicier, et c'est lui qui était le fournisseur de Maman.

Si j'achetais une pipe et un paquet de tabac,

il ne manquerait pas de le dire à Jeannette ; et Jeannette n'aurait rien de plus pressé que de le redire à ma mère.

Je songeai bien un instant à faire acheter la pipe et le tabac par un camarade. Mais je ne voulais mettre personne dans ma confidence, parce que si mon essai ne réussissait pas, si j'étais obligé de jeter la pipe et le tabac, les autres ne manqueraient pas de se moquer de moi.

J'allais peut-être renoncer à ce nouveau projet, lorsque le hasard me mit entre les mains la pipe que je convoitais, et avec la pipe, de quoi la bourrer pour faire mes premières tentatives.

La pierre du pays est un tuf très tendre, que l'on peut facilement tailler au couteau. Je m'amusais souvent à sculpter dans des morceaux de tuf des figures grossières, que je donnais à Jeannette et qu'elle trouvait admirables.

Un jour que je sculptais une grosse tête, je fus frappé de la ressemblance qu'elle présentait

avec certains fourneaux de pipes étalés dans la montre de l'épicier marchand de tabac.

Aussitôt je creusai cette tête avec précaution, et au bout d'une demi-heure de travail j'avais un fourneau de pipe très présentable. Je creusai derrière la figure, et tout à fait en bas, un petit conduit qui prenait jour au fond du fourneau.

Ensuite j'allai chercher une de mes flèches, je la taillai entre deux nœuds, et j'introduisis ce tuyau dans la petite ouverture.

Désormais j'avais une pipe.

Mais je n'avais toujours point de tabac.

Tout à coup un souvenir traversa mon esprit. Comme j'étais à la cuisine avec Jeannette, son frère était venu la voir. Ce frère était garde-chasse.

Un jour qu'il était dans le bois, il avait tiré sa pipe de sa poche pour fumer. Il s'aperçut alors qu'il n'avait plus de tabac. « Il faut pourtant que je fume ! » s'écria-t-il en regardant tout autour de lui. Dans une clairière de bois, il y avait un noyer. Il ramassa des feuilles de noyer



Ma première pipe!

bien sèches, les coupa en lanières avec son couteau, et bourra sa pipe.

« Ça n'est pas si fort que le tabac, mais ça se fume tout de même, » dit-il en nous regardant, Jeannette et moi.

Justement il y avait un noyer au fond de notre jardin. Je courus au noyer et je ramassai les feuilles qui me parurent les plus sèches.

Ensuite je grimpai en quatre enjambées jusqu'à ma chambre, et avec mes ciseaux je coupai les feuilles de noyer en lanières très menues. Cela ressemblait presque à du tabac à fumer.

Je mis une poignée de ce tabac dans la poche de mon gilet, et j'allai me cacher tout au fond du jardin, après avoir pris quelques allumettes à la cuisine.

Je bourrai ma pipe de tuf, j'introduisis le roseau entre mes lèvres, je fis partir une allumette, et j'aspirai de toutes mes forces.

La fumée m'arriva dans la bouche, et du même coup les larmes me vinrent aux yeux. Cette fumée de feuilles de noyer était si âcre

et si fade en même temps, que mon cœur se soulevait et la sueur me perlait sur le front.

Mon premier mouvement fut de jeter ma pipe et de trépigner dessus.

Mais j'avais entendu dire que les premières bouffées d'une pipe neuve produisent toujours cet effet-là. Je m'obstinai donc, pensant que les suivantes seraient moins nauséabondes. Tout à coup il me sembla que tout tournait autour de moi. J'étais pris d'une étrange faiblesse; mes jambes se dérobaient: mon cœur était triste et découragé, et j'aurais béni la main charitable qui m'aurait délivré de l'existence.

J'ai voyagé depuis, et j'ai eu le mal de mer. Aux premières atteintes du mal, je songeai tout de suite à ma première pipe.

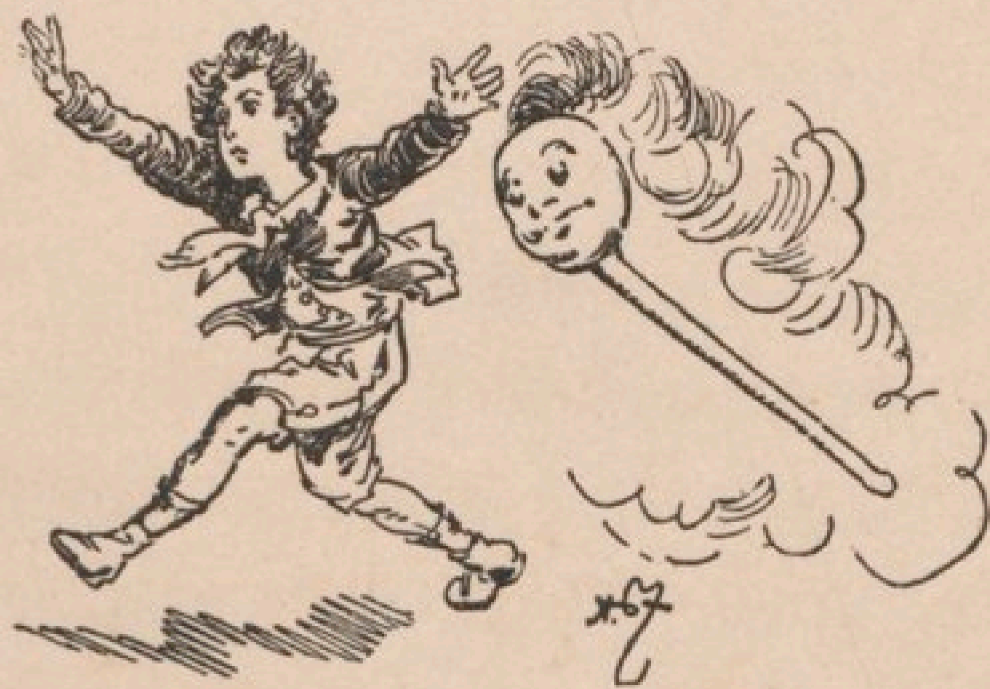
Le grand air finit par dissiper mon étourdissement; mais il me resta de mon expérience imprudente un épouvantable malaise, qui dura tout le reste de la journée.

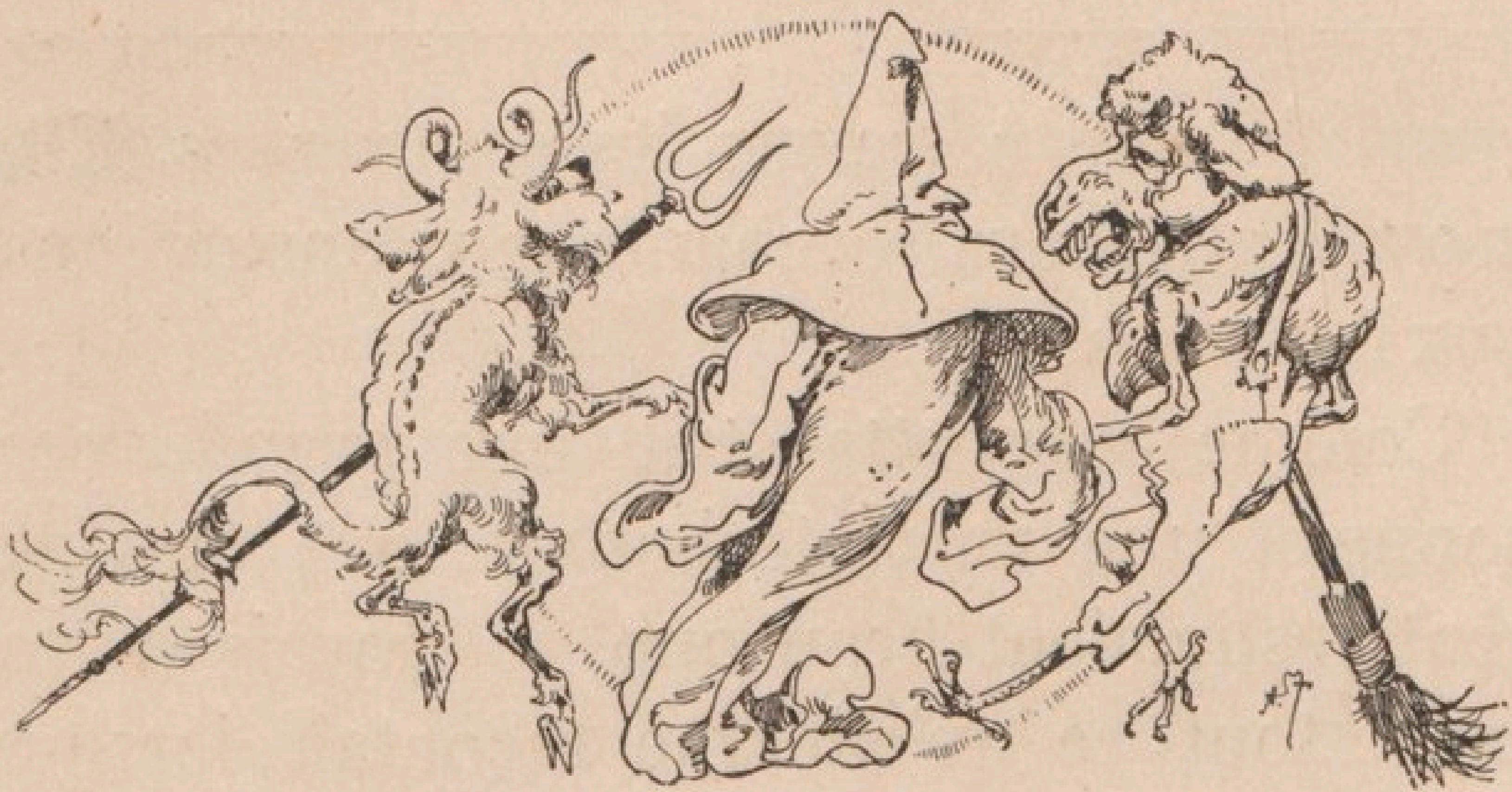
Quand je me sentis un peu moins malade,

je broyai ma pipe à coups de talon, et je jetai le reste de mon tabac à tous les vents.

Cette pipe que je venais de fumer ou d'essayer de fumer fut la première et la dernière dont le tuyau se soit jamais approché de mes lèvres. J'étais guéri à tout jamais du désir de fumer.

Même aujourd'hui, à quarante ans de distance, je ressens encore un petit frisson dans la racine des cheveux quand je repense à cette journée-là.





CHAPITRE XIV

LE FANTOME

Quand j'étais petit garçon, j'aimais beaucoup les histoires qui font trembler; plus les histoires étaient terribles, plus j'étais content.

Jeannette, qui était de la campagne et qui ne savait presque pas lire, croyait fermement aux sorciers qui jettent des sorts sur les bestiaux, et se changent en loups-garous pour

courir la nuit à travers les campagnes. Elle croyait aussi aux revenants, aux apparitions, aux fantômes.

Comme Jeannette était une grande personne et une servante honnête que mes parents estimaient beaucoup, je croyais naïvement tout ce qu'elle me racontait lorsque j'étais seul avec elle. Mes parents étaient quelquefois forcés de sortir le soir pendant l'hiver. Ces jours-là je faisais mes devoirs le plus vite possible, et j'allais retrouver Jeannette à la cuisine.

Jeannette tricotait, le soir, aussitôt après avoir lavé sa vaisselle et remis tout en ordre. Comme c'était une fille très économe, elle tricotait à la lueur du feu de bois, pour ménager l'huile de sa lampe.

Nous étions alors plongés dans une demi-obscurité, et les mouvements de la flamme faisaient danser toutes sortes d'ombres autour de nous.

Par moments, quand une bûche tombait, brûlée par le milieu, la flamme devenait très

brillante pour quelques secondes; le cuivre des casseroles lançait un éclair; et puis tout retombait dans l'obscurité.

Alors j'avais peur, et je rapprochais ma chaise de celle de Jeannette.

Quelquefois je prenais les pincettes, et je donnais un bon coup sur une des bûches. La bûche alors lançait des milliers d'étincelles, qui s'envolaient par le tuyau de la grande cheminée. Arrivées à un certain endroit où le tuyau se rétrécissait, les étincelles se précipitaient, comme si quelque sorcier, caché dans les régions supérieures du tuyau, les avait attirées à lui.

Si j'avais parlé à mon père de cette course folle des étincelles, il m'aurait expliqué que, le courant d'air étant plus vif à l'endroit où le corps de la cheminée se rétrécissait, les étincelles étaient entraînées plus rapidement; qu'il ne fallait voir dans ce fait rien d'extraordinaire; et qu'il n'y avait jamais eu de sorciers, sinon dans l'imagination de Jeannette et dans la mienne.

Mais je me serais bien gardé de demander des explications à mon père ou à ma mère. Je ne parlais jamais des histoires que me racontait Jeannette. Ma conscience me disait qu'en les écoutant je prenais un plaisir défendu; voilà pourquoi je n'en soufflais mot. S'ils m'avaient défendu de les entendre, je ne leur aurais pas désobéi; j'aimais mieux ne pas leur donner occasion de me le défendre. En cela, je manquais de franchise.

La première fois que je remarquai la fuite rapide des étincelles, je demandai à Jeannette pourquoi elles avaient l'air si pressées de se sauver.

« Il y a peut-être en haut quelque chose qui les attire, » me répondit-elle en continuant de tricoter.

Ce quelque chose qui attirait peut-être les étincelles fit beaucoup travailler mon imagination.

Le lendemain je dis à Jeannette : « C'est peut-être un sorcier, caché dans la cheminée, qui attire les étincelles ? »

Elle me répondit gravement : « Il n'y aurait rien d'impossible à cela.

— Mais qu'est-ce qu'il en fait des étincelles qu'il attire ?

— Je n'en sais rien.

— C'est peut-être un sorcier qui a des petits enfants, et qui ramasse des étincelles pour les amuser.

— Ça se pourrait bien, ces êtres-là ont quelquefois de drôles d'idées. »

Nous en vînmes peu à peu à parler du sorcier de la cheminée comme d'une personne qui existait et que nous connaissions. Comme il ne nous jouait jamais de mauvais tours, et qu'il se contentait, pour nous taquiner, de nous jeter quelquefois d'en haut des plaques de suie, et des petits morceaux de mortier et de briques, nous nous disions que c'était peut-être, après tout, un brave homme de sorcier.

Nous disions cela, moitié en riant, moitié sérieusement. Je ne sais pas si Jeannette croyait sérieusement au sorcier de la cheminée, mais moi, j'avais fini par y croire. J'y croyais si bien,

que, par les grands vents d'automne, quand la cheminée ronflait et bourdonnait comme un orgue, et que la fumée, rabattue par la rafale, revenait sur nous par grosses bouffées, je m'attendais à voir apparaître les grandes bottes du sorcier, et ensuite le reste de sa personne.

Je m'étais figuré, je ne sais pourquoi, que notre sorcier devait être chaussé de grandes bottes, comme l'Ogre du petit Poucet, et coiffé d'un bonnet de coton noir, comme les ramoneurs.

Je désirais vivement le voir apparaître, pour pouvoir me vanter toute ma vie d'avoir vu un sorcier. Car Jeannette, qui parlait tant des sorciers, n'en avait jamais vu; seulement des personnes qu'elle connaissait et dont elle me disait les noms, en avaient vu.

Mais, tout en désirant contempler le nôtre de mes propres yeux, je frémissais à l'idée de le voir apparaître.

Je n'osais plus, comme autrefois, allonger le cou dans la cheminée, et renverser la tête en arrière pour regarder en haut, dans le noir.

Un jour j'avais été méchant avec Jeannette et je lui avais dit des choses désagréables. Pour me faire peur, elle me menaça du sorcier. Malgré cela, le sorcier se tint tranquille toute la soirée. Seulement il nous lança plus de plaques de suie que d'habitude.

Le lendemain matin, après une très mauvaise nuit, pendant laquelle mon sommeil avait été rempli de mauvais rêves, j'étais venu à la cuisine pour demander pardon à Jeannette.

Jeannette n'y était pas, seulement il y avait sur le billot où elle faisait ses hachis, un poulet qui venait du marché, et qui était enveloppé dans un journal.

Je développai le journal, et, sans trop savoir ce que je faisais, je le jetai dans le feu. Il s'enflamma aussitôt, et un morceau qui s'était détaché s'envola par la cheminée.

Quoiqu'il ne fît pas de vent ce matin-là, la cheminée se mit à gronder si fort, que j'en fus épouvanté. C'était une véritable pluie de plaques de suie tout enflammées, et de gros mor-

ceaux de briques et de mortier. Je songeai aussitôt à ce que m'avait dit Jeannette, et je pensai que le sorcier, mécontent de moi, avait résolu de me faire une belle peur.

Il y avait si bien réussi, que je me sauvai à toutes jambes et que je me réfugiai tout tremblant dans ma chambre.

Les enfants de la place aux Acacias, les yeux levés vers le toit de notre maison, regardaient, bouche béante. Je pensai aussitôt que le sorcier se promenait sur les toits.

Un homme passa sur la place et leva les yeux, lui aussi. A peine eut-il vu ce que les enfants contemplaient avec tant de curiosité, qu'il s'écria : « Un feu de cheminée ! » et sonna brusquement à notre porte.

Nos voisins étaient tous rassemblés sur la place ; bientôt un homme accourut, portant une échelle ; d'autres hommes avaient des seaux à la main. J'entendis du bruit dans la maison ; quelqu'un manœuvrait avec violence le balancier de notre pompe.

Je m'étais assis sur ma chaise, et j'avais

couvert ma figure de mes deux mains, attendant ce que le sorcier déciderait à mon égard.

Au bout de quelque temps, le bruit cessa. J'entendis des plaisanteries et des rires, et comme un bruit de verres et de bouteilles.

Alors, poussé par la curiosité, je me hasardai à descendre. Il y avait là plusieurs ouvriers, à qui Jeannette versait à boire. L'un d'entre eux, qui avait les mains toutes noires et les cheveux roussis, disait à mon père :

« Il n'y a plus de danger. Cela vous épargnera la dépense d'un ramonage: voilà tout! »

Je tirai Jeannette par la manche, et je lui demandai ce qu'il y avait eu.

« Il y a eu un feu de cheminée à la cuisine, » me répondit-elle avec une certaine brusquerie : car ce feu de cheminée lui avait fait grand'peur; et puis elle était très occupée à servir les hommes.

Je pensai tout de suite que c'était le sorcier qui avait mis le feu à la cheminée; et je compris ou du moins je crus comprendre pourquoi

il s'amusait à recueillir les étincelles. Ce n'était pas du tout pour amuser ses enfants, c'était pour brûler les maisons des petits garçons qui disaient des choses désagréables à leurs bonnes.

Il ne me vint pas un seul instant à l'idée que c'était le morceau de journal enflammé qui avait mis le feu à la cheminée : cette cheminée n'avait pas été ramonée depuis longtemps. Si j'avais pu m'en douter, j'aurais tout avoué à Maman, et du même coup j'aurais épargné à Jeannette des reproches qu'elle ne méritait pas.

Mon père, en effet, avait accusé Jeannette d'avoir fait trop grand feu dans sa cheminée ; Jeannette avait juré ses grands dieux que son feu était très modéré. Pauvre Jeannette !

Comme les reproches de mon père l'avaient irritée, elle fut de mauvaise humeur toute la journée, et même toute la soirée.

Aussi il me fut impossible de lui parler et de lui dire que je soupçonnais le sorcier de nous avoir joué ce vilain tour.

Je me couchai très triste ce soir-là. J'avais le cœur gros parce que Jeannette avait l'air de me bouder, et l'estomac alourdi parce que j'avais mangé trop de marrons. J'eus beaucoup de peine à m'endormir. Mon esprit était préoccupé du sorcier de la cheminée. Après le vilain tour qu'il nous avait joué le matin, je pouvais m'attendre à tout de sa part.

A plusieurs reprises je me dressai sur mon séant, le cœur bouleversé de terreur ; il m'avait semblé entendre quelqu'un marcher dans ma chambre.

Enfin je m'endormis ; je rêvai que quelqu'un s'efforçait d'ouvrir ma fenêtre en poussant du dehors.

Tout à coup je fus réveillé par un bruit singulier et par une vive sensation de froid.

A la clarté de la lune, qui venait d'apparaître entre deux nuages, je vis un grand fantôme noir, qui se tenait debout près de la fenêtre, derrière le battant le plus éloigné de moi, qu'il dépassait de toute la tête.

Je le regardai un instant avec une terreur

profonde. Tout à coup sa tête remua, et, avec un bruit de chaînes secouées, il s'affaissa sur lui-même : je compris qu'il allait ramper jusqu'à mon lit.

« Maman ! à mon secours ! » criai-je de toutes mes forces, et je me cachai la tête sous mon oreiller.

Presque aussitôt ma mère ouvrit ma porte. Elle me parla, et je reconnus le son de sa voix ; mais je ne pus entendre ce qu'elle me disait, à cause de l'oreiller qui me couvrait la tête.

Il me suffisait néanmoins de savoir qu'elle était là pour me protéger. J'écartai l'oreiller, et je la regardai. Mon père était à côté d'elle.

« Avez-vous vu le fantôme ? leur demandai-je d'une voix haletante.

— Calme-toi, me dit ma mère en posant la paume de sa main sur mon front.

— Je n'ai pas rêvé, repris-je en jetant du côté de la fenêtre un regard effaré ; j'étais réveillé, j'ai vu le fantôme remuer la tête et se



Je vis un grand fantôme noir.

baisser. Je le connais; c'est le sorcier de la cheminée : il m'en veut, et alors...! »

Mon père et ma mère se regardèrent avec étonnement.

« Tu sais bien, me dit doucement ma mère, qu'il n'y a pas de sorciers ni de fantômes.

— Mais Jeannette dit qu'il y en a.

— En a t-elle vu ?

— Non; mais elle connaît des personnes qui en ont vu.

— Personne n'en a jamais vu, puisqu'il n'y en a pas. »

J'avais une foi absolue dans mes parents. L'assurance tranquille de ma mère me rassura un peu.

Pendant que ma mère me parlait, mon père refermait la fenêtre, et avait l'air d'examiner quelque chose.

« Où était, me demanda-t-il, ce prétendu fantôme lorsque tu l'as vu ?

— Presque à l'endroit où tu es.

— Très bien. Écoute-moi avec attention, et je vais te dire ce qui s'est passé. Le vent, qui

est très violent cette nuit, a ouvert ta fenêtre, qui était sans doute mal fermée. Les battants ont poussé avec violence le grand rideau qui était tiré. La tringle s'est décrochée de ton côté et s'est mise à pendre du côté où je suis. Tu me comprends bien ?

— Oui, Papa.

— Le rideau pendait après la tringle. C'est le rideau que tu as pris pour un fantôme.

— Mais, Papa, le... le... fantôme a remué la tête, et il s'est baissé, et j'ai entendu comme un bruit de chaînes.

— Le poids du rideau, reprit mon père, d'une voix calme et lente, a rompu l'attache qui le retenait à la tringle. C'est alors que tu as vu remuer l'extrémité supérieure que tu appelles la tête du fantôme. L'attache une fois rompue, le rideau a glissé lentement, et le bruit de chaînes que tu as entendu, c'est le froissement des anneaux de cuivre contre la tringle de fer. »

Voyant que je doutais encore, mon père fit remonter le rideau le long de la tringle aussi haut que son bras pouvait atteindre.

« Voilà, dit-il, le fantôme ; maintenant écoute bien le bruit de chaînes. »

Il laissa retomber le rideau, et j'entendis le fameux bruit de chaînes.

Ma mère, qui me tenait les mains, se mit à rire, et je me mis à rire aussi, mais d'un rire un peu nerveux.

Mon père prit une chaise, s'assit à côté de ma mère et me dit : « Conte-nous maintenant l'histoire du sorcier de la cheminée. »

Je la contai de point en point.

« Est-ce que c'est Jeannette, me demanda ma mère, qui t'a dit qu'il y avait un sorcier dans la cheminée ?

— Non, Mamam, c'est moi qui ai pensé que quelqu'un, dans le haut, devait attirer les étincelles ; je l'ai dit à Jeannette, elle n'a répondu ni oui ni non. Alors nous parlions du sorcier, le soir. Avant-hier elle m'a dit que le sorcier n'était pas content de moi ; et hier il a mis le feu à la cheminée, pour me punir.

— Le feu a pris à la cheminée, reprit mon père, parce qu'elle n'avait pas été ramonée

depuis longtemps. Il est probable que Jeannette aura jeté dans le foyer une trop grande quantité de sarments secs, ou bien des paperasses qui se seront envolées et qui auront mis le feu à la suie : voilà tout. »

Je songeai alors au journal que j'avais jeté dans la cheminée, et qui avait produit une grande flamme. Je me rappelai qu'un des morceaux s'était envolé tout allumé, et je le dis à mon père.

« Voilà qui explique tout, reprit-il en hochant la tête; le fameux sorcier est innocent, comme tu le vois, et d'autant plus innocent, qu'il n'a jamais existé que dans cette petite tête folle. »

Et il me caressa doucement la tête.

Je voyais bien que mon père avait raison; mais j'étais encore tout agité et tout ému de la terreur que j'avais éprouvée; et malgré moi je redoutais le moment où mes parents me laisseraient seul.

Je crois qu'ils devinèrent le fond de ma pensée; car, sans avoir l'air de s'être entendus, ils

restèrent à causer jusqu'au jour. Naturellement ils causèrent des sorciers et des loups-garous, pour s'en moquer.

Mon père raconta à ma mère l'histoire d'un prétendu sorcier, qui abusait de la crédulité des gens de la campagne pour se faire donner de l'argent, des œufs, du vin, de la volaille et des jambons.

Ce sorcier avait été amené devant le tribunal, et il avait été forcé d'avouer qu'il n'était pas plus sorcier que le garde champêtre. C'était tout simplement un fripon, et on le mit en prison pour sa peine.

Il devait bien s'ennuyer dans sa prison, et, s'il avait été sorcier, il n'aurait pas manqué de se sauver au moyen de sa sorcellerie ; mais il était bel et bien resté dans sa prison pendant ses trois mois. Il avait ensuite quitté le pays, où tout le monde se moquait de lui.

Quant aux prétendus loups-garous, ou bien c'étaient des mauvais plaisants qui s'amusaient à faire peur au monde, ou bien c'étaient des mauvais sujets qui profitaient de la terreur

des fermiers pour leur voler leurs poules et leurs lapins, sans être inquiétés.

Mon père avait connu un fermier de Naveil qui croyait aux loups-garous. « A votre place, lui avait dit mon père, je prendrais une bonne trique, et je tomberais sur le loup-garou, qui serait bien attrapé. Rappelez-vous, père Courtois, que les loups-garous en veulent probablement à vos poules, à vos oies et à vos dindons. »

Le père Courtois avait hoché la tête sans rien dire, et il ne s'était pas armé d'une trique pour guetter le loup-garou. Une belle nuit, on lui vola quatre énormes dindons. Cela le mit en colère. Il prit son fusil et le chargea avec du gros sel; ensuite il se posta en embuscade. Il vit venir, sur les deux heures du matin, un loup-garou tout habillé de blanc, de la tête aux pieds.

Il tira sur lui, et le loup-garou se sauva en jurant comme un païen.

Le lendemain, on parlait, dans la commune de Naveil, d'un pauvre homme qui était obligé

de garder le lit parce qu'il avait fait une chute bien malheureuse sur un fagot d'épines.

Le père Courtois pensa tout de suite à son loup-garou et prévint la gendarmerie.

Les gendarmes firent des recherches dans la maison du pauvre homme qui était tombé si malheureusement sur un fagot d'épines, et trouvèrent les quatre dindons du père Courtois, proprement étranglés, et cachés derrière des bottes de paille.

Le voleur de dindons alla en prison, comme le sorcier, et l'on n'entendit plus parler de loup-garou dans la commune.

« Nous pourrions, dit mon père, ajouter à ces deux histoires celles du sorcier qui recueille des étincelles pour ses petits enfants, et celle du fantôme. Qu'en penses-tu, Albert ?

— J'aime mieux, répondis-je, que l'on n'en parle pas. »

Cependant le jour était venu ; ma mère me dit de tâcher de me rendormir. Je me rendormis, et je ne me réveillai que pour descendre déjeuner.

Jeannette ne me parla plus jamais de sorcier, de fantômes, ni de loups-garous, et moi je ne lui en parlai pas davantage. Je finis par oublier toutes ces sottises, et je cessai d'avoir peur dans l'obscurité.





TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.

